TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT

QUINZOMADAIRE 7 JUIN 71 1F

TOUT! n°12 SAISI!
INFORMATION OUVERTE POUR «OUTRAGE AUX BONNES MŒURS» CONTRE SARTRE

14

ET CHEZ VOUS LA FAMILLE, ÇA VA ?

AVANT D'INAUGURER LES ORGUES DE CHARTRES M. POMPIDOU A HONORÉ 14 MÈRES DE FAMILLE :

« La famille sera défendue contre les exploitations commerciales scandaleuses et la pornographie »

LE PARISIEN spécial mère Lundi 7 Juin 1971

LA FAMILLE, C'EST PORNO

Grand-remue ménage autour de la pornographie ces temps-ci ! Vous croyez peut-être que ROYER, maire de Tours ou CALDAGUES, député UDR de Paris partent en guerre contre la commercialisation des sentiments, l'exploitation publicitaire du désir et de l'amour ? Voyez ce qui dit ROYER au « Nouvel Observateur » :

mais l'abus n'est-il pas d'abord dans le déferlement de sexe qui pourrit notre moralité nationale ? Avez-vous vu l'apologie des déviations homosexuelles dans le journal « Tout » ? Moi je l'ai lue et j'ai déposé une plainte contre M. Jean-Paul Sartre. C'est une honte. Je suis un ancien instituteur, j'ai cinq enfants et je pense que le respect de la morale naturelle est le fondement de la société.

— Qu'est-ce que la morale naturelle ?

— Le respect dû aux parents, à la famille, à la propriété, aux rapports de commandement. Tout ce sans quoi une société s'effondre. Tout ce qui est normal. Un homme politique comme un éducateur, un soldat ou un chef religieux, doit protéger les siens qui ne doivent pas être pervertis. Sinon il n'y a plus besoin d'hommes politiques. Il n'y a plus d'Etat.

C'est pas politique ça ?

— Et Caldagués pose une question écrite contre « TOUT » à l'Assemblée Nationale.

— Et le juge Sablayrolles fait saisir tout ce qui reste du N° 12 de « TOUT » dans les kiosques.

MAIS QU'EST-CE QU'ILS ONT CONTRE LA FAMILLE ?

A PROPOS VOTRE FAMILLE A VOUS, ELLE MARCHE BIEN ?

Quand on rentre du boulot, on n'est pas mécontent de la retrouver, dites-vous ? Et les gosses, on les aime bien...

ALORS, OU EST LE PROBLEME ?

On est seul dans un monde hostile ou indifférent, où les rapports de fric pourrissent tout, où on ne peut jamais parler à personne des angoisses qui vous prennent à la gorge, des désirs inavoués...

Alors on essaie de se constituer un petit univers où on est entre soi. Un endroit où on puisse s'aimer, où on puisse se parler ou ce qu'on dit ne soit pas utilisé contre nous.

Comme les bourgeois savent que tous on a besoin de rapports humains, ils racontent que cet endroit-là c'est la famille ; ils ne l'ont pas inventée, mais ils l'encouragent.

Mais voilà : LES FAMILLES S'ECROULENT.

Au fond, vous lui parlez souvent à votre femme ? vos enfants, vous êtes sûrs que vous ne leur en voulez pas d'être là ? Etes-vous sûrs que vous les avez voulus ? Ou bien ne serait-ce pas plutôt l'habitude, le besoin d'être comme tout le monde, ces idées que la bourgeoisie utilise pour avoir chaque année des centaines de milliers de nouveaux exploités ?

Et puis vous le savez tous : quand on est agressé sans cesse à l'extérieur, par le chef de bureau, le flic ou le prof, ... ça fait du bien d'être le maître quelque part, d'avoir une femme à engueuler, des gosses à gifler.

Et ces gosses, on en est au point qu'on ne veut pas qu'ils aient la chance de pouvoir faire ce qu'on n'a pas pu faire. Puisque mon père m'a obligé à me soumettre, mes enfants se soumettront.

Ça serait vraiment trop affreux si on s'apercevait tout d'un coup que ce qu'on a fait pendant des dizaines d'années, on ne pourrait pas le faire.

Il vaut mieux encore oublier tout ça, obliger les gosses à faire comme nous.

Voilà tout ce que cache le chantage moral à la famille de la bourgeoisie. La haine comprimée, l'humiliation, les désirs refoulés.

« La famille est la base de la société » dit Royer, « qui sape cette base, sape la société ! » La famille est le premier couvercle à l'ébullition de nos désirs. Celui qui est le plus profondément ancré en nous, parce qu'il utilise notre désir le plus fondamental, notre désir d'amour.

On nous fait croire qu'on aime dans nos familles et c'est l'enfer. Et quand on veut écrire librement, homosexuels ou non, on heurte de front le mur. Chantage à l'amour contre amour et liberté. S'il a lieu, ce procès contre « TOUT » on expliquera publiquement tout ça, nous profiterons de cette occasion.

Alors quand on lit la publicité sur la fête des mères, on trouve que la vraie pollution morale est là.

Achetez des cadeaux à votre mère, comme ça vous oublierez vos déceptions, l'amour rendu impossible par le système capitaliste. Et les affaires marchent !

POUR NOUS LA FETE DES MERES EST PORNOGRAPHIQUE !

COMMUNIQUE

— La Rédaction de « TOUT » et son directeur de publication, Jean-Paul SARTRE, ont appris par les messageries que le n° 12 de « TOUT » a été saisi aux dépôts des messageries et dans les kiosques.

— Une information a été ouverte par le parquet et confiée au juge Sableyrolle pour OUTRAGE AUX BONNES MŒURS.

— Nous ne considérons pas qu'une inculpation pour pornographie soit plus dégradante pour un journal révolutionnaire qu'une inculpation pour appel à la violence.

— Nous savons que c'est sous la pression des milieux provinciaux de l'ordre moral de l'U.D.R. (les députés-maires Caldagues et Royer) que le gouvernement s'engage sur un terrain glissant pour lui.

— Si comme le dit M. Royer attaquer la « morale naturelle » c'est-à-dire « le respect dû aux parents, à la famille, à la propriété, aux rapports de commandements, faisait que la société s'effondre », NOUS EN SERIONS FIERS, ET NOUS RECOMMENCERIONS !

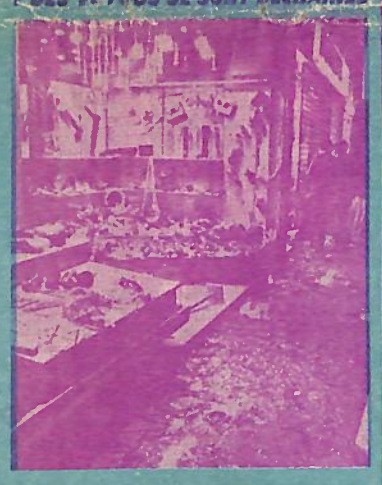
— Un tel procès nous permettrait de poser publiquement le rapport de plus en plus apparent de la Révolution des Mœurs.

— C'est ce que « TOUT » a commencé à faire en donnant la parole au F.H.A.R. (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) et il continuera en donnant la parole à toutes les forces vives de la Révolution.

Le Comité de Rédaction.
Le Directeur de publication :
J.-P. SARTRE.

FAITES DES GOSSES MAIS OCCUPEZ-LES LE SAMEDI SOIR !

« DES VOYOUS SE SONT DÉCHAÎNÉS »



● Les commerçants des 16 magasins saccagés : « Nous allons nous armer »

(Page 3)

Bien sûr, ça c'était pour les cadeaux de fête des mères, mais de toutes façons Chaban va régler tout ça...

la preuve, après la courneuve, c'est SCEAUX LES BLAGIS p.3

joe c'est aussi les blagis"

COMME CA ME PLAIT !

J'ai vingt cinq ans, je suis prolo de naissance depuis j'ai frait presque tous les métiers et j'ai changé cinquante fois de patron et trois fois de villes, je travaille à peu près quatre à six mois par an, et deux mois par deux mois, je les ai appelé mois d'enfer et de prostitution, le reste du temps je me repose. Le seul inconvénient c'est que vous restez comme manœuvre et payé au Smig et lorsque vous avez fait toutes les boîtes vous devez changer de ville ; « (pour ça je voudrais rester en contact avec un prolo qui sait vivre pour changer d'appartement si possible et de ville en laissant la liste de boîtes de façon à ne pas chercher ces cons) »...

Dans les usines avec les prolos je ne suis pas tellement admis, car ils me traitent de fou, d'anormal et de pédé ; mais que voulez-vous ! Je vais pas me réprimer pour eux ; comme le font les groupuscules pour leur ressembler. Moi par contre j'ai tout fait, pour ps leur ressembler ; car j'ai déjà trop fait leur grimace. Maintenant quand je vais au travail je porte des bagues aux doigts et je me maquille les yeux, quand ça me prend l'envie, alors j'ai le droit à l'étiquette de pédé avec toutes ces insultes y compris à mon égard ; mais je m'en fous ! C'est pour un mois ou deux ; et il y a le mec prolo sympa avec toi [illegible] raconter une belle histoire à ces copains « car je suis l'attraction du jour, c'est la seule attraction que le système leur laisse à part boulot, dodo ». Alors il me demande si je vais draguer des femmes le soir ! Je leur répond qu'il n'y a pas d'importance que quand j'ai envie de faire c'est aussi bien avec une femme qu'avec un homme quand il me plaît ; et que je n'ai pas l'intention de me marier à cause du système qui est trop pourri ; alors il ne sait pas quoi me répondre : alors il me dit qu'il aime voir les matches le samedi et moi je lui dit que j'adore me camer ; alors il m'insulte, me fait la morale en me donnant toutes les étiquettes possible ; je lui réponds à chacun ses goûts ! C'est vous qui me l'avez appris.

Enfin ! les deux mois de travail terminés je paye mon loyer deux mois à l'avance, je reste couché pendant deux jours et après je commence à vivre en me levant à midi, ouvrant ma fenêtre pour voir la fin du petit marché provençal tout en écoutant un bon disque de pop ; après avoir mangé je fais les cafés pour voir les potes et je pars seul sur mon vélo me promener en pleine campagne pour me dégager de leur merde que j'ai respiré dans leur usine pourrie ; là je fais des cabrioles je chante je cris et je fais de l'équilibre sur mon vélo ou j'écris sur le sol « merde au con » et je me fous à poil dans un bois où je me caresse mon corps qui jouit de pouvoir respirer ; et après, je rentre boire un café et regarde les prolos rentrés de l'usine et de ma fenêtre je les salue en criant très fort « alors les baisés, ça rentre ! ». Puis la nuit je vais dans un café que des truands des putains et des joueurs de poker fréquentent, car eux savent vivre malgré qu'ils ne sont pas libérés d'eux-mêmes ! Et c'est pour ça que vous pouvez me traiter de fou ! car je m'en fous pas mal ! Car je vis, et je veux vivre.

avec la CGT Les 40 Heures en 1993

avec pompon et marchais défendons la famille :

QUI EST PETIT BOURGEOIS ?

page 8

une id SNAP! ée ?

Les lieux de libération : on n'arrête pas d'en parler et si on s'y mettait ?

— Y a des lieux pour une dizaine de personnes, des communautés, y a les occupations d'immeubles, propagandistes mais elles durent quelques heures et on passe plus de temps au commissariat. Y a le Quartier Latin le samedi soir, on peut prendre son pied et des chemises, mais c'est un peu coincé, y a les fêtes populaires qui ne le sont jamais et ou en fait on « milite » d'une autre façon. Dans presque tous les cas, la nécessité de l'acte illégal pour y VIVRE devient un rite religieux.

— Alors voilà, l'autre dimanche on a été sur la pelouse de Reuilly au bois de Vincennes (métro : Porte Dorée) là où il y a la Foire du Trône. Le M.L.F. et le F.H.A.R. et d'autres y fêtaient à leur manière la Fête des Mères. Y faisait un peu gris. Quand y fait beau c'est vraiment bien : y a plein de gens disponibles, y a la place.

— On s'est dit : ça serait bien que les dimanches quand y a rien à foutre, que l'ennui et le repli dans la famille, qu'il y ait un lieu qui soit le nôtre où il suffirait d'aller. Toutes les grandes villes en ont un, New York, Londres, Amsterdam, pourquoi pas NOUS ? Chacun pourrait y venir avec ses préoccupations et ses copains, ses instruments de musique, ses enfants, ses animaux, à boire et à fumer, ses journaux, faire ses congrès...

— Et les gens qui emmènent leurs enfants au Zoo pourraient les emmener voir les gauchistes... On pourrait discuter avec beaucoup de monde qui on est et ce qu'on veut... on pourrait être nombreux.

— Et puis ça pourrait servir de tremplin à pas mal de choses.

ON LE FAIT ? dès dimanche 13 juin, attendez rien de nous, on ne fera pas de réunion préparatoire !

BULLETIN D'ABONNEMENT

TOUT 27, rue du Faubourg-Montmartre

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Ci-joint un versement de 25 F pour vingt-six parutions.

☐ C.C.P. à l'ordre de « Tout ».
☐ Mandat-lettre.
☐ Chèque bancaire.
☐ Soutien : 50 F ou plus.

Directeur de publication : J.-P. SARTRE. N° de Commission paritaire : 51 554
DIFFUSION N.M.P.P.
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon, Paris-20e.

NOS OIGNONS...

Faut que vous soyez au parfum d'un certain nombre de chiffres pour comprendre ce qui fonctionne mal dans le canard et comprendre le minimum de mesures faciles à prendre pour commercer à corriger cel.

Le canard de 12 pages tiré à 50 000 exemplaires revient à peu près à 1,6 million AF. Les frais de la rédaction par numéro (local, téléphone, envois, etc...) coûtent environ 300 000 AF. Un numéro du canard coûte donc environ 1,9 million AF.

La distribution du canard se fait sous les différentes formes suivantes : abonnements, diffusion NMPP, diffusion militante et réseau de dépositaires, librairies, etc...).

Actuellement cette distribution fait qu'environ 21 000 exemplaires partent effectivement. La diffusion NMPP rapporte peu en partie à cause d'une mauvaise répartition des envois. La diffusion militante rapporte encore moins essentiellement par son anarchie.

On voit déjà quelques mesures pour commencer à surmonter les difficultés :

Tout d'abord de notre côté on essaie de mieux s'organiser : local, se mettre chacun au courant de ce que chacun prend comme responsabilité.

Ensuite toutes les prises pour diffusion militante devront dorénavant être payées à moitié à la prise. **L'autre moitié est à la discrétion des camarades (pour eux, pour leurs activités, pour TOUT).**

Enfin nous tentons le maximum de réajustement de la distribution NMPP.

Voilà qui permettra de répondre un peu mieux à l'intérêt croissant porté à TOUT et à surmonter les minables manœuvres d'intimidation que les Renseignements Généraux exercent depuis le N° 12 sur les dépositaires de TOUT.

SOUS CES CONDITIONS, TOUS LES COPAINS PEUVENT ACTUELLEMENT VENIR PRENDRE TOUT **A LA LIBRAIRIE DE LA COMMUNE ,28, RUE GEOFFROY SAINT-HILAIRE, PARIS-5e, ET SE DEBROUILLER COMME ÇA.**

Ouvrier du livre?

UN MOT AU C. de R. DE « TOUT » Rédigées sur un bout de table, au milieu de copains discutant, les quelques réflexions intitulées « Notre dernier numéro est-il anti-ouvrier » parues dans le n° 13, vous avaient été adressées non signées car ça n'en valait vraiment pas la peine. Je suis donc surpris, et plutôt fumasse, qu'on y ait ajouté mon prénom et ma qualité d'« ouvrier du Livre » : doit-on obligatoirement signer ses articles (si « article » il y a, ce n'était pas le cas ici) et donc sacrifier au culte du petit vedettariat journalistique à « TOUT » comme partout ailleurs ? D'autre part, la mention « ouvrier du Livre » doit-elle faire penser qu'il était nécessaire qu'on voie bien que ces quelques lignes avaient été rédigées par un OUVRIER ? Vais-je devenir « l'ouvrier du Livre » de « TOUT » comme telle revue célèbre et disparue avait son « ouvrier de chez Renault » et pratique-t-on donc l'ouvriérisme chez vous comme au P.C. et dans tous les groupuscules activistes ?
Broutilles, dira-t-on. Peut-être mais c'est en évitant que de telles broutilles se produisent que « TOUT » sera différent des autres canards, non ?

courrier critiques diffusion

TOUT! CE QUE NOUS VOULONS: TOUT !

ON SE SENT EXCLU DU JOURNAL

... Le numéro 13 de « TOUT » est assez chouette à mon sens, mais je pense que c'est principalement grâce à la double page de la base ouvrière de Flins qui tente de donner une vue à peu près globale de ce que peut être la nouvelle gauche contestataire à l'intérieur de l'usine, même si cela est embryonnaire : mais on sent que quelque chose de solide est en train d'apparaître, qui nous fait comprendre le caractère assez neuf de la grève de Renault. Sinon, les autres textes, même s'ils sont intéressants, ne restent qu'au niveau vécu sans apporter grand chose de très positif qui nous permettrait de nous motiver plus qu'on ne l'est déjà.

Et toujours, à mon avis on se sent exclu du journal. On a même l'impression d'une certaine irresponsabilité : les copains du journal semblent passer leur temps à lancer ce qu'ils appellent eux-même des pavés qui, parfois ne dépasse pas la mare des Gauchistes, sans trop savoir les ronds que ça va faire. Résultat : des gens se sentent des affinités entre eux, se réunissent et, à la limite, cela donne un nouvau gettho de plus parce que on ne cherche pas ce qui peut créer une rupture réelle et concrète dans la lutte mais plutôt ce qui affirme irréductiblement notre propre liberté. Cela peut aboutir à un méchant jeu d'apprenti sorcier, où je pense que l'on ne part pas gagnant. En effet, on lance un certain nombre d'idées et l'on sait que ces idées feront mouche à tous les coups car l'on sait quel est l'état des révoltes actuelles.

Mais se préoccupe-t-on de donner un sens de lutte aux révoltes déjà latentes que l'on déclanche soudain, à l'espoir que l'on crée. Ne nous contentons-nous pas de dire la révolte sans dire comment on doit se révolter, vers où. Je crois qu'il est dangereux politiquement de gérer notre révolte, de gérer notre liberté, à l'intérieur d'un système que l'on oublie trop souvent d'analyser pour trouver les moyens enfin efficaces pour en sortir une bonne fois pour toutes et non pas en inventant des remèdes qui ne seront jamais que des remèdes.

Si nous, gauchistes et marginaux libérés nous pouvons nous contenter de notre bienfaisante libération du corps et de l'esprit (et encore cela est encore à prouver, soyons honnêtes parfois), est-ce que nous nous préoccupons de l'endroit où tombent nos pavés, et si à l'espoir de la liberté nous ne faisons pas sucéder le désespoir de l'impuissane de par notre incapacité à trouver une porte de sortie.

Lorsque à Avignon nous avons voulu créer une maison des jeunes libérés. Nous avons pensé qu'il suffisait de vouloir pour pouvoir. Mais nous n'avons pas pu et nous avons été obligés d'abandonner ce local et le projet.

Chez beaucoup de militants cet échec a été fatal pour leur envie de continuer à faire quoi que ce soit.

Mais surtout, dernièrement je viens d'apprendre qu'un jeune venait de se suicider parce qu'il ne trouvait pas de travail.

Ce jeune a choisi, pour son suicide le local de la maison des jeunes libérée que nous espérions mettre sur pied.

Cela n'a absolument pas perturbé outre mesure un certain nombre de camarades qui continuent un boulot de routine et d'avant-garde. Je pense que ceux qui veulent être honnêtes avec eux-mêmes — politiquement — doivent savoir que l'on ne fera jamais un travail effectif de libération tant que l'on n'aura pas en soi une certaine morale politique qui consiste à voir que le combat d'un c'est le combat de tous et que la victoire d'un c'est la victoire de tous.

Tous les camarades d'Avignon qui continuent à parler révolution et qui ont mis un jour les pieds dans cette « Maison des jeunes libérée » doivent partir avec cette idée au fond de leur cœur, qu'ils sont responsables et solidaires de cette mort.

Sinon, *nous ne pourrons plus trouver le chemin de la liberté*, car nous serons bien pauvres.

NOTRE VENTRE APPARTIENT A L'ETAT

Salut,
ont été enchantés du N° 12 de TOUT. Je fais partie de ceux et celles qui Que les gauchistes « orthodoxes » se voilent la face, voilà qui est plutôt bon signe, ils sont en plein dans leur rôle. A force de ne pas pratiquer le désir, à force de le sacrifier à leur rôle militant, ils finissent par ne plus entendre sa voix considérée comme gênante et partout, à nier toute légitimité du désir et du plaisir, pour eux-mêmes et pour les autres. Le désir et le plaisir sont sacrés « petit-bourgeois ». de sexualité, que la libération sexuelle Ben voyons !
On m'a assez expliqué que les « gens » n'étaient pas prêts à entendre parler de sexualité, que la libération sexuelle viendrait après la Révolution, etc...
Dernièrement, lors d'une discussion avec des étudiants en médecine, il y a eu quelques perles extra dans le genre un gauchiste « bon teint » s'élevait contre « la libre disposition de son corps » par la femme, parce qu'une « Société Socialiste » pouvait très bien avoir besoin d'une production accrue de mouflets et que, dans ce cas, le combat pour l'avortement libre et gratuit qui était juste aujourd'hui contre contre-révolutionnaire et patati et pale système capitaliste deviendrait tata...On voit d'ici les lendemains prometteurs ! Un autre expliquait que la lutte pour la contraception et l'avortement libres était par définition individualiste et donc condamnable et qu'il n'y avait qu'en réalisant le Front Unique Ouvrier, etc. etc...
Oh la la ! à les entendre, notre ventre n'a pas fini d'appartenir à l'Etat avec 1 grand E !

Pour l'homosexualité, c'est pareil. Quand on a la chance d'avoir un appareil génital en bon état, c'est-à-dire un pot de terre fertile, et un petit sachet de graines appropriées, c'est pour labourer, semer, faire pousser. Le plaisir ? Keskecé ? Est-ce que les graines éprouvent du plaisir à s'enfouir dans la terre et vice-versa ?
La révolution est à faire partout en ennuques qui la font ! Ils s'adressemême temps et ce ne sont pas les ront éternellement aux gens en les divisant : la tête et le portefeuille d'un côté, la sexualité de l'autre (et de préférence sous un tas de fumier).

C'EST PAS ENCORE ÇA

Vous avez vraiment fait des efforts pour votre numéro apolitique mais franchement c'est pas encore ça.

Evidemment il y a des trucs bien sur les nénettes et les pédés et les goulnes, sur la vie quoi ! Mais là vous déconnez sérieusement quand vous vous croyez obligés de nous faire encore chier avec cette putain de politique ; vraiment, un truc comme « les pédés et la révolution », c'est pas buvable, et toutes ces ânerles sur l'offensive du printemps, qu'est-ce qu'on en a et pas s'emmerder avec vos discours à la con.

Papa Mao, ça commence à bien faire ; en plus, y a même pas de pop, rien sur les communautés, la défonce, la fauche dans les magasins et tous ces trucs qui font qu'on encule le vieux monde.

Alors la prochaine fois, laissez tomber votre putain de politique, faites plus de machins comme les pages avec des zobs partout qu'on se marre un peu.

Salut.

J.P.

Une groupe de copains qui voudraient bien que « Tout » parle un peu de ce qui les intéresse.

A L'AIDE LES GARS !

On est seul, on est paumé, on a besoin d'aide et on a pensé à vous.

On, c'est nous, elle (Anne-Marie) et moi. On s'est rencontré y'a un an et tout de suite ça a été formidable, on n'a jamais éprouvé le besoin de jouer le jeu, on a ressenti le besoin d'être nous-mêmes, avec nos faiblesses et nos points forts. On a réussi à se sortir des personnages sociaux dont l'éducation nous avait recouverts. Une seule règle de vie entre nous, toujours nous remettre en question et faire ce dont nous ressentons le besoin.

Mais on s'est quand même fait piéger. Nous sommes seuls dans notre coin. Face à l'entourage, on s'est créé notre petit univers et on s'y est laissés enfermer. Pourtant on voudrait en sortir, connaître des jeunes qui ont les mêmes pensées et les mêmes problèmes. Mais on n'arrive pas à sortir de nous-mêmes, à communiquer avec l'extérieur. Un peu aussi parce que, sortis de la vie professionnelle et sociale, il reste peu de temps pour être ensemble et profiter de nous-mêmes. Alors se tourner vers l'extérieur nous prendrait encore un peu de temps.

Un jour, un gynécologue lui a dit : « Vous êtes stérile, profitez-en, et si un jour vous voulez un gosse, revenez me voir pour un traitement ». C'était chouette, on n'aurait pas tous ces problèmes de cycles ; alors on en a profité, sans restriction. Et ça fait un mois et demi qu'on attend de voir ses règles et on ne voit rien venir. Ce soir, elle va voir un autre gynéco pour savoir. En attendant, c'est la frousse, la peur panique que nos craintes se confirment et qu'elle soit vraiment enceinte. Nous on ne veut pas de gosse, on veut VIVRE, profiter de nous-même. Dans l'état actuel des choses, élever un gosse c'est se sacrifier à la cause « sociale ».

Nous, nous refusons d'engendrer un

futur producteur - consommateur - contribuable qui n'existera qu'en tant que numéro de sécurité sociale et qui vaudra moins cher sur le marché du travail qu'une machine. On ne veut un môme qu'à la condition de pouvoir en faire un être humain à part entière, qui ait droit plus tard à la VIE avec tout ce qu'elle comporte de beau. Alors là, oui, pour les gosses désirés ou non. Ils ne seront plus un problème mais partie intégrante de la vie, sans parents possessifs, mais appartenant de pleins droit à la vie sociale.

Depuis l'armée je suis rentré dans la vie professionnelle, gratte-papier, puisque sans diplôme, dans une caisse de retraite complémentaire, l'IRNIS. Vachement bien. Mieux vaut produire 30 dossiers par jour avec 30 % d'erreur que 20 avec 5 % d'erreur. Pas question de faire son travail correctement. Produisez des dossiers ; mais surtout ne les liquidez pas ; faites les traîner. Plus les dossiers traînent, plus les petits vieux crèvent et moins on aura à payer. Chefs de service incompétents traitant le personnel comme des gosses à la maternelle et pas question de filer des responsabilités aux employés.

C'est tout ce que j'arrive à écrire pour aujourd'hui mais ça fait du bien de le sortir. Ça fait réfléchir et ça ne peut que me déterminer à venir me joindre à vous ; mais je ne suis pas encore prêt. J'appartiens encore à cette majorité silencieuse à qui l'on fait dire tant de choses. Salut à tous et à une prochaine lettre.

G. de PARIS.

PEDES RICHES, PEDES PAUVRES

Je viens de lire (et pour la première fois) un numéro de « Tout », et je tiens, car je crois que vous êtes révolutionnaires (une de vos militantes travaille dans notre comité de Secours Rouge, et a une attitude correcte) à vous donner mon avis. Si vous avez voulu faire de « Tout » un journal à scandale qui choque tous les « bien-pensants » de France, je pense que vous êtes sur la bonne voie, mais si vous désirez faire de votre canard un journal autour duquel les ouvriers puissent se regrouper, faire des échanges de bilan de lutte ou de travail révolutionnaire sur telle ou telle boîte, je crois qu'il faudra réduire, si ce n'est supprimer, la partie réservée aux « anormaux ». Car, la contradiction principale en France n'est pas entre Normaux et Anormaux mais, entre exploiteurs et exploités. Il est vrai qu'il y a une contradiction entre les gens qui trouvent leur plaisir là où les autres s'emmerdent, mais cette contradiction ne peut devenir antagoniste (nécessité pour qu'il y ait lutte) car les intérêts des anormaux sont trop différents pour qu'ils puissent former un front commun. Or, une contradiction nécessite 2 blocs assez homogènes et ayant des intérêts (économiques, politiques ou autres...) divergeants. Ainsi les ouvriers ont intérêt au socialisme (intérêt économique, intérêt de liberté individuelle, intérêt politique...) et les patrons intérêt au maintien du système en place...
Mais les pédés n'ont aucun intérêt commun entre eux, si ce n'est de pouvoir se faire mettre en paix ; or, cela est PERMIS aux pédés riches et pas aux pédés pauvres. Le problème ne se pose donc plus en terme de normaux et d'anormaux mais en terme de riche et de pauvre et leur lutte n'est donc pas en tant que pédés mais en tant qu'exploités.
Par conséquent consacrer la moitié d'un journal à la publication des problèmes qui n'en sont pas et qui ne sont résolvables que par une société socialiste bien conçue, relève de la Trahison alors que la nécessité de soutenir les ouvriers de Renault (qu'ils soient pédés ou non) devrait passer au premier plan (autrement dit, le fric dépensé à vos pages de « conneries » aurait été mieux dans les poches des gens de Renault ou de l'une des 100 usines en grève).
De plus, faire mention surtout d'arabes enculeurs (ou enculés) tend à entretenir les idées racistes du genre : « Tous les Arabes sont des pédés », or en ce moment où la campagne raciste bat son plein, c'est apporter de l'eau à son moulin.
Vous publierez tout ce que vous voulez de cette lettre selon vos possibilités.

2 copains du SR - 19e

BULLETIN ET LIBRE DISPOSITION DE SON CORPS

Salut !
Vu le succès que vous avez eu en Avril je vous écris pour vous féliciter votre journal qui à fait fureur à Aix-en-Provence et aussi pour vous remercier de l'article que j'avais écris et que vous aviez bien voulu mettre dans votre courrier.

Mais maintenant je viens vous demander secours, car je devais écrire avec des potes un bulletin, mais **vu votre journal les potes sont partis, se libèrent en baisant jour et nuit alors je me suis retrouvé tout seul** à faire ce bulletin que je voulais crier et qui s'appellait le « Passage libération » et qui devait être envoyé dans toutes que le bulletn (Vivre) de Strasbourg. Mais ça a échoué car, faute de ronéo pour faire plusieurs exemplaires, faute d'articles des potes qui passent leur les villes où on avat des contacts tels temps à baiser et ils n'ont plus le temps d'écrire, alors seul, je ne peux rien faire car je risque d'emmerder les lecteurs de ce bulletin si je le fais avec mes idées de prolo et aussi si je ne cesse de parler de moi et aussi manque de culture générale à cause que je suis très peu allé à l'école et pas du tout intellectuel.
Alors je prends la décision de vous envoyer ce bulletin et je vous laisse l'entière liberté et la confiance d'en faire ce que vous voulez si vous trouvez des articles qui vous intéresse. Mettez-les sur votre journal à l'endroit que vous voudrez ça n'a pas d'importance pourvu que ça puisse apporter quelque chose à des prolos qui lisent votre journal et cela me fera plaisir car j'ai écrit tout ceci après mes dix heures de travail d'usine et ce n'était pas facile car le matin j'avais du mal à me lever et je me suis fais foutre à la porte de l'usine, à cause des retards à cause des absences. J'espère que ce que j'ai écrit ne sera pas inutile et vous intéressera et je vous quitte en vous remerçiant.

Un fils d'ouvrier - Marc.

★★★★★★★★★★★★

Le journal « TOUT » cherche un local autour de 100 m2 avec téléphone et bien sûr à des conditions intéressantes (avec ou sans bail). Si vous en entendez parler, écrivez-nous, aidez-nous.

Il existe aux Beaux Arts à UP6 un centre de documentation qui dispose de façon consentante pas mal de possibilité de documentation militante (les crèches, les femmes, le logement, les communautés...) à utiliser...

TOULOUSE

Les copains de Toulouse nous disent qu'ils ont ouvert un local « TOUT », 11, rue de lEtoile (à Toulouse). Ils tiennent une permanence de 18 à 20 h tous les jours. Vous qui habitez le sud-ouest venez-y nombreux. Ecrivez-leurs.

NANTES

APPEL AUX COPAINS DE NANTES

On a déjà écrit plusieurs fois, aux gens de l'école d'Archi à Nantes, pour récupérer le film sur « LA MAIRIE DE MEULAN » (trafic de travailleurs immigrés). Film qu'ils ont emprunté voici trois mois. DEPUIS, PLUS DE NOUVELLES ! Beaucoup de copains de villes de province voudraient voir ce film. Or il existe peu de copies.

TOUT LE MONDE EST CONCERNE. Rendez-vous, pour le retrouver et le renvoyer ou le ramener, à la librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris-5e.

JOE, C'EST AUSSI SCEAUX-LES-BLAGIS

AVEZ-VOUS VU LE FILM : « JOE, C'EST AUSSI L'AMERIQUE » ? (LA FRANCE DANS 5 ANS)

Discussion avec une quinzaine de camarades de Jean Gueri après la manifestation du lundi 24 mai

— Bon mais est-ce qu'on peut faire quelque chose tout seul sur Sceaux ?
— Sur Sceaux, ceux qui ont une conscience politique sont une infime minorité ; les autres y veulent tout casser du point de vue action, mais ils ne se rendent pas compte qu'il faut se tourner vers les gens pour les sensibiliser à ça.
— Merde Frédérique ! Tout casser c'est normal, les flics y en a ras-le-bol, y sont partout à nous coincer. Lundi y en avait 4 cars place de la Mairie, et puis 2 dans la rue Houdan, c'était bien pour nous baiser. Alors on va en arriver aux mains, ça c'est sûr et certain.
— De toute manière, c'est inévitable, ça c'est sûr. Du point de vue action non-violente on a fait tout ce qu'on pouvait faire.
— Reste à trouver une autre forme d'action.
— Ouais on pourrait sortir un peu de la légalité et faire des actions pour sensibiliser les gens.
— Parce que dans 4 jours la sensibilisation des adultes aux Blagis. Que dalle ! retour au métro-boulot-dodo.
— Donc on aura rien obtenu ; que ce soit par la délégation, que ce soit par la sensibilisation. Bon ! bon ! passons.
— Mais tu vas pas me faire croire que tu vas obtenir quelque chose de plus si on fait un gros machin, une grosse manif Secours Rouge avec tous les mecs de Paris.
— Gros machin, c'est pas évident qu'il y ait beaucoup de monde jeudi prochain.
— Si les gauchistes traditionnels spécialistes de manifs.
— Moi je vois un truc qu'est vachement important.
— Le problème c'est que ça dépend pas de nous.
— Moi je vois un truc qu'est vachement important.
— Passe une pipe et des alloufes.
— *Moi je vois un truc qu'est vachement important.*
— Merde ! Laisse-le parler. !
— Moi je vois un truc qu'est vachement important sur le plan local : les mecs sont vachement chauds, sur les Blagis, Bagneux, Fontenay, Bourg-la-Reine. C'est là qu'il faut travailler, faire prendre une certaine conscience politique aux mecs, qu'ils prennent conscience de leur force, tu crois pas, l'essentiel c'est de pas faiblir, parce qu'on s'est fait enculer avec le coup de la délégation chez le maire et on a rien obtenu.
— Bon là on est d'accord, on est arrivé au stade ou il faudrait analyser ce qu'on a fait et comment on peut continuer l'action mais une manif avec tous les gauchos de Paris ce serait complètement con.
— Hier soir en revenant de la Mairie on gueulait : « On s'est fait rouler » et « ça nous suffit pas, à Jean-Louis, non plus ».

Au café « L'OASIS », un client, 42 ans, (Lundi soir, jour de la manif) : **Y'aurait que moi, à la mitrailleuse, j'y irais, dans ce tas de crapules qui manifestent !**

— Bon, mais qu'est-ce qu'on peut faire pour la libération de Jean-Louis. On peut pas faire grand-chose.
— On peut attaquer.
— Ou alors aller dans l'illégalité.
— On peut attaquer la prison de Fleury-Merogis.
— Bon, mais même en général, on peut dénoncer que Jean-Louis soit entôlé et que le père, bon, soit en train de se la dorer en Bretagne. Alors on peut empêcher la vente du pain dans ses boulangeries. (M. Bon a une chaîne de 3 ou 4 boulangeries).
— Ça ça devait être décidé hier soir.
— Ouais je sais et les mecs du PSU ont liquidé le projet vite fait.
— Alors ce soir, on la maintenant, tu vas devant la boulangerie et tu dis aux gens : « Quoi vous achetez *votre pain* chez des assassins ou quelque chose comme ça ».
— *Même, et lundi soir on a fait* une grosse connerie parce qu'il y avait des tas de propositions pas cons du tout. Du style d'aller barrer la ligne de Sceaux en faisant un sit-in dessus.
— Il faut pas faire de l'action pour l'action il faut aussi dénoncer l'information de la presse pourrie, que les gens arrêtent dec roire que le boulanger il a été le sauveur du flic. Il faut dénoncer ça avec notre vente à nous, comme ça si le boulanger il est assassiné, ça fera jamais qu'un assassinat d'assassin.
— Ouais, y en a qui sont prêts à se faire le boulanger.
— Et les mecs qui se sont foutus devant la boulangerie, pour la protéger. Les copains des bandes des Blagis et d'ailleurs ils ont pas du tout compris ce rôle de flic qu'ont joué ces mecs.
— Et ils ont pas du tout marché dans l'explication : « Si vous cassez pas la boulangerie. Jean-Louis sera libéré, c'est vraiment de la foutaise de croire ça ».
— Tous les cons, ils nous font chier à protéger cette boulangerie. Faut montrer qu'on existe, faut montrer aux partisans de l'ordre qu'on est là et qu'on ne peut pas canarder un de nos copains impunément.
— Bon, je vais te donner un autre type d'action. Ici aux Blagis t'as un mini-club de jeunes qui doit ouvrir depuis septembre. Les municipalités ont les jetons qu'on prenne nos affaires en mains, qu'on s'occupe de nous, de ce lieu de réunion et de rencontres. Alors ce soir, tu te prends une barreà mine. Tu vas chercher les jeunes dans la cité. Et tu te l'inaugures ce mini-club. Rien que pour dire une chose déjà : c'est que ce boxon de 150 m2 c'est trop petit pour 5 000 jeunes des Blagis.

— Bon n'ayons pas peur des moyens et puis employons des moyens qui sont à notre disposition par des actes.
— Tu vois mais je crois qu'on est capable de faire réfléchir les gens actuelement à Sceaux. L'autre jour quand on est redescendu de la mairie et que les vieux de tous poils regardaient la manif passer sous leurs fenêtres.
— Ah oui ! C'était vachement bien nous on les montraient du doigt en disant : « demain, ce sera votre fils ! » Ça t'avait qu'à voir leur gueule, ça les a marqués.
— Ce qu'il faut voir c'est que les bonnes femmes qui sont toute la semaine ici elles se montent le bourrichon entre elles, sans parler de ce qu'elles disent et des commerçants.
— Ah les vendus ! Ils font tous de la politique réac. Au supermarché où tous les mamans vont chercher 'leau minérale de leur môme, quand y avait la grève de la SNCF tu vois — ils avaient foutus une putain de pancarte : « Pas d'eau minérale à cause des grèves ». Et tout le monde de gueuler avec le directeur du magasin contre ces salauds de grévistes. Surtout qu'on s'est renseignés et que l'eau minérale il la reçoit par camion. A peine crapule ce mec !
— Encore un à retenir avec le libraire et le patron de l'oasis (le café). Celui-là il a déjà sorti son flingue de dessous la caisse alors on le surveille.
— Bon si on revenait au mini-club la municipalité refuse de lui ouvrir les portes. Et quand elle va le faire ce sera pour balancer un tas d'activités ou tu auras 4 ou 5 dirigeants-flics à mort bon ça on n'en veut pas. Tu vois si le mini-club, ça doit être ça on le casse tout de suite.
— Non on en prends possession ce soir. Aujourd'hui on contacte le max de potes, des Blagis,, des Paradis de Bagneux et tout ça.
— Tu vois moi, sans avoir d'idées politiques particulières, mais avec mes tripes si les gars je vais les voir un par un et je leur dis de venir, eh bien, ça marchera sûrement mieux qu'avec des discours.
— Eh fais gaffe avec ton couteau.
— C'est pour percer Ducreux le mec du PSU.
— Oh la vanne, percer Ducreux, c'est pas Ducreux, c'est Depreu, celui qui a placé son discours à la manif. Tout ça pour se donner bonne conscience.
— Y en a marre de ce cinéma des sociaux-démocrates de merde absolument pas moticés. Il faut se débrouiller par nous-mêmes.
— Il faut s'armer. Réagir quoi : le boulanger y va avoir du sursis. Le patron du Narval, il a été mis en liberté provisoire, etc... tout du même tabac. Alors la justice faut la faire nous-mêmes.
— Le coup de ce soir, on va prendre chacun un café, un rencard de bandes, on va aller voir les potes et puis on démarre la-dessus. Tous les Droits-Co y sont prêts à nous suivre malgré qu'ils ont déjà fait de la tôle, ou qu'ils aient du sursis, un truc comme ça : un copain abattu ça les prend aux tripes. Et crois-moi ils en veulent !...

OCCUPATION DU MINI-CLUB

Des croissants pas du plomb

Interview de Madame BON femme du "boulanger courageux"

Mme Bon : D'abord, je voudrais dire une chose : la population a été merveilleuse. J'ai reçu des lettres, des coups de fil. Je peux dire que je suis émue, émue.

Tout : **Pourquoi votre mari s'est-il sauvé ?**

Mme Bon : Sauvé c'est pas le mot, moi j'ai voulu que mon mari il s'en aille, qu'il voie pas ces histoires de politique qui se sont mêlées à tout ça et qui n'avaient plus rien à voir avec notre affaire. C'est pourquoi j'ai fait une pétition apolitique que mes clients signent.

PETITION

Les habitants du quartier des Blagis ne sont pas contre les Jeunes, certains l'ont été, d'autres le sont encore.

Les habitants du quartier des Blagis veulent vivre en paix, ils protestent contre les parents qui laissent traîner leurs enfants dans la rue, ils protestent contre les voyous qui brisent et cassent le bien d'autrui par désespoir ou parce qu'ils n'ont pas le courage de travailler et d'apprendre un métier.

Les habitants du quartier des Blagis protestent enfin contre toute exploitation politique.

AIMONS nos enfants, faisons notre DEVOIR.

Occupons nous nous-mêmes de leur BONHEUR et TOUT IRA BIEN.

Tout : **Je vois une observation en dessous de la pétition : « Nous voulons vivre en paix. »**

Mme Bon : Oh oui ! les gens, c'est ce qu'ils veulent, c'est vivre en paix, qu'on nous fiche la paix, qu'on nous laisse travailler.

Tout : **Est-ce qu'on peut lire quelques lettres de soutien que vous avez reçues.**

Mme Bon : Oui, allez-y.
Tout : **Par exemple celle-ci :**

Bravo M. Bon. Merci pour tout ce que vous avez fait contre ces salauds de jeunes ! Avez-vous besoin de chevrotines ? Au cas où : ci-joint chèque de 50 F.

Mme Bon : Vous vous rendez compte, ce chèque que j'aurai le plaisir de reporter à ce monsieur.

Tout : **Mais vous n'avez pas un peu peur maintenant des réactions de tous ces jeunes ?**

Mme Bon : Moi, peur ? Alors maintenant, parce que vous défendez quelqu'un votre situation va être compromise !

A ce moment-là, entre dans la boutique une dame qui se dirige vers Mme Bon. Elles se prennent les deux mains, se les pétrissent. L'émotion est à son comble.

Mme Bon : Vous êtes très gentille, tant de témoignages de sympathie !

La dame : Alors, forcément, nous sommes tous de ce quartier-ci, on est tous forcés d'être sympathique avec vous parce que, voyez-vous, si mon mari n'était pas âgé et si il avait été aussi nerveux, enfin aussi actif, que l'était M. Bon, nous y'a longtemps qu'on aurait tué quelqu'un !

Mme Bon : Oh ! Madame !..
La dame : Si, si, écoutez, quand on les trouve dans son jardin à voler nos fruits... Nous n'osons plus, dans la rue du Docteur-Roux, laisser notre voiture la nuit — sans que les pneus soient taillades — ils ont de l'argent pour acheter des motos et nous en abasourdir. L'argent, ils le trouvent en volant des sacs à mains aux femmes seules.

Tout : **Comment allez-vous réagir maintenant que ça s'est passé comme ça dans le quartier ?**

Mme Bon : Tiens, voulez-vous que je demande à mes clientes si je dois m'en aller ? (s'adressant au magasin).

Un client : Alors, ce serait un crime de partir. Vraiment, je ne vois pas pourquoi, M. et Mme Bon n'ont rien à se reprocher.

Une dame : Voulez-vous me dire qu'est-ce qu'il faisait dans la rue à 1 heure du matin — à 17 ans ?

Un couple : Mme Bon, nous venons vous exprimer notre sympathie.

Tout : **Vous connaissiez M. Bon ?**

La dame : Oh, oui, quel homme gentil ! et il a bon cœur... Il ferait pas de mal à une mouche c't homme-là.

Une cliente : Mme Bon, vous vous rappelez, il y a quinze jours, je vous ai dit si ce n'était pour vous je ne mettrais pas les pieds dans cette cité. Le dimanche on est envahi. On vous met le journal dans le sac, on vous dit : c'est pour le Vietnam, c'est pour ci, c'est pour ça. C'est vraiment invraisemblable !

Mme Bon : C'est vrai, ça a pris des proportions inquiétantes avec les jeunes, ces derniers temps. Avant, on était tranquille dans notre quartier. C'est un quartier où je me plais. Moi je me plais toujours où j'ai mes clients, mais c'est ma vie, c'est ma raison de vivre : mes clients.

Tout : **Jean Gueri n'était pas client chez vous ?**

Mme Bon : Je ne le connaissais pas...

Tout : **C'était plus facile pour lui tirer dessus !**

L'interview se termine ici, il était difficile de continuer plus loin.

Un monsieur, dans la rue, 35 ans : **Voyez-vous, moi on m'a volé ma voiture une fois dans le parking et c'est arrivé qu'on pique des choses aux gens de l'immeuble. Après ces affaires-là, pendant quinze jours je me suis mis aux aguets dans le parking, toutes les nuits pendant quinze jours, ma femme m'apportait du café et des sanwiches. J'avais ma carabine à répétition avec moi. Croyez-moi, si y'en a un ou des qui se pointaient, j'faisais un de ces cartons !.. Ah, les voyous !**

SURVEILLONS LA POLICE

Les journalistes demandent des comptes sur les exactions de la police à Léo Hamon (Manif au Ministère de l'Information)

ET DE L'AUTRE COTÉ DE LA MER...

guadeloupe

Bergette, Petit-Bourg (Guadeloupe)

A Monsieur le Garde des Sceaux
Ministre de la Justice - Ministère de la Justice - PARIS

Monsieur le Garde des Sceaux,

« J'ai l'honneur par la présente de vous adresser une supplique en votre qualité de gardien des lois de la République française.
Le samedi 24 avril, vers 12 h 30, je revenais de Petit-Bourg et me dirigeais vers le Gosier avec à la main un jeune plant de cocotier. Passant derrière l'Eglise Cathédrale de Pointe-à-Pitre je vis un rassemblement de personnes et une forte concentration de forces de l'ordre. Je devais savoir que l'on jugeait ce jour-là l'affaire JASOR. Etranger au procès j'entrepris de traverser la rue. A ce moment un gendarme mobile à képi rouge en tenue de combat me demanda où j'allais. Je lui dis que j'allais au Gosier. Il me dit de passer en vitesse. J'optempérais. Ce que voyant un chef se précipita vers moi et me frappa brutalement. Sept autres gendarmes arrivèrent aussitôt et se mirent eux aussi à me frapper à coups de crosse et de poing. Les gendarmes mobiles me mirent alors les menottes et me firent monter dans une voiture *Renault bâchée*. Aussitôt après j'étais conduit au poste de gendarmerie sis près du Palais de Justice de Pointe-à-Pitre. A la gendarmerie ils ont pris mes pièces et mes objets de valeur. Une fiche de paie dépassant de mon portefeuille indiquait que j'étais ouvrier du bâtiment. Mené au bureau d'un chef je fus aussitôt roué de coups. Comme je continuais à n'opposer aucune résistance, je fus déshabillé et conduit en slip et en sang au cachot. Vers 15 h on vint me tirer du cachot en me reprochant d'avoir réclamé l'Indépendance de la Guadeloupe. Je fus à nouveau frappé à coups de poing. On me remit alors mon pantalon mais l'on garda ma chemise, mon tricot, mes souliers ; mon portefeuille avec mon argent (60 F) et mes papiers ainsi que ma montre et un carnet de chèques. Ayant réclamé mes chaussures, mes gardiens se contentèrent en guise de réponse de me marcher sur les pieds avec leurs bottes. Puis on me remit les menottes et je fus embarqué dans un camion. Ce camion escorté par un autre camion et une jeep prit une direction inconnue de moi. Après des tours et des détours je me vis sur la route de la traversée reliant Petit-Bourg à Pointe-Noire. Arrivé au sommet du col des Deux Mamelles le camion emprunta une route en voie de construction puis s'arrêta au bord d'une falaise. On m'enleva alors les menottes et l'on me fit descendre. Les occupants des camions au nombre d'une vingtaine firent le cercle autour de moi et se mirent à me frapper. Je reçus en ce moment un coup de poing à l'œil droit qui me ferma l'œil. Puis un de mes tortionnaires s'avisa de me couper une partie de ma barbe avec une lame de rasoir. Ceci fait, ordre fut donné de me déshabiller et de me jeter par la falaise. Déjà un homme me prenait à la gorge, un autre me fermait la bouche pendant que les deux autres m'enlevaient mon pantalon... C'est alors qu'une voiture de particulier vint à passer. Mes agresseurs eurent un moment d'hésitation. J'en profitais faisant appel à mes dernières forces pour faire un brusque saut de côté et m'enfoncer dans la forêt voisine. Un homme se lança à ma poursuite. La peur de mourir me donnant des ailes je fus plus rapide.
Après m'être égaré dans les bois, je pus échouer chez un sieur NEBOR, entrepreneur de transport en commun demeurant à Vernou. Celui-ci m'a ramené à Bergette Petit-Bourgchez moi, tard dans la nuit, il était plus de 22 h 30. Souffrant atrocement de la tête, du corps, des yeux et des jambes, je me suis rendu le 25 avril chez le médecin de service de Capesterre le docteur CELERIEN. Celui-ci m'a délivré un certificat médical prescrivant 15 jours d'incapacité de travail. Devant la gravité des faits et n'ayant eu la vie sauve que par miracle, je porte plainte contre X pour coups et blessures, séquestration arbitraire, abus d'autorité, tentative d'assassinat, délits prévus et réprimés par les articles 2, 296, 186, 198 et 341 du Code Pénal. Epérant que ma supplique retiendra votre attention je vous prie de croire, Monsieur le Garde des Sceaux, à mon très profond respect. »

C'est beau, c'est grand, c'est généreux la FRANCE !
Nous on veut bien. Mais les gardes mobiles français c'est quoi ? ? ?

Ouvriers du Bâtiment en grève, à la Guadeloupe : les prochaines victimes des gardes-mobiles

martinique

A LA MARTINIQUE, au mois de mai : le flic, ça a fleuri partout. Vous savez, y'avait Messmer, le ministre des T.O.M. et des D.O.M., qui est allé là-bas ; vous savez, celui qui dit : « Les Martiniquais doivent résoudre EN FRANÇAIS leurs problèmes.
GERARD NOUVET, il n'a plus de problèmes à résoudre. Il est mort. Descendu par les flics qui protégeaient la venue de Messmer.
Et pourtant, jeudi 13 mai, il attendait des copains, comme d'habitude, devant la « SORBONNE » (c'est le Prisunic de Fort-de-France : le rencart les internes du lycée). On ne saura jamais si un quolibet (qui n'a jamais tué aucun flic) a été lancé par des lycéens en direction du camion de gendarmes. Ce qu'on sait, c'est qu'il n'y avait sur le trottoir aucun caillou, ni dans les poches du lycéen aucun canif ne puisse donner un semblant de justification à l'agression.
Les porcs ont dit : « TU VEUX UN SANDWICH ? » et, sans autre forme de procès, ont balancé une grenade lacrymogène à bout portant sur Gérard. IL EST MORT des suites de ses blessures — à la tête.
Les copains de Gérard, et le peuple martiniquais sont bien décidés à venger cet acte crapuleux contre leur camarade de 17 ans.
Son crime :
— ETRE JEUNE,
— ETRE MARTINIQUAIS,
— ETRE DANS LA RUE le jour de visite de la charogne Messmer.
Un crime de plus au compte de la police. Nous sommes concernés par ce crime, de l'autre côté de la mer. C'est loin, la Martinique, mais les flics sont les mêmes PLACE CLICHY ou à FORT-DE-FRANCE...

ITALIE : 8 ans de tôle sur "déclarations" des flics...

Le 3 juin a été donné à Paris, à la Librairie « 73 », une conférence de presse sur le sort des anarchistes italiens emprisonnés depuis deux ans pour une prétendue participation à divers attentats à la bombe à Milan le 25 avril et le 12 décembre 1969.
Trois porte-parole de divers courants du communisme libertaire exposèrent et commentèrent les faits. Un court film fut projeté. Il a été réalisé par Gin-Maria Volontè, l'acteur gauchiste qui incarna Vanzetti dans le film **Sacco et Vanzetti,** avec le parrainage de nombreux profesisonnels du cinéma italien. Son sujet : la reconstitution du « suicide » de l'anarchiste milanais Giuseppe Pinelli, jeté du haut d'une fenêtre de la préfecture de police de Milan dans la nuit du 15 au 16 décembre 1969. Le film reproduit d'abord trois versions successives, toutes mensongères, données par la police de cette défenestration. Ensuite, il montre comment, en réalité le jeune Pinelli est mort : roué de coups avec un acharnement sauvage par plusieurs flics, il eut une lésion bulbaire à la hauteur du cou et les assassins se débarrassèrent de ce cadavre gênant en le lançant par la fenêtre en criant « Suicide ! Suicide ! » Ce massacre rappelle celui qui eut lieu dans un commissariat de Bordeaux et dont Marcel Carné vient de tirer le thème de son film **Les assassins de l'ordre.** L'individu assomé mourut d'une lésion similaire.
C'est à dessein que Volontè, dans **Sacco et Vanzetti,** montre par trois fois la défenestration, le 2 mai 1920, du jeune anarchiste d'origine italienne Andrea Salsedo, jeté du bâtiment du ministère de la Justice de New York au plus fort de la vague de répression dirent les motifs de la persécution anti-anarchiste de cette époque. L'allusion à Pinelli est claire.
Les camarades qui rapportèrent dirent les motifs de la persécution d'anarchistes innocents en 1969, la situation économique et sociale tendue, le désir de paniquer l'opinion publique pour enlever un vote difficile au Parlement italien, enfin et surtout le rôle joué par des agents des colonels grecs pour créer dans la péninsule un climat favorable à un coup de force fasciste. Un livre vient de paraître aux Editions Champ libre, **l'Etat massacre,** qui publie le texte intégral d'un rapport officiel secret de la dictature grecque, de mai 1969, révélé dans le journal **The Observer** par le journaliste Leslie Finer.
On s'y vante d'avoir monté les attentats à la bombe du 25 avril. Enfin furent données des précisions sur le sort actuel des anarchistes italiens poursuivis. Les six camarades emprisonnés à la suite de l'attentat du 25 avril 1969 viennent d'être enfin remis en liberté, mais plusieurs d'entre eux sont assignés à résidence et frappés de condamnations. Quant aux anarchistes romains du groupe du 22 mars, Pietro Valpreda, Gargamelli, Borghese, Bagnoli et Mander, que l'on a essayé d'impliquer dans l'attentat fasciste du 12 décembre, ils attendent toujours en prison d'être jugés à l'automne prochain. Le provocateur fasciste Merlino, qui avait réussi à s'infiltrer dans leur groupe pour en suite les dénoncer mensongèrement, n'a pas reçu de la bourgeoisie italienne les deniers de Judas : il est lui aussi en taule !
Concluons sur ceci : « Politique-Hebdo » a publié des documents d'où il ressortait que Marcellin a proposé à son homologue italien, Restivo, de procédé à des arrestations d'anarchistes en France. Le voilà donc le fameux complot international ! C'est celui de Marcellin !

Paris vu d'un car de flics par A. Jaubert

Alain Jaubert est ce journaliste du « Nouvel Obs » qui après une manif pour les Antilles libres, a eu le « tort » de croire qu'un car de flics était un car de police secours, a eu le tort de vouloir monter dans un car pour des raisons humanitaires, pour assister un blessé !
Que ce blessé soit un provocateur n'a que peu d'importance. Il reste que dans cette « affaire Jaubert » un nouvel échelon dans l'escalade de la répression a été franchi parce que :
— les flics ont frappé Jaubert en sachant qu'il n'était pas gauchiste, mais journaliste. Après la chasse aux gauchistes et aux métèques, après le racisme anti-jeunes, voilà une nouvelle race de types à éliminer : ceux qui observent et qui racontent ce qu'ils ont vu. Lorsque Jaubert a eu le malheur de dire dans le car : « Mais je suis journaliste et enseignant », la réponse fut sans appel : « ce sont deux raisons pour en finir avec une charogne comme toi ».
— les flics qui ont tabassé Jaubert avec le plus de violnece et de haine, ne sont pas des « spéciaux » mais des flics de la P.P. « Après avoir été jeté du 1er car en marche, j'ai perdu connaissance et suis resté un moment allongé sur la chaussée. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'ai vu un gradé bondir de sa jeep (nouvelle arme de la panoplie répressive après les motos) m'écraser la tête, et faire voler mes lunettes en éclat... Ils ont aussi joué au punching-ball avec moi, les spéciaux et les autres forment le cercle autour de moi. Et dans le 2e car où ils m'ont remonté avec 6 flics de la P.P., là ça a été le plus dur. Ils m'ont encore saoulé de coups ; ils s'excitaient même de plus en plus en prétendant que je leur avais volé un écusson. Ils ont utilisé ce prétexte pour me déshabiller complètement dans le car. Puis l'un d'eux s'est approché de moi, celui qui avait tenu des propos nazis comme « les SS eux ils avaient des couiles, c'étaient des hommes », il m'a pris les testicules, me les a serré puis tourné. Alors là je me suis évanoui... »
Avec des pratiques comme celles-là, on ne peut plus dire que seules les brigades spéciales sont réceptives au fascisme. C'est la presque totalité de l'appareil policier qui est gangréné. « L'Etat n'est pas encore fascoiste, mais sa police l'est déjà » (Sartre).
Alors il s'agit bien en fait d'une affaire Marcellin et d'une affaire Pleven. C'est ce qu'on voulu dire les 300 journalistes venus conspué Léo Hamon et les 1 000 manifestants de la place Beauveau qui gueulaient « Marcellin démission ».
Plus que jamais il faut poursuivre et élargir la campagne « Surveillons la police ». Et comme on sait déjà qu'il y a peu de choses à attendre de la justice bourgeoise, qu'une fois de pus la magistrature couvrira les flics, il faut s'apprêter à suivre l'exemple de nos camarades de Grenoble qui ont jugé les fantoches sudvietnamiens.

JUSTICE POUR JAUBERT
EXIGEONS QUE LE NOM DES RESPONSABLES SOIT DEVOILE. NOUS JUGERONS LES FLICS-AGRESSEURS DE JAUBERT

P.S. — Le Comité de Rédaction de TOUT s'associe au Manifeste du Comité de Défense de la Presse et des Journalistes.

PARIS LA COGNE

PARIS RATTRAPE LE TEMPS PERDU

Il y a déjà un certain temps que nos grandes villes de nos pays capitalistes avancés ont failli à leur rôle. Berlin, New York, Amsterdam, etc., c'est décadent, sale, violent. Et Paris ? Eh bien Paris, c'est jusqu'à maintenant une sorte de petite miracle. On y rénove, on y ravale et on y police très activement. La densité de flics au cm2, qualité, France unique au monde, a jusqu'à ce jour maintenu avec souplesse les apparences et a endigué avec énergie les quelques poches de « décadence ». Décadence : jeunes ou cheveux longs ou drogue ou pédés, au choix. Quand il y a tout ça en même temps... affreuse décadence alarmante.
Le vert-galant, nettoyé. La rue de Buci, nettoyée. La rue de la Huchette, trois ans pour essayer de la nettoyer. Et voilà t'y pas que depuis Mai 68 le Quartier latin, déjà lieu de repère pendant la semaine des sales étudiants, devenait tous les samedis le lieu d'amusement de milliers de jeunes venant de toutes les banlieues : cinoches, restaux, cafés, magasins d'attifement, Roméo Club, etc... Et puis la violence s'instaurait de temps à autre à propos d'une vive discussion ou d'une vente de journaux.
Il est clair que la « décadence » dans un petit morceau de la ville c'est un mauvais exemple, ça se généralise très vite. Il suffit de voir comment se développait le quartier des Halles : strictement un lieu d'amusement autour des pavillons Baltard. Vous pensez bien que nos rénovateurs vont tout faire pour mettre le holà en y foutant une cité administrative ou un bidule de ce genre.
Paris semble donc rattraper le temps perdu. Aussi nos bourgeois se lancent dans la course pour colmater les brèches. Donc décision a été prise de nettoyer le Quartier latin.

NETTOYAGE... DE CONTRE-GUERILLA URBAINE !

C'est là que ça devient inquiétant, parce que les méthodes de nettoyage, elles ne sont pas piquées des vers : provocations en tous genres + nettoyage considéré comme un entraînement + démoralisation systématiques des jeunes.
Provocations en tous genres. Un groupe de brigades spéciales charge des gens amassés par l'indignation face au spectacle terroriste étalé par les flics. Les gens refluent en courant. Alors un autre groupe de brigades spéciales terré dans le coin cogne tous ceux qui courent. Une nuée de civils puants, dont pas mal à cheveux longs, suivent quelques manifestants notoires pour se les cogner dans un coin sombre, incitent quelques révoltés à lancer des pavetons pour mieux les cogner et les coffrer pour flagrant délit, menacent du revolver des gens qui voudraient intervenir à propos d'une scène particulièrement révoltante. Bref un quadrillage provocateur de flics en uniforme, minutieusement serré par une foule de flics en civil. Bordel, ces civelots, ils ne l'emporteront pas au paradis !

NETTOYAGE CONSIDERE COMME UN ENTRAINEMENT

Tout le nouveau matériel, à l'évidence très coûteux, est sorti. Les nouveaux petits cars des gardes mobiles, etc...
A l'évidence tous les nouveaux venus dans la flicaillerie ou les derniers entraînés à Vincennes prennent le baptême du feu. Ça se sent. Et puis ils nous ont mijoté : les groupes de brigades spéciales qui se foutent en triangle pour se protéger de tous les côtés, etc.... Aux Halles par exemple ils jouent aux cow-boys maintenant une jeep fonce sur un groupe de promeneurs. Ils sautent de la jeep, vous menacent du revolver... pour une vérification d'identité.

DEMORALISATION SYSTEMATIQUE DES JEUNES

Les jeunes, qui sont là le samedi soir, n'habitent pas là. Tu viens te marrer. Dans cette souricière tu en prends la gueule. Ça révolte tellement qu'on a en vie de revenir le samedi suivant avec ce qu'il faut pour réagir. Mais dans ce putain quadrillage amélioré par les civelots t'en prends encore plein la gueule. Avec les flagrants délits lundi matin en supplément. Ça te donne un sale goût d'impuissance dans la bouche !

UN SALE PETRIN DONT IL FAUDRA BIEN SE TIRER

On vient là parce c'est chouette. En face ils veulent nettoyer en étant programmé pour la contre-guérilla urbaine.
Si on laisse faire, le nettoyage sera fait : on pourra plus venir se marrer.
Si on laisse faire, ils nous auront habitué un peu plus à la terreur fascisante des flics.
Il ne faut pas laisser faire !

ET ÇA CONTINUE...

Provoc des flics au quartier, comme chaque samedi. Un civil voit un jeune désœuvré sur le trottoir. S'adressant à lui, le flic dit : « Regarde les trois civils qui matent, on leur balance des pavés dans la gueule, viens, prends-en deux. » A ce moment, les flics en uniforme surgissent de derrière des voitures et s'amparent du copain qui se débat.
Inculpé de port d'arme, rebellion, et violences à agent, il s'est ramassé cinq mois — dont deux avec sursis.
Il est à Fresnes.
Il n'a pas le moral. Il n'a pas de fric.
Ecrivez-lui.
CHRISTIAN BORDJAH, Numéro d'écrou : 605-565, prison de Fresnes, 2e division.

lettre de Mohamed.

Ce texte est grave. Et même provocateur, si on en juge par les violences qu'il a déclenchées avant même d'être imprimé. Pour beaucoup d'entre nous, ce qui est dit ici est dur à avaler. Et même certains et certaines estiment que ce texte exprime un racisme de mâle au moment même où il dénonce un racisme de couleur.

Dans ce journal, des femmes, des homosexuels, des jeunes ont parlé ils ont parlé de leur vie, de leur oppression et de leur colère, de leur lutte. Ils ont dit ce qu'ils voulaient. Aujourd'hui, des camarades arabes parlent de leur vie aussi. Et leur vie remet en question les mêmes femmes qui tiennent les discours les plus radicaux et qui se battent avec le plus d'acharnement. On est pleins de contradictions, on s'en fout. On les assume... Ce qui nous intéresse c'est que ces contradictions, elles nous font avancer dans la mesure où on les explicite. On espère ne pas en rester là, et que des femmes et des hommes « européens » répondront pour mettre leur tripes sur la table, parler de leur racisme et l'expliquer.

...Parmi vous on ne se sent pas un homme ni un militant à part entière et on en est conscient...

Si j'ai décidé de traiter ce problème très délicat, c'est qu'il est important à la fois du point de vue de la politique du mouvement révolutionnaire en France et du point de vue humain.

Je le traite en connaissance de cause, après une étude très approfondie auprès de mes camarades immigrés et de filles françaises avec lesquelles mes rapports étaient très amicaux et ne pouvaient dépasser ce stade. Il existait toujours entre nous cette psychose de la peur sexuelle entre l'Africain et la Française ; psychose qui fait que lorsque l'on rencontre une Française, elle pense déjà que tu veux coucher avec elle, que l'homme Africain a un faible pour la femme blanche et a envie de faire l'amour avec elle ; elle l'imagine sous forme de bête affamée, son corps de blanche en étant l'appât.

Parler, mais pas coucher

Dès les premères paroles engagées, elle te met en garde, par une phrase bien connue des immigrés africains : « Je veux bien parler avec toi, mais ne penses pas à autre chose et ne pense surtout pas que je suis raciste ! »

Ou bien quand on lui propose de faire l'amour, elle répond toujours : « Non, ce n'est pas parce que tu es African que je ne veux pas faire l'amour, mais je n'en ai pas envie ». (Envie qui ne vient jamais lorsqu'il s'agit de l'Africain.)

Et elle continue par des mots qui deviennent pires qu'une épée brûlante, qui traverse l'âme des Africains :

« Vous les Africains, par exemple, quand on ne veut pas faire l'amour avec vous, vous pensez toujours qu'on est raciste. »

1er exemple :

Alors je leur pose les questions suivantes :

Q. — Avez-vous connu beaucoup d'hommes ?
R. — Oui.
Q. — De différentes nationalités ?
R. — Oui.
Q. — De quelles nationalités ?
R. — Tous des Européens, répondent-elles, en principe.
Q. — Avez-vous fait l'amour avec des Africains ?

90 % répondent non. Lorsqu'on demande pourquoi, elles répondent : « Parce que nous n'en avons jamais eu l'occasion. »

Réponse fausse vu le nombre d'Africains qui habitent en France.

Sous l'effet de l'alcool...

2e exemple :

J'ai eu l'occasion de discuter de ce problème avec une gauchiste, internationaliste, maoïste, etc... Elle m'a raconté qu'elle avait connu un camarade africain avec qui elle faisait du boulot politique. Un jour ce camarade lui téléphone et lui demande de sortir. Elle refuse. Je lui demande pourquoi : « C'est idiot, mais je ne pouvais pas, c'est plus fort que moi. »

Q. — Si c'est idiot et plus fort que toi, c'est du racisme ?
R. — Oui.

3e Exemple :

Un jour, un ami a connu une fille et s'est fait passer pour un pied-noir. Il l'a fréquentée pendant 15 jours et a eu des rapports sexuels avec elle. Un jour, elle lui proposa de venir chez ses parents, alors ne supportant plus d'être un autre homme, il lui avoua être Africain ; elle en resta ahurie. Il avait l'impression qu'il venait de la poignarder et ne l'a plus revue.

4e Exemple :

Avec une autre fille de la Gauche Prolétarienne internationaliste et du M.L.F. Elle avait un camarade algérien avec qui elle s'entendait très bien, mais n'y avait pas de rapport entre eux, vu cette psychose qui, comme une tâche noire, recouvrait sa personnalité : il était malheureusement Algérien.

Elle va avec lui au dancing, danse, boit. Et puis tout à coup, sous l'effet de l'alcool tout en affirmant qu'elle était consciente elle se met à l'embrasser. Pendant ce temps il la calme, ayant peur qu'elle lui fasse le reproche, sa conscience retrouvée.

Nous voyons qu'elle avait besoin de l'alcool pour se dégager de sa peur. Elle était devenue (grâce à la boisson !) une femme tout à fait libre, libre de tout.

5e exemple :

Avec une autre fille de la G.R.I. que j'ai connu personnelllement. Elle pleurait sur les conditons de vie des immigrés, prête à se battre pendant les manifestations au Quartier Latin : enfin tout ce qu'il y a de modèle comme militante !

Alors un jour, on dîne ensemble, on boit un peu, et on commence à flirter. Cela dure, je voyais qu'elle avait vraiment envie de coucher avec moi. Elle me répond « oui et non ».

— Pourquoi « oui et non » ?

— Oui parce tu me plais et que j'ai envie de toi, non parce que j'ai peur de céder à mon petit instinct de française. Et elle me cite une analyse de Cleaver dans « Un noir à l'ombre » (analyse des rapports entre noirs et blancs) et elle a peur que cela se passe de la même façon.

Son petit instinct de française

Cette même fille rencontre un Français militant de la fraction mao du P.S.U. Au cours d'une discussion avec elle, il lui raconta que lors de son séjour en Jordanie il a failli se faire flinguer par des sionistes. Il est devenu un héros devant elle et elle a couché avec lui. Naturellement son petit instinct de française ne se pose pas ni l'analyse de Cleaver, car lui il est Français et c'est un héros français de la Révolution palestinienne. Alors qu'il n'est pas plus qu'un triste individu qui n'a pas été touché ni horrifié par la souffrance du peuple palestinien. Il a été chercher une médaille ou une mode. Parce que pour beaucoup de gauchistes, aller en Jordanie c'est une référence, CELA PERMET DE RACONTER DES MENSONGES en utilisant le drame du peuple palestinien. A ceux-là je leur dis qu'ils ne sont que des pseudo-révolutionnaires, que la révolution palestinienne est faite par le peuple et pour le peuple palestinien, avec le soutien de tous les peuples libres et qu'ils n'ont été que des touristes qui vont vivre au dos de cette révolution pendant tout leur séjour.

Et même pire encore la Jordanie commence parfois dans les banlieues ouvrières de la région parisienne.

6e Exemple :

Parfois une fille se camoufle sous d'autres, réponses.

— Si je ne veux pas faire l'amour avec toi, c'est tout simplement que je n'aime pas avoir de rapports ambigus. (Alors qu'elle ne cesse de changer de mecs). Naturellement ils sont tous Français et militants. Mais il faut qu'elle prouve qu'elle est forte et maoïste et léniniste, qu'elle est une militante débarrassée de tous les principes bourgeois et archaïques et elle doit faire la révolution même avec ses fesses avec des militants révolutionnaires du type Raspoutine dans des harems mixtes. Et en avant vive la libération de la femme ! ! !

7e exemple :

J'habite dans une maison de gens de gauche à qui je porte un très grand attachement malgré que j'ai des rapports un peu froids. Il y a plusieurs filles qui viennent pour passer la soirée ou dormir. Ces filles, toutes m'évitent, soi-disant par peur que je leur propose de faire l'amour avec elles et qu'elles seront obligées de me refuser, *ce qui est tout à fait naturel* de la part d'une Française à l'égard d'un Algérien et que moi je penserais qu'elles sont racistes.

D'un mec à l'autre mais jamais dans nos draps

Elles arrivent tout juste à me dire salut pour ne pas se culpabiliser à ce point. Un jour une fille se présente pour dormir et j'ai des discussions avec elle sur la répression sexuelle envers les immigrés et j'ai osé la draguer, car j'avais bu auparavant quelques verres d'alcool, car d'habitude je drague pour chercher des éléments sur cette étude, à un point que je me suis plusieurs fois pris pour un obsédé sexuel, mais je m'en foutais car ce qui comptais pour moi c'est de chercher la vérité sans jamais me tromper et sans jamais être sûr de baiser avec une Française.

Alors je l'ai draguée, et elle me dit qu'elle est une fille très libre mais ne coucherait pas avec moi ; ce n'est pas parce que je suis Algérien, mais simplement elle peut coucher avec n'importe quel mec, même avec moi, mais il faut qu'elle connaisse le mec un peu plus longtemps, a peu près au moins dix jours et qu'il ait des rapports avec elle intellectuels et politiques : tout un baratin. Alors j'ai compris et je lui ai dit : tu es raciste. Elle s'est refusée de l'accepter. Après elle a eu une discussion avec un ami français à ce sujet. Lui aussi il s'est rendu compte qu'elle est raciste et lui a dit. A peine 3 jours qu'elle habitait avec nous, elle a couché avec un ami anglais qui m'est très sympathique sans le connaître intellectuellement ni politiquement, puisqu'il arrive tout juste à se faire comprendre en français. Simplement il est Européen et Blanc et il a suffit de 3 ou 4 heures de contact pour qu'elle aille dans son lit.

Je tiens à dire et à affirmer que dans la maison où je vis aujourd'hui je ne souffre pas avec les couples qui vivent malgré que je n'ai pas de rapports sexuels avec eux. Mais j'en suis sûr qu'ils ne sont pas racistes. Bien au contraire ils sont très gentils avec moi, même de trop (tellement ils ont peur d'être racistes en face de ma situation d'immigré), par rapport à certains, de mes compatriotes qui vivent ailleurs au milieu des gauchistes, parce qu'ils ont été obligés vu qu'ils étaient dans la merde.

Ceux-là, ils voient les nanas se trimballer de mecs en mecs sans jamais venir dans leurs draps. Lorsque les gauchistes parlent d'eux, ces immigrés qui vivent avec eux, ils disent : c'est idiot on arrive pas à avoir de contact avec les camarades immigrés. Oui, c'est vrai, ils sont tout le temps seuls et silencieux parce qu'ils ont envie de hurler leur douleur et de crier leur haine envers vous, mais ils n'ont pas les moyens en ce moment...

Car pour vous, cet immigré qui vit parmi vous, il est une affiche politique, un objet de pitié. Parmi vous il ne se sent pas un homme ni un militant à part entière et il en est conscient.

La politique pourrie de l'occident

8e exemple :

J'ai fait la connaissance d'une fille dans un bar au Quartier Latin où la clientèle qui le fréquente est composée de jeunes gens aux cheveux longs, des contestataires. Il y a aussi des gens de différentes nationalités ; on y entend comme musique du jazz et du pop. Elle était assise toute souriante, elle semblait très simple. Personnellement, je ne pensais pas qu'elle était Française. J'ai réussi à lier discussion avec elle et à ma grande surprise, elle était Française, d'origine pied-noir d'Algérie. Son père y était colon et la révolution algérienne lui a confisqué tous ses biens.

La discussion commence avec une hostilité, vu les conséquences de la guerre et le climat de haine qui a pu exister entre les deux communautés. Et puis au fur et à mesure, le ton commençait à baisser ; je lui expliquais que nous avions été victimes de la politique pourrie de l'Occident qui n'a rien fait pour créer un climat de fraternité entre nous et qui a inculqué aux pieds-noirs l'esprit de supériorité envers l'arabe, tout en lui présentant le colon comme son premier oppresseur et le Français de métropole bien meilleur.

Le pied-noir a été trompé par cette politique et on ne lui a jamais dit que s'il veut vivre en Algérie, il doit se considérer comme égal à l'Algérien et que tôt ou tard, l'Algérie finira par devenir une nation libre.

Bien au contraire, la politique colonialiste de la France lui a fait caresser le faux rêve d'une Algérie française qui lui sera soumise pour toujours.

Je lui ai fait comprendre qu'on était tous deux victimes de cette société dite civilisée ; il y a eu alors naissance d'un esprit commun qui ne peut être issu que de deux êtres de même origine.

Elle n'a pas hésité à me dire qu'elle avait eu de très bons rapports avec les Algériens et que ses rapports avec les Français sont très tendus et dégoûtants.

Petit à petit, on a fini par faire l'amour ensemble, comme deux fous pendant plusieurs jours. On a même éprouvé de très bons sentiments l'un envers l'autre.

Elles sont pourries par le racisme

Personnellement, je ne pense pas que je vais régler le problème raciste par cet article, mais ce qui me touche, c'est que j'ai eu des rapports sexuels avec beaucoup de filles de classe bourgeoise. Celles-ci ne parlent pas, ne disent rien. Je les préfère à celles qui brandissent toute la théorie du non-racisme ou des slogans du type : « prolétaires de tous les pays, unissez-vous », car ce sont celles-là qui nous oppriment le plus.

C'est auprès d'elles que l'immigré cherche refuge, afin de fuir la vie de misère dans laquelle il vie quotidiennement ; c'est aussi auprès de ceux qui viennent le voir dans son île où il mène une vie d'exilé, alors il croit, il se donne à part entière et c'est à ce moment-là qu'apparaît le fascisme de gauche avec tous les préjugés racistes, toute une oppression camouflée de la part de ces soi-disant progressistes et non racistes et qui ne sont en fait que de pauvres manipulateurs égarés. Je pourrais encore citer de nombreux cas car ils sont tellement courants que je pourrais passer toute ma vie à les écrire. Ce que je veux dire et affirmer, c'est que les Françaises sont pourries par le racisme ; elles l'ont dans leur sang comme un virus presque incurable ; il est dans leur âme, dans leur corps, dans leur vie et dans leur groupe ou cellules politiques.

Avec cela, vous avez la honte de ne rien comprendre, ou de ne rien chercher à comprendre par peur d'être mis en face d'une vérité trop brutale, et inadmissible à la conscience de l'esprit des mouvements de gauche dans le monde.

Car votre méthode fait se révolter même un homme mort, votre hypocrisie nous détruit et nous fait sentir quand on est des ratons, ou des citoyens de basse catégorie. Alors que le fasciste proclame le racisme ouvertement, avec vous on le sent. Ceci nous met dans un état d'homme complexé et agressif, même envers nos camarades progressistes.

La Française, par cette attitude, n'a en fait aucune valeur ni conscience humaine et se trouve très loin en dessous du niveau de pensées des autres femmes européennes de l'Ouest ou de l'Est. Par rapport aux autres, vous incarnez tout le mal de l'Europe, la bestialité du blanc impur. Vous représentez le fascisme en pratique, l'oppression morale. Qu'avez-vous de mieux ou de supérieur à ces Africains ? Si ce n'est que toute votre histoire est ensanglantée par la chair de ces Africains ou de ces Asiates et que leur seul crime était de vouloir vivre libres. Il y a encore des hommes qui meurent en Afrique par l'envoi de vos armes à d'autres fascistes et cela est-ce fierté ou honte pour vous ?

Vous protestez contre cette société dans laquelle vous vivez et que vous avez construite à 80 % (car l'éducation des enfants dans une cellule familiale dépend à 80 % de la femme).

Vous baiserez avec des singes

Vous nous dites que vous n'êtes pas racistes, que tout simplement il existe des différences de culture et d'éducation. A ceci je réponds non ; car les Africains qui vivent dans les autres pays ne subissent pas cette répression ; si déjà il y a une très grande différence de culture et de pensée entre un Africain francophone qui n'a jamais assimilé une autre culture que la culture française, il devrait donc y avoir encore plus de difficulté dans ses rapports avec une Anglaise, une Scandinave ou une Allemande. Car pour cesser d'être raciste, il n'y a pas besoin de parler la même langue ni d'avoir la même culture. Pour faire l'amour il ne faut pas avoir de diplôme, de philo ou de science, c'est-à-dire qu'on n'a pas besoin de sortir d'une fac.

Parfois lorsqu'on vous sourit, vous pensez qu'on fait l'agréable ; lorsqu'on vous parle, vous pensez qu'on vous drague, et lorsqu'on vous drague, alors on vient de commettre le plus grand crime, c'est-à-dire on est coupable au départ.

Allons soyons sérieux, cessez de nous réciter des prophéties et de nous traiter de « pauvres immigrés » ; on n'est pas pauvres et notre pensée est pure ; c'est ainsi qu'actuellement quand on parle de SS, on pense qu'à travers vous cette image est présente ; et lorsqu'on voit des films comme « La planète des singes », on souhaite être un singe car ce qui nous fera plaisir, c'est que vous baiserez avec des singes Maintenant, continuez à nous opprimer car vous nous aidez à penser, mais sachez fort bien qu'on ne croit plus à votre visage d'ange qui camoufle un monstre ; vous n'arriverez plus à nous tromper. Prenez garde, nous ne sommes plus des colonisés, nous sommes un peuple qui lutte et qui grandira. Par ces attitudes racistes, vous compromettez de plus en plus l'avenir de vos enfants que vous ne cessez de pourrir.

Vous nous parlez de la répression patronale et de notre exploitation ; ceci est vrai et nul ne l'ignore, et encore plus ceux qui la subissent et qui en sont conscients depuis votre venue sur nos terres.

Mais votre répression est pire encore, car elle est la répression qui frappe le moral et qui démantèle l'immigré ; elle fait de lui un homme fragile et aliéné, et qui dit aliéné, dit incapable de faire une révolution ; et ce crime a beaucoup plus d'effet que celui de la bourgeoisie, parce que la répression capitaliste doit faire de l'homme opprimé un révolté, un révolutionnaire et *non* un aliéné.

Racisme à Strasbourg.

Les bandes armées de Marcellin viennent de mettre à leur actif un nouvel acte qui les honore : la ratonnade. A Strasbourg. Résumons l'affaire : 4 étudiants algériens cherchent à se faire servir au Motel du Pont de l'Europe. En vain. Après une demi-heure d'attente, l'un d'eux somme le garçon de prendre leur commande. Celui-ci laisse alors apparaître ses sentiments racistes : « sales bougnoules, etc... » On connaît la chanson. L'un des étudiants, qui connaissait son droit, menace le garçon de porter plainte et affirme qu'il ne sortira pas sans avoir consommé. La scène a pour témoins l'ensemble des consommateurs. Le garçon prend peur et accepte de les servir. Tout semble rentrer dans l'ordre.

Mais tout à coup entrent dans la salle 3 CRS accompagné du gérant du motel. Celui-ci désigne aux flics le plus jeune des quatre étudiants, qui avait assisté passivement à la scène précédente. Les flics sans autre forme de procès l'embarquent dans leur voiture. Alors que l'un conduisait, les 2 autres se livrent à une véritable ratonnade dans l'arrière de la voiture. L'étudiant est roué de coups dans la figure et dans le ventre. Après l'avoir mis en sang, les flics regardent ses papiers : ceux-ci révèlent que l'étudiant, d'origine algérienne, est nationalisé français et qu'il habite en France depuis 8 ans.

Embarrassés, les flics se demandent ce qu'ils doivent faire. Nul doute que s'il avait été un quelconque travailleur algérien en France, ils l'aurait débarqué discrètement dans une rue sombre. Finalement ils décident de l'emmener à l'Hôpital Civil, mais dans le service Psychiatrie ! ! ! Procédé courant dans les dictatures fascistes ! Mais les flics n'ont pas de chance : un médecin comprend la situation et entreprend de rédiger de suite un certificat médical détaillé (2 pages). Deux plaintes ont été déposées, l'une contre les CRS et l'autre contre le gérant du motel.

Fête des

maman,

Dimanche, c'est la fête des mères. Il y a des années que j'ai renoncé à te la souhaiter, des années que je ne viens plus déposer subrepticement dans ta chambre un bouquet de tulipes roses accompagné d'un petit mot conventionnel travesti en billet doux. Si je t'écris aujourd'hui ce n'est pas pour rétablir ce rite aboli mais pour te dire à quel point j'ai pu le détester, pour te dire aussi à quel point j'ai pu détester le mode de relation que tu as établi entre nous depuis que je sais articuler ton nom, pour te dire enfin à quel point sont misérables les rapports que nous continuons d'entretenir.

Tout ce que tu as voulu faire de moi, je l'ai refusé. Tout ce que tu m'as appris ou presque, je l'ai rejeté. Le peu que tu sais aujourd'hui de mes idées, de mon existence te heurte, te scandalise, te peine même si tu ne m'en parles pas et mes activités ne sont pas de celles dont tu pourrais te rengorger avec tes amies bien pensantes autour d'une tasse de thé. Depuis des années nous n'avons plus rien à nous dire. Pourtant nous nous rencontrons de temps en temps, nous nous disons bonjour, au revoir, nous nous embrassons, nous échangeons des propos anodins. Mais il y a derrière nos baisers, derrière les gestes et les mots que nous avons l'un vers l'autre comme un silence irrémédiable, il y a dans l'affection qui nous lie quelque chose d'amer que rien ne peut effacer, quelque chose qui vient de très loin. Tu comprendras ce que je veux dire quand tu arriveras à la fin de cette lettre.

La fête des mères ce n'est pas la fête de l'amour, ce n'est pas la fête de la mère aimante source primordiale de tendresse, mais la fête des dresseuses d'enfant, la fête des dames-gardiennes de l'institution patriarcale, la fête de toutes les femmes qui ont accepté de gré ou de force de mettre leur immense pouvoir d'attraction affective au service d'un ordre social fondé sur la famille, la propriété privée, l'obéissance au chef, le rendement, la marchandise, le travail sans joie. La fête des mères c'est la fête de la mère-parente telle que le fabrique le pouvoir-mâle, c'est la fête de la mère amère.

Cette mère là tu l'as été pour moi, tu continues de l'être. Ce rôle institué par la société, tu l'as tenu parce que toute l'éducation que tu as subi t'avait préparé à le tenir. Parce que ta mère, ta grand-mère, ton arrière grand-mère, toutes tes ancêtres l'avaient elles aussi tenu et que tu ne voyais pas de raison de ne pas reproduire « ce qui avait toujours existé et existerait toujours ». Tu n'as jamais songé à refuser ce qu'on t'avait présenté comme le destin naturel de la femme. Le métier de mère de famille tel qu'on le pratiquait autour de toi t'apparaissait comme la seule façon de réussir ta vie. C'était ça ou « sécher sur pied » comme tu disais, c'est-à-dire rester vieille fille. Donc tu as cherché un homme à qui te soumettre corps et âme. Un homme c'est-à-dire un « Monsieur bien sous tous rapports » comme il est dit dans les annonces matrimoniales. Un monsieur honnête, sérieux, travailleur, bel homme et qui gagne bien sa vie. Tu l'as trouvé, tu l'as aimé, tu l'aimes encore. Tu lui a fait quatre enfants auxquels tu as voué ton existence entière pendant plus de trente ans. Tu as mis à les élever dans les règles, les principes et les valeurs de la « bonne société » à laquelle toi et mon père vous appartenez visceralement, toute ton énergie, toute ta fierté, toute ta tendresse. C'est ainsi que nous avons reçu mes frères et moi une éducation exemplaire, bourgeoisement exemplaire. Sur eux l'entreprise a bien réussi, le ciment a pris ; ils sont rentrés dans le rang mariés, bien pensants, ils votent Pompidou. Sur moi elle a complètement foirée. J'étais pourtant celui sur qui « on » avait fondé les plus solides espoirs ; celui pour qui tu as toujours eu sans trop vouloir le manifester, une très nette préférence. Ce surcroît d'amour n'a cependant pas suffit à me faire oublier le mal que tu m'as fait en acceptant le rôle de mère amère que t'a fait joué malgré toi la puissance patriarcale et terroriste.

Pendant les tous premiers mois de ma vie ce fut entre toi et moi la plus douce des idyles. J'étais ton premier fils, celui que tu désirais depuis toujours ; tu étais la source vive de tous mes plaisirs, celle qui calmait ma faim, celle qui réduisait mes terreurs. Tu m'as raconté qu'une nuit, deux mois après ma naissance j'avais poussé dans mon berceau des cris atroces comme tu n'en avais jamais entendu de la gorge d'un bébé. Inquiète tu m'avais pris avec toi dans ton lit, puis tu m'avais tenu doucement pressé contre tes seins. Au bruit du battement de ton cœur, je m'étais calmé. Peu à peu mes cris avaient cessé et je m'étais endormi comme un bien heureux. En ce temps là tout était simple entre nous. Mais ce temps là n'a pas duré. Quand j'ai commencé à essayer mes premiers mots, à faire mes premiers pas, tu as entrepris de me dresser. Tu as entrepris de faire de moi, un enfant obéissant, bien élevé, un fils de ta classe promis au plus brillant avenir. C'est alors que s'est noué le drame, le drame d'une éducation fondée sur le chantage, le plus odieux des chantages ; le chantage à l'amour. « Une bouchée pour papa, une bouchée pour maman... » Tu n'hésitais pas à te servir du formidable pouvoir d'affection que tu exerçais sur moi comme d'un moyen de pression pour m'obliger à manger mon tapioca. Si je refusais la cuillère cela voulait dire que je ne t'aimais pas, que je ne méritais pas ton amour. A côté de ton image de mère très douce se dessinait une image de mère amère qui allait petit à petit envahir tout le champ de mon existence sans pourtant effacer complètement l'autre. « Une bouchée pour papa, une bouchée pour maman... » comment ne sens-tu pas ce qu'il y a de monstrueux dans cette formule dont tu usais comme d'une simple recette universellement appliquée. Des recettes de ce genre tu en avais tout un arsenal que tu complétais, que tu perfectionnais, que tu adaptais à mesure que je grandissais. Tu m'avais définitivement condamné à vivre sous le régime de l'amour conditionnel. Si je faisais mon caca en quantité suffisante à l'heure dite, si je ne rongeais pas mes ongles, si je mettais pas mes ongles, si je ne mettais pas mes pieds dans la soupière, si j'apprenais mes leçons, si j'avais de bons points, si j'étais propre, ponctuel, ordonné, obéissant, etc., alors j'étais un bon fils qui aime sa maman et mérite son amour. Si au contraire je bouffais du rouge à lèvres, si je voulais des berlingots, si je crachais sur la maîtresse, si je disais merde à grand-mère, si je me touchais le pipi, si je cassais tout, salissais tout, alors j'étais un sale gosse, un fils ingrat qui n'aime pas sa mère et ne mérite pas son amour. J'étais coupable, je devais avoir honte. Chacune de mes pensées, chacun de mes gestes tu m'obligeais à les vivre en fonction du plaisir ou de la peine qu'il pouvait ou allait te faire. Quant aux plaisirs que je pouvais attendre de toi, ils n'étaient pour la plupart que des récompenses de ma bonne conduite. Quand j'étais premier en classe tu m'emmenais au Châtelet. « Chasseurs d'images », « Violettes impériales », « l'Auberge du Cheval Blanc », « Mexico »... Tu te rappelles, ces heures de fête, ces heures exquises où tu redevenais ma mère très douce parce que j'avais bien travaillé à l'école.

ŒDIPE MARCHAND

° EVEIL DE BERNAY jeudi 27 mai 1971 °

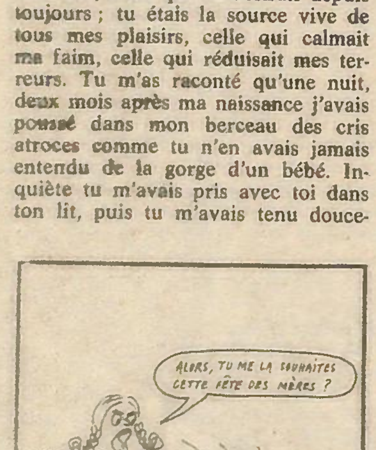
Adorables, les petites chemises de nuit et les deshabillés exposés en vitrine chez M. Thomassin, vêtements rue Thiers. Des blanches, des bleues, des roses, des petites fleurs : tout cela est très joli et très tentant. J'ai remarqué un ensemble très frais et très fleur bleue (parfait pour mon tempérament) qui me ferait bien plaisir. C'est bientôt la fête des mères. Pourvu que mon mari ou mes enfants lisent la rubrique !

Madame EVEIL

Comprends-moi bien, maman, ce n'est pas à toi directement, à toi seule que je m'en prends mais à un ordre de chose, à un mode relation qui te dépasse mais qui sont tellement enracinés dans ton corps que tu les as reproduits et fait fonctionner spontanément sans t'en rendre vraiment compte. Le chantage à l'amour que tu as, pendant des années, exercé sur moi, ce n'est pas toi qui l'a inventé. C'est le chantage de toute une société ou plutôt de tout un pouvoir social qui exerce son emprise dans le plus vif de notre corps, dans le plus indéchiffrable de notre être afin de maintenir un certain ordre de domination et de reproduire les conditions matérielles physiques et psychiques qui la rendent possible.

Quand il s'est agit de mes études et de mon avenir tu as repris spontanément à ton compte tous les impératifs de ce pouvoir social. Les termes du chantage se sont élargis mais c'était toujours le même chantage. Tu voulais que je devienne « quelqu'un », tu voulais que je réussisse, que « j'arrive », que j'ai une position brillante dans l'échelle sociale. Tu rêvais que je sois plus tard super préfet ou ambassadeur. Si tu rates tes examens, me disais-tu, tu seras un raté, un laissé pour compte. Si tu ne travailles pas comme une brute, tu auras une situation de quat'sous, tu seras un minable, un aigri, un déclassé, tout le monde te tournera le dos, se foutra de toi... Tu m'as répété ces litanies et bien d'autres pendant des années. Aujourd'hui j'ai trente ans, je n'ai pas de situation, je travaille pour la Révolution.

GEORGES.



maman,

Dimanche prochain, c'est la fête des mères. Moi, honnêtement, j'aurais préféré t'oublier, mais c'est impossible. Toute une machine de publicité se déchaîne pour me rappeler ma condition d'Œdipe frustré.

Il y a cinq ans qu'on ne se voit plus et chaque jour, pour moi, ton image devient plus lointaine. Il ne me reste de toi que tes grands mots : « On n'a jamais qu'une mère ! ». Heureusement ! Pense à ce qui serait arrivé si j'avais dû vivre avec deux ou trois personnes comme toi, qui ne se trompent jamais et qui ont le privilège de la vérité absolue...

Adieu, maman... Je continue à cultiver mes vices et à lutter pour la révolution qui t'écartera de la face de la terre.

ANDRÈS.

ma chère maman,

A l'occasion de la Fête des Mères je t'écris une petite lettre. Quand je ne t'ai pas écrit tu m'as reproché que je ne pensais pas assez à toi. Ce n'est pas vrai, mais tout le monde m'a appris à cacher ce que je pense, toi aussi d'ailleurs, à ta façon.

Comme des millions de mères tu attends que je te dise que je t'aime. Alors je te le dis, je t'aime, comme papa, je voudrais dire plus que papa, mais tu n'as pas assez répondu à mon amour. Déçue de l'incompréhension de ton mari tu t'es approchée de moi, mais c'était déjà trop tard, j'étais ce que vous aviez fait de moi, déjà froid et méfiant.

Tu m'as un peu réchauffé parfois, mais en même temps tu continuais à m'enseigner et à me faire enseigner la norme, tu as tenté de me consoler des agressions de tous ces maîtres d'école ou d'ailleurs, mais dans le fond tu étais leur complice, tu leur donnais raison sur le fond, de toutes façons tu me les a imposé, en m'expliquant parfois comment tu avais souffert comme moi, mais en me disant d'accepter.

Quand je sortais de la « normale » tu m'as fait croire que j'allais devenir fou, être rejeté de tous, mis dans un trou noir, alors j'ai eu peur et j'ai essayé de rentrer dans le rang, comme tout le monde, disais-tu. Mais non, tu savais bien que « tout le monde » n'était pas comme on t'a forcé à être, comme tu as voulu me forcer à être, « pour mon bien ».

On a voulu te casser tes désirs, te les faire oublier, te les faire détester, et bien que tu ne les aie pas vraiment oublié tu veux me les faire oublier, mais j'ai un zizi, tu le sais bien, et pas seulement pour me marier et faire des enfants le soir après le travail, pas seulement pour faire pipi et fonder une famille que j'élèverai honnênement.

Tu as fini par t'en persuader toi de « Travail, Famille, Patrie » ? Non ? Alors pourquoi tu me les a raconté ces salades ? Pour t'en persuader toi-même ?

Tu as voulu ménager la chèvre et le chou, mon père et moi, la vie et la morale ambiante. Tu m'as dit qu'il « fallait » que j'aime mon père, pour que la famille reste soudée, parce que c'est bien comme ça, que c'est « le bien » et qu'en plus c'est la seule solution.

Tu n'avais pas d'autre solution... Bien sûr, tu étais coincée, avec des gosses « à élever » sans qualification professionnelle, parce que ta famille t'avais faite pour être une « mère de famille », une « bonne » mère de famille et rien d'autre.

Tu as voulu faire de moi un « bon » père de famille, meilleur que mon père bien sûr, qui n'est pas un bon père, parce qu'il n'est pas arrivé lui non plus à réprimer complètement ses désirs.

Je ne veux pas être un bon, ni un mauvais père de famille.

Tu veux que j'aime mon père ? Je ne le déteste plus, parce qu'il ne m'opprime plus. Je ne dépends plus de lui matériellement, mes pauvres désirs ne dépendent plus de son bon plaisir. Si pourtant, il continue encore à être le flic dans ma tête quelquefois. Il continue à me dire : si tu ne travailles pas, tu sera privé de dessert, comme tu continues à me dire : si tu fais ça je vais pleurer. Ne pleure pas, je veux vivre. A toi aussi de vivre, je suis avec toi.

JULIEN.

Fêter ma mère en tant qu'elle est une mère, en tant qu'elle est ma mère, moi, son enfant, sa fille.

T'acheter des fleurs exprès ce jour-là pour t'entendre dire : « C'est une dégénérée, mais elle a bon cœur. Justement, ce jour-là, elle n'a pas oublié que je suis quand même sa mère. »

Non. Je ne veux pas rentrer dans ton jeu. Avant, j'avais tellement besoin d'amour, tellement besoin d'aimer, d'être aimée fort, fort, que je m'ingéniais dans mon petit cerveau, à inventer les cadeaux les plus merveilleux pour que tu m'aimes.

Après, je t'ai haïe, je me suis révoltée, je suis partie, mais quand je revenais, je t'apportais des fleurs et tu ne me disais rien.

Un jour, je suis arrivée avec une magnifique boîte de chocolats. Tu me les a jetés à la figure.

Les cadeaux, c'est bon quand ça signifie quelque chose. Quand tu projettes sur ton gosse toutes tes illusions et qu'il les réalise, tout va très bien. Le cadeau qu'il te donne, tu le reçois comme une récompense pour tes efforts.

Et tu t'enfonce dans ton rôle de mère « méritante » : « à moi la médaille », et tu te sens tellement émue que tu voudrais qu'il « réussisse » mieux que toi, ce petiot malléable si plein d'espérances et si entouré de dangers. Merci, maman.

Dialogue de sourds entre des gens qui jouent des rôles.

Quand je suis partie et que je pensais à toi, j'avais tellement mal au ventre que je pleurais toute seule, parce que je revoyais ton visage angoissé de femme qui n'a rien compris, qui s'est toujours refoulée, a tout refoulé et a voulu nous refouler, nous, ses enfants, parce que « c'est normal ».

Tu n'as pas compris notre « envie de vivre », de ne pas être tenu. Pour toi, on a tout gâché, on t'as désespéré jusqu'à la fin, et tu as peur de te retrouver seule.

Pourtant, tu as beaucoup changé depuis sept ans. Ce que tu as imposé à ma sœur plus grande, tu ne me l'as pas imposé. Mais tu as peur d'aller jusqu'au bout. Tu deviendrais folle si tu prenais vraiment conscience que toute ta vie n'a été qu'un mensonge que tu as subi.

Non, je me suis entièrement détachée de toi. Je ne veux pas fêter ta misère de mère trahie.

Si je vais à la campagne et que je cueille des fleurs, je t'en donnerai si je passe par chez toi, mais j'en donnerai à d'autres, comme ça, pour le plaisir.

Si je fais mon grand voyage cet été, je t'enverrai une carte postale avec de la mer et des bateaux dessus, parce que tu aimes les bateaux ; non pas comme un devoir de fille à sa mère, comme ça, pour le plaisir.

Je n'ai plus rien à te dire. Mais je pense te sourire comme ça parce que je t'aurais rencontrée au coin d'une rue, comme je souris aux gens que je rencontre au coin des rues.

CHRISTINE.

maman je t'aime,

et j'aime venir doucement derrière toi t'embrasser dans le cou ; et j'ai envie souvent de te prendre dans mes bras et de te faire tourner comme si nous dansions.

Je t'aime parce que tu as essayé tout le temps où tu m'as élevée de ne pas me châtrer comme tu l'as été toi-même pendant toute ta jeunesse. Tu as essayé de ne pas m'imposer les valeurs traditionnelles du vrai et du faux, du bien et du mal. Tu m'as écoutée parler sans penser à priori que j'avais tort — comme il est dit qu'une enfant a toujours tort face à l'adulte.

Nous avons vécu des années d'amour, d'entente, de compréhension, de complicité.

Quand j'étais gosse, nous dormions blotties l'une contre l'autre, et nous prétextions que nous partagions notre chaleur contre le froid ambiant.

Puis, j'ai grandi ; et l'influence du monde social s'est imprimée en moi. Quand nous dormions, je m'éloignais loin de toi dans le lit, je n'osais pas t'approcher, et quand tu voulais me caresser, je me braquais. Alors tu n'as pas insisté.

Peu à peu, nous avons perdu tout contact physique ; pendant toute une période je ne t'embrassais même plus pour te dire bonjour.

Tu souffrais de ma froideur, je le sentais bien.

Mes contradictions internes, mon refus de l'homosexualité, mon refus de l'inceste, se sont traduits par une répugnance physique et générale vis-à-vis de toutes les femmes, et par une animosité féroce vis-à-vis de toi.

Depuis que j'ai compris ça, je suis revenue te voir, j'ai recommencé à t'aimer, et j'ai eu à nouveau envie de t'embrasser. Pourtant je n'ai pas encore osé t'en parler.

Et si nous arrivions à en parler un jour ?

Jusqu'où iraient nos désirs ?

Jusqu'où iraient la réalisation de nos désirs jusqu'ici refoulés ?

ISABELLE.

« maman »,

J'ai perdu l'habitude, en quittant la maison, de te souhaiter la fête des mères avec un bouquet de fleurs ou un petit cadeau. C'est peut-être mieux comme ça. Souviens-toi comme tu étais gênée autant que moi. Tu étais contente même si tu savais que l'argent pour l'acheter venait de ton porte-monnaie : on pensait à toi. Et tu protestais, parce que cela ne collait pas avec ton rôle d'éternelle sacrifiée, avec des phrases conventionnelles : il ne fallait pas, ce n'était pas la peine. Et moi j'étais encore plus gênée par le geste pas du tout spontané.

C'est que « à la maison », ça ne se faisait pas de s'embrasser, de se montrer son affection d'une autre façon que : tu es une fille dénaturée, ingrate parce que tu ne fais pas ce qui me ferait plaisir. Tu n'as aucune reconnaissance, alors que nous, on se crève la peau pour toi. Et toi tu ne penses qu'à nous faire souffrir. Tu ne penses qu'à toi ! Suprême condemnation. Il était bien entendu que je ne devais pas vivre pour moi mais pour les autres. Que je ne devais exister qu'en fonction des autres : la fille (reconnaissante) de M. et Mme Untel, la femme d'Untel, l'employée d'Untel. J'avais été déterminée à la naissance pour être un enfant dont la vie ne pourrait être que fonction de la reconnaissance éternelle que je devais à mes parents pour l'incomparable cadeau qu'ils m'avaient fait de vivre, d'être leur enfant et surtout pas celui d'autres. En conséquence, je me devais bien sûr d'être tout ce qu'ils voudraient que je sois — mais surtout pas quelqu'un qui ait des désirs propres, une existence propre. J'ai cessé d'exister aussitôt que, au premier geste qui ne correspondait pas à « ce qu'un enfant doit être », tu as dit : « Si tu es comme ça, je ne t'aime plus ! » Bien sûr, tu ne me l'as

Protéger un autre être, une femme par exemple, satisfait l'instinct dominant de l'homme. Mais on ne protège pas un dragon... Il ne faut pas craindre d'avoir peur dans le noir, d'exiger une bonne main virile et protectrice pour traverser le boulevard ou dévisser un bocal réticent... Une femme qui fait envie aux autres hommes a toujours raison aux yeux du sien. Elle le flatte. Elle le valorise.

(6 conseils pour retenir un homme, Ambre).

Pour moi, plus j'y pense et moins je puis me rendre compte, hors de la famille et du ménage, de la destinée de la femme... En quoi le rôle de la femme chargée de la conduite du ménage, de tout ce qui se rapporte à la consommation et à l'épargne est-il inférieur à celui de l'homme, dont la fonction propre est le commandement de l'atelier, c'est-à-dire le gouvernement de la production et de l'échange ?... Sans ménage et sans famille, point de justice, point de société... Le mariage, organe naturel et formateur de la justice est la base de la société.

(P.J. Proudhon, 1846 et 1875).

Depuis longtemps, la liberté de notre société a été érodée par un libéralisme sournois dans les domaines législatifs, juridiques, familial, universitaire.

(Richard Nixon, 1969).

En désignant le couple et la famille comme structures contraignantes, l'idéologie bourgeoise détourne la révolte de l'individu opprimé (et du jeune en particulier) vers un ennemi imaginaire... Le thème de la liberté sexuelle appartient à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie.

(Docteur Muldworf, psychiatre, l'Humanité, 18 sept. 1969).

Les mères feront largement confiance au candidat du parti communiste français en qui elle reconnaissent le meilleur défenseur de la famille... Avec tous les travailleurs, tous les démocrates, les mamans voteront Jacques Duclos.

(tract électoral section de Malakoff du PCF distribué pendant la dernière campagne présidentielle).

Nous sommes contre la multiplication des divorces... Pour nous, communistes, la question fondamentale demeure la sauvegarde de la famille.

(Enrico Berlinguer, secrétaire général du Parti communiste italien, 1970).

La famille est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce... La famille, cadre traditionnel par excellence, est pourtant mieux adapté et le plus nécessaire pour aider à surmonter certaines contradictions fondamentales de notre société.

(Georges Pompidou, 1970).

C'est aussi la majorité silencieuse du pays qui a la volonté de défendre la société démocratique libérale, fondée sur la libre initiative, les libertés publiques, et la propriété privée.

(Raymond Marcellin, 1970).

La propriété et la famille sont indissolublement unies, en détruisant l'une le communisme détruit l'autre, et abolit les plus nobles sentiments de l'âme humaine.

(Adolphe Thiers, 1870).

Mères

pas dit comme ça, mais des mille façons qu'ont toutes les mères pour faire comprendre « ça » à leurs enfant. Bien sûr, à ce moment-là je ne savais pas ce que je faisais. Tu me torchais, m'habillais, me donnais à manger, tu étais la seule personne qui m'aimait surtout. Alors je n'ai pas hésité, je n'ai même pas pensé, je ne savais pas à cet âge-là ! J'avais besoin d'être aimée. Seulement ça m'est resté, j'ai toujours peur qu'on ne m'aime pas telle que je suis, alors je suis ce que les autres veulent de moi.

Pourtant, j'aimerais tant qu'on m'aime sans conditions, pour ce que je suis, moi. Vous n'avez pas un peu peur que je ne vous aime que parce que j'ai besoin de vous ? Bien sûr, vous savez bien qu'il n'y a pas que ça, que je vous aime aussi parce que nous avons beaucoup de points communs. Je vous ressemble, puisque vous m'avez faite à votre image.

Toutes ces choses que je voulais être et que vous ne vouliez pas parce que vous ne pouviez pas. Vous aviez trop peur. Aimer d'autres personnes que vous, quel danger, quel vol je vous faisais ! J'avais le droit d'avoir des amies mais il ne fallait pas qu'elles viennent à la maison. Accepter des « invitations » : non point, il aurait fallu « rendre ». Lire, écouter de la musique, dessiner, faire de la danse... si tu veux, mais pas d'argent pour ça : ça ne nous intéresse pas, nous ! Et si je me montrais un peu trop affectueuse, vous me ridiculisiez. A 6 ou 8 ans, je montrais un peu trop mon amour pour mon père, alors vous m'aviez surnommée « cucul moignon », ce qui signifiait : tu es cucul parce que tu trouves ton père mignon. Mignon mon père ! Je l'aimais, je m'accrochais à son cou, je lui enlevais ses chaussures, je lui disais des choses gentilles. Mais j'étais déjà trop grande pour ces singeries, et puisque c'était ridicule, j'ai eu honte et je n'ai plus jamais osé montrer à personne que je l'aimais, puisqu'ils ne pourraient que se moquer de moi.

Plus tard, je sentais que j'étouffais, que mon moi, ma capacité d'aimer, d'être aimée, d'espérer, de jouir de la vie allait crever, étouffer. Tu étais une pieuvre aux multiples tentacules. Si je me défaisais de l'une, plusieurs autres m'agrippaient aussitôt, collaient leurs ventouses, me suçaient la vie, petit à petit. Pendant plusieurs années, j'ai cru que je ne m'en sortirais pas, que je serais vidée complètement. Si j'arirvais jamais à être enfin libre. Chaque fois que j'exprimais un désir, c'était : « Quand tu auras 21 ans, tu pourras faire ce que tu veux, je ne serai plus responsable de toi. Je savais bien que tu ne t'étais pas crevé la peau tout ce temps pour qu'ensuite je fasse le contraire. Mais cela signifiait quand même que tu ne m'aimais pas pour moi mais pour la bonne conscience.

Longtemps tu m'as demandé des comptes : s'il y avait la moindre contradiction, j'étais prise en flagrant délit de mensonge, de trahison.

Après, j'ai compris que tu me demandais tout ça parce que simplement tu vivais par mon intermédiaire, toi, claustrée volontairement dans ta maison, ton cocon. Tu avais trop peur des Autres. Quand je te vois encore tu me rends malade tellement tu es mal à l'aise, réprimée, enfermée dans les conventions auxquelles tu ne crois plus assez.

Je voudrais pouvoir te dire de vivre enfin ce que tu as envie, d'être gaie, d'aimer et d'être aimée sans conditions, sans conventions. Tu te casses la gueule parce que tes enfants s'en vont, ils ne veulent plus vivre comme toi. Ils t'en veulent parce que tu as contribué à tuer en eux ce qu'il faut pour vivre : l'imagination, la confiance, la capacité d'aimer sans peur et sans chaînes : les enfants devaient vivre pour leurs parents et les parents pour *leurs enfants. Mais j'ai rompu le* contrat. Je veux vivre tout court, pour moi et avec les autres. Libérer l'amour.

AURORE.

"moman,"

je t'appelais lorsque j'avais envie de me foutre de ta gueule.

Jamais je n'aurais osé ni te le dire ni même te l'avouer. Les grands « principes » de la morale bourgeoise (respect, obéissance, etc.) étaient, déjà, si ancrés dans ma tête que jamais je n'aurais imaginé pareille révolte.

Parfois consciemment, parfois inconsciemment, tu as essayé de me donner un univers sécurisant avec ses besoins et ses rites. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de choses qui reviennent à date fixe comme les fêtes de famille ou comme le fait qu'on se fasse des petits cadeaux. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de cette espèce de déroulement immuable de la journée et de l'année. Tu as cru me donner une impression de sécurité.

Tu as voulu « m'aider », me « guider », mais tu m'a poussé, tiré, vers ce que tu jugeais « bien ».

Tour à tour héros (ma première dent), marionette, (c'est-à-dire objet), mari-enfant puis enfant-mari, tu as voulu très tôt me préparer à l'étape de rentrée dans un monde d'adulte que je rejettais et qui n'était pas le mien.

Tu m'as acheté avec TON fric, avec TES sentiments, avec TON chantage. Tu m'as soigné alors que je n'étais pas malade, tu m'as acheté alors que je n'étais pas à vendre.

Tu as rejeté sur moi TES préoccupations économiques et familiales du couple que nous formions à la mort de TON mari. Ces problèmes que tu ne voulais pas résoudre sous prétexte d'avoir besoin d'un « homme », tu les as rejetés sur un enfant. Ces problèmes causés par la voracité capitaliste de ton mari auxquels j'ai refusé de m'intéresser, ont prouvé que j'ai refusé d'être TON homme.

J'ai refusé de te faire l'amour.

J'ai refusé « de réussir, de devenir un homme sérieux, de m'installer. »

Aujourd'hui je suis grand et pas plus qu'il y a vingt ans je ne peux t'aimer. Longtemps tu m'as empêché d'aimer, d'aimer d'autres que toi-même.

Tu as raté ta vie de femme et de mère. Comme tu dois être triste !!!

Et pourtant je te trouvais belle. Tes yeux et la couleur de ta peau blanche parsemée de taches de rousseur m'ont longtemps fait rêver. J'aurais voulu être heureux avec toi dans un bonheur que j'aurais choisi moi-même et que j'aurais exprimé avec les mots, les gestes et les sentiments propres à mon amour.

Et pourtant merci !!!

Merci de m'avoir montré ce que je hais maintenant le plus au monde. Je comprends mieux et surtout je ressens mieux pourquoi je veux détruire et brûler ces lieux et ces vies qui m'ont fait souffrir.

Jamais je ne pourrais plus faire souffrir un enfant.

Le jour où nous prendrons les fusils, nous tuerons tous les tiens. Je ne pourrai pas te tuer mais si ce n'est pas moi ce sera un de mes frères.

WILLIAM.

chère maman,

Je ne t'ai pas dit « chère maman » depuis l'âge de 7 ou 8 ans et je m'aperçois que la haine s'est installée si profondément entre nous qu'il m'a été impossible de manifester la moindre tendresse réelle à ton égard. Tant pis, je vais essayer pour la première fois en vingt ans de te parler.

Ce matin, j'ai ouvert France-Soir à la page 9 : à côté de deux brefs articles sur la grève à Renault (« A Billancourt, les gardiens de la Régie ont repris la place des piquets de grève » et « Après 26 jours de grève, Le Mans reprend mais certains sont amers. ») il y a sur les trois quarts de la page, une publicité pour la fête des mères faite par le Printemps. Une énorme photo : la grand-mère, la fille, les deux petites filles et une poupée. Toutes souriantes, bien entendu. Et dessous, ceci :

• Puis, une maison, toute une maison de cadeaux, une "maison en fête" pour la Fête des Mères : une cuisine de cadeaux, une salle de séjour de cadeaux, un jardin de cadeaux, une salle de bains de cadeaux... Bref, une idée du Printemps pour la Fête des Mères qui vous permettra de trouver de 10 à 150 F, le cadeau-preuve-d'affection. Venez vite au Printemps, c'est le royaume des cadeaux qui font plaisir aux mamans. Et une maman, ça compte !

Je lis tout ça et (tant pis si c'est une « réaction émotionnelle » donc peu « virile »), ça me fait vomir.

Malgré tout ce que je sais du système de manipulation perfectionné qu'est le capitalisme, ça me fait encore vomir chaque fois que je tombe sur un exemple si précis de l'exploitation d'un désir, d'un sentiment, d'une ambivalence affective et leur inévitable transformation en marchandise. Ce qui me fait vomir aussi, c'est que toi, tu as toujours refusé d'en prendre conscience. Le capitalisme, la chosification, tu ne veux pas en entendre parler. Tu continues de rêver qu'un jour je me calme, je m'adapte, je me normalise et que, par miracle, j'entre (« les yeux fermés » comme il se doit) au Printemps t'acheter un cadeau ainsi que France-Soir me dit de le faire, que je l'enveloppe dans du beau papier et que je te l'apporte en te disant « Bonne Fête, maman » comme le font tous les enfants « normaux », ceux qui « aiment leur mère »... Je vois d'ici tes yeux pleins de pardon : « C'est quand même un bon fils ! »... Mais tu ne rêves qu'à moitié car tu sais ce ce jour n'arrivera jamais. Déjà quand j'étais petit je ne te demandais pas de fric comme le faisaient les autres enfants pour aller t'acheter un cadeau avec ton propre fric.

Je sais, « c'est l'intention qui compte » ,c'est « la preuve d'affection ». En fait, c'eût été établir un rapport marchand (un de plus !). Je ne te donnais de poème et de dessin pour la fête des mères que contraint et forcé par la maîtresse d'école. La fête des mères, ça n'existait pas pour moi.. Donc, pas de moulin à café pour maman, pas de cravate pour papa, pour leur fête. Rien. On ne fait pas de cadeaux à ses ennemis. On ne donne pas de tendresse à des gens dont l'image évoque des années de souffrance, de tristesse. Pour moi, vous avez été, durant mon enfance, la froideur même. Vous étiez frappés d'anesthésie psychique et physique à mon égard : vous m'avez dénigré, repoussé, mis au vert, fait enfermer comme un gêneur. Je ne cadrais pas dans la bonne petite existence pépère qui était et qui est toujours la vôtre. Je n'acceptais pas ou très mal la répression, l'étouffement, la castration, chez vous, dans les nombreuses écoles ou pensionnats qui m'ont jeté dehors et, enfin, en maison de redressement « psycho-pédagogique ». Justement, la directrice de cette maison-là n'y allait pas par quatre chemins, elle nous disait : « Vous ne sortirez d'ici que lorsqu'on aura fait de vous de bons bourgeois, pas avant ! » Dans mon cas et dans celui de quelques autres pensionnaires, ça a échoué. Mais dans quelle angoisse, et à quel prix !

Aussi loin que je me souvienne, à part de très rares et très brefs instants, il y a toujours eu la guerre à couteaux tirés entre nous. Combien de fois m'as-tu hurlé :

« Je ne suis plus ta mère ! » ou bien « Pourquoi ai-je mis au monde un enfant pareil ? »... Je sais bien qu'à 20 ans de distance, ces paroles sont dérisoires, mais dans la tête d'un enfant, elles éclatent comme la balle dum-dum du désespoir et du meurtre. Tu m'as catalogué dès cet âge-là comme un « crétin », un « fou », un « anormal », un « inadapté »... et je suis devenu tout cela. Au fond, si j'avais l'esprit logique, je devrais te remercier de m'avoir par l'absurde forcé dans la voie de la révolte. C'est à partir de là, une fois le désespoir surmonté (mais ça m'a coûté des années de souffrance muette de peur d'être vraiment « fou ») j'ai pu assumer ma révolte et commencer de consacrer mon énergie à changer la vie à la mesure de mes désirs et de ceux des autres. Je n'y suis pour rien si tu t'es exclue du processus de changement concret de cette société qui m'est totalement insupportable à force d'oppression dans son état actuel. Je n'y suis pour rien si, toi, tu la trouves supportable, et même agréable, cette vie de robot programmée d'avance que tu mènes avec ta voiture, tes manteaux, tes petites vacances à Cannes, ta bonne, ton idéologie de la propreté, de la propriété et de la réussite sociale, ton empereur de mari et ton fils qui est parti en ressentant du dégoût pour tout ce que tu aimes.

Tes parents à toi étaient très pauvres et tu as beaucoup souffert de l'oppression patriarcale. Cela n'empêche pas que tu sois fière d'avoir accédé à la classe dominante et possédante, fière de vivre « pour le meilleur et pour le pire » comme toutes les femmes de bourgeois doivent vivre : contentes de leur sort, en apparence.

Je sais que tu es venue une ou deux fois à la Sorbonne, en mai 68. Je n'y étais pas. J'étais quelque part en train de me battre sur une barricade, à Flins ou à Beaujon. J'apprenais à faire des cocktails Molotov et à surmonter ma peur de les lancer sur les flics. J'étais là, pleurant (mais de joie éclatante) quand la Bourse à cramé, le 24 mai. Et puis ça continue, tu comprends ? Non seulement le craquement est définitif mais il s'accentue chaque jour, entre le Vieux Monde où tu habites et l'autre. Maintenant, les luttes sociales prennent partout des formes violentes, relativement nouvelles et illogiques, difficiles à comprendre même pour nous. Tout ce que nous savons, c'est que ça continuera jusqu'à ce que la vraie vie soit possible pour tous, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'exploiteurs ni de propriétaires, donc plus d'esclavage, jusqu'à la fin de la répression, jusqu'à ce que les enfants et les parents, par exemple, puissent avoir de réels rapports d'amour, fondés ni sur la propriété, ni sur la domination. Nous voulons créer un nouveau système de rapports humains qui permette aux désirs réels de s'exprimer sans être châtrés, chosifiés, qui permette de dire à une ou plusieurs personnes : « Je t'aime » sans que cela doive les accaparer ou les manipuler. Nous ne voulons plus être victimes de la dialectique du maître et de l'esclave sur laquelle est fondé le Vieux Monde fasciste et stalinien du travail, de la famille, de la patrie. Nous sommes des communards, des communistes au sens plein du mot, justement parce que nous refusons de nous adapter à la pourriture capitaliste. Que tout ceci soit du délire pour toi comme pour la plupart des gens de TA classe (je dis bien TA classe, car pour elle je suis un traître, un déserteur, quoi qu'en disent les staliniens qui nous reprochent d'être vos enfants, au lieu d'être des fils d'ouvriers, mais le moins qu'on puisse dire est que cela fut indépendant de notre volonté !) que tout ceci n'ait pas de sens pour toi, je le regrette mais en fin de compte, c'est tant pis. On vivra et on vaincra quand même. Ce n'est pas la peine d'espérer de quelqu'un que tu as toujours considéré comme un « fou » se soumette miraculeusement à la « raison » capitaliste, aille bien sagement au Printemps pour se faire pardonner et t'acheter le petit cadeau dont tu rêves. Le seul cadeau que je puisse te faire c'est de ne pas vous tuer, toi et mon père, qui avez tous les deux mené une existence qui est pour nous l'image même de la non-vie et de l'horreur.

Je t'embrasse, mais de loin,

SIMON.

maman, je t'aime beaucoup

plus que tout au monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable.

Pas le passé de l'enfance où je t'aime de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, des étés brûlants où on se promenait, de la douceur de sa maison...

Mais de l'enfance d'après quand je te piquais de l'argent que je savais que tu le savais et que nous ne pouvions pas en parler. Quand je crevai d'ennui et que je ne t'en parlai pas et que ça n'aurait servi à rien. Ce que j'étais, ce que je vivais, les plaisis en dehors de toi, ça ne se faisait pas d'en parler. On s'est écarté l'un de l'autre, parce que c'était ton rôle de m' « élever ». Tu acceptais d'être l'instrument d'une société où ce qu'on dit on ne le fait pas et ce qu'on fait on le dit pas.

Et cette séparation brime mon amour, mes souvenirs, mes désirs...

Je sais de mai 68 que quelque chose a un peu changé.

Je sais que ce n'est pas seulement un problème entre toi et moi.

J'espère pour nous la Révolution avant que tu sois morte.

JOSEPH.

* *

chère maman,

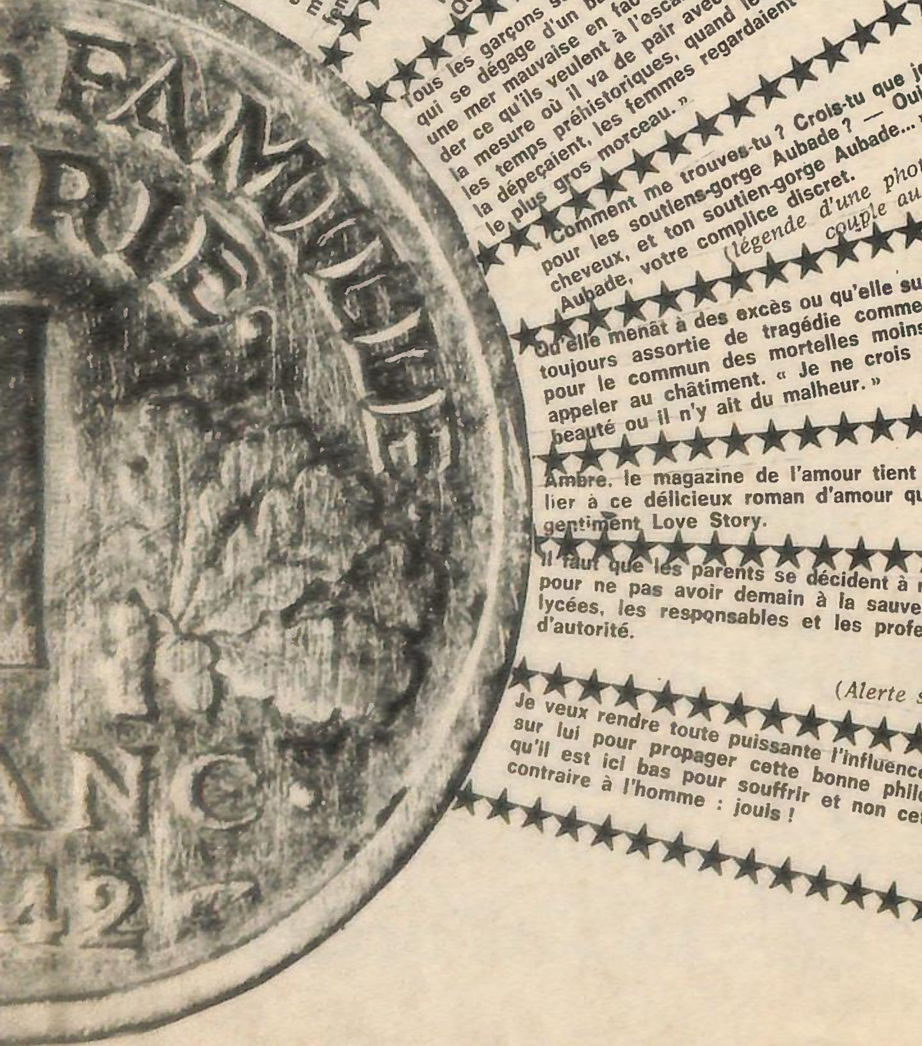
C'est la première et la dernière lettre que je t'écris de ma vie et tu ne la recevras jamais parce que je ne l'enverrai pas. Je n'ai pas tellement de choses à te dire. Au moins une : personne ne me manque autant que toi. C'est à cause de toi que j'ai peur des femmes ou plutôt de leur sexe. C'est à cause de toi que si longtemps je me suis senti mal-aimé et qu'aujourd'hui encore il m'arrive de me consoler tout seul. C'est à cause de toi et pour mettre quelque chose à ta place que j'ai essayé de créer et de lutter.

Ma vie s'est faite sans toi, mais elle est construite entièrement sur ton absence. C'est pourquoi je ne peux pas t'écrire une lettre tendre, une lettre joyeuse, une lettre de rancune ou une lettre d'amour, comme le feraient à leur mère, mes amants, mes amis ou mes camarades.

Je ne vois plus ton visage, je ne me sens plus dans tes bras, j'ai oublié l'odeur de ta peau. Mais à toi je peux le dire : je déteste les mères, ces gardiennes du passé, ces protectrices de la faiblesse, ces monstres de sacrifice, ces soldats de la famille. Je ne crache pas sur elles, mais je crache sur ce qu'on les oblige à faire, sur ce qu'on a fait d'elles.

Toi, ce n'est pas pareil : je t'embrasse et je te caresse. Toi au moins, tu n'as pas eu le temps de devenir une mère. Tu es morte peu de temps après m'avoir mis au monde. Je t'aime et je te cherche.

CHRISTIAN



...oi qui étais habituée aux petits calibres, j'ai hurlé quand il a voulu me pénétrer pour la première fois, j'ai cru qu'il me déchirait le ventre. Mais une fois bien en place, ses petits aller-retour me faisaient tellement jouir que je ne pouvais m'empêcher de gémir de plus en plus fort. Et il s'amusait de me voir ainsi lui obéir. Au moindre enfoncement, je criais. Quand vers la fin, il est allé de plus en plus vite, et de plus en plus loin, j'ai bien cru tourner de l'œil. Et il s'est répandu en moi. Ah ! Non je ne regrette rien ! D'ailleurs tous les matins, Fernand maintenant guette le départ de Jeannot. Et je l'attends encore tiède des premières caresses, la bouche ouverte, prête à le recevoir... Ce que j'aime ça.

(Paris Hollywood, 1971)

Nous ne sommes pas surpris de trouver parmi les succédanés du père Chargés de la Défloration l'image même des dieux. Dans de nombreuses régions de l'Inde, la nouvelle mariée devait sacrifier l'hymen au Lingam en bois et, selon Saint Augustin, la même coutume existait dans le cérémonial nuptial romain de son temps avec cette différence que la jeune femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape.

(Sigmund Freud, la vie sexuelle)

Les femmes du président ont beaucoup de succès. Pourquoi ? C'est simple. Ils ont le ventre plat, les épaules larges, l'allure virile et sportive. Ils sont sûrs d'eux-même, sûrs de leur personnalité, sûrs de leur « image ». Qu'ils aient 28 ans ou 48 ans parce que ce sont des hommes, des vrais...

(légende d'une photo publicitaire, parue dans LUI)

Tous les garçons se feraient marins s'ils savaient la séduction étonnante qui se dégage d'un barreur de voilier menant son bateau au mieux, sur une mer mauvaise en face d'une femme terrorisée. Ils pourraient demander ce qu'ils veulent à l'escale... Le courage n'attire les femmes que dans la mesure où il va de pair avec le succès. Marcel Pagnol écrit : « Dans les temps préhistoriques, quand les hommes avaient abattu une bête et la dépeçaient, les femmes regardaient de loin, et suivaient celui qui avait le plus gros morceau. »

(Ambre)

« Comment me trouves-tu ? Crois-tu que je serais assez belle pour poser pour les soutiens-gorge Aubade ? — Oui, je t'aime, toi, ton regard, tes cheveux, et ton soutien-gorge Aubade... » Pour ces instants de tendresse Aubade, votre complice discret.

(légende d'une photo publicitaire représentant un couple au lit, parue dans ELLE)

Qu'elle menât à des excès ou qu'elle suscitât des jalousies, la beauté s'est toujours assortie de tragédie comme si l'injustice qu'elle représentait pour le commun des mortelles moins favorisées devait nécessairement appeler au châtiment. « Je ne crois guère, dit Baudelaire, à un type de beauté ou il n'y ait du malheur. »

(Ambre)

Ambre, le magazine de l'amour tient à rendre un hommage tout particulier à ce délicieux roman d'amour qui s'intitule très simplement et très gentiment Love Story.

(Ambre)

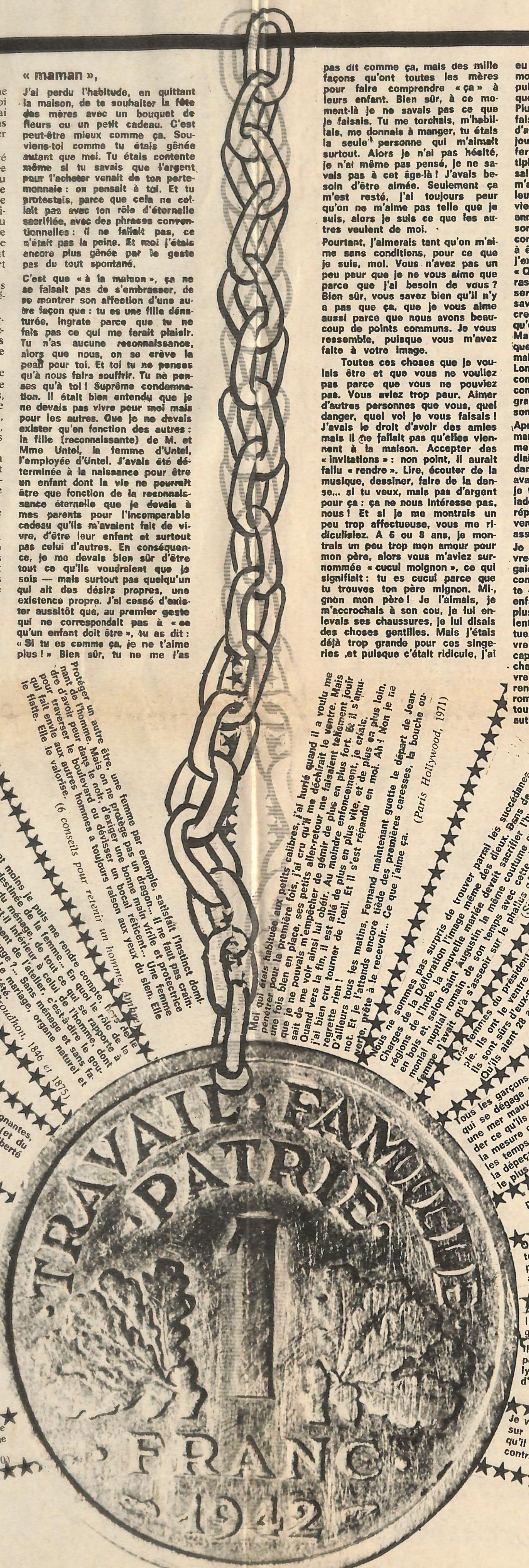
Il faut que les parents se décident à rétablir la notion d'autorité chez eux pour ne pas avoir demain à la sauver dans la rue. Il faut que dans les lycées, les responsables et les professeurs s'efforcent de faire preuve d'autorité.

Michel Drancourt
(Alerte sur les lycées, « Entreprise », *journal patronal).*

Je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis !

(Adolphe Thiers, 1849)

Fête des Mères



Fêter ma mère en tant qu'elle est une mère, en tant qu'elle est ma mère, moi, son enfant, sa fille.
T'acheter des fleurs exprès ce jour-là pour t'entendre dire : « C'est une dégénérée, mais elle a bon cœur. Justement, ce jour-là, elle n'a pas oublié que je suis quand même sa mère. »
Non. Je ne veux pas rentrer dans ton jeu. Avant, j'avais tellement besoin d'amour, tellement besoin d'aimer, d'être aimée fort, fort, que je m'ingéniais dans mon petit cerveau, à inventer les cadeaux les plus merveilleux pour que tu m'aimes.
Après, je t'ai haïe, je me suis révoltée, je suis partie, mais quand je revenais, je t'apportais des fleurs et tu ne me disais rien.
Un jour, je suis arrivée avec une magnifique boîte de chocolats. Tu me les a jetés à la figure.
Les cadeaux, c'est bon quand ça signifie quelque chose. Quand tu projettes sur ton gosse toutes tes illusions et qu'il les réalise, tout va très bien. Le cadeau qu'il te donne, tu le reçois comme une récompense pour tes efforts.
Et tu t'enfonce dans ton rôle de mère « méritante » : « à moi la médaille », et tu te sens tellement émue que tu voudrais qu'il « réussisse » mieux que toi, ce petiot malléable si plein d'espérances et si entouré de dangers.
Merci, maman.
Dialogue de sourds entre des gens qui jouent des rôles.
Quand je suis partie et que je pensais à toi, j'avais tellement mal au ventre que je pleurais toute seule, parce que je revoyais ton visage angoissé de femme qui n'a rien compris, qui s'est toujours refoulée, a tout refoulé et a voulu nous refouler, nous, ses enfants, parce que « c'est normal ».
Tu n'as pas compris notre « envie de vivre », de ne pas être tenu. Pour toi, on a tout gâché, on t'as désespéré jusqu'à la fin, et tu as peur de te retrouver seule.
Pourtant, tu as beaucoup changé depuis sept ans. Ce que tu as imposé à ma sœur plus grande, tu ne me l'as pas imposé. Mais tu as peur d'aller jusqu'au bout. Tu deviendrais folle si tu prenais vraiment conscience que toute ta vie n'a été qu'un mensonge que tu as subi.
Non, je me suis entièrement *détachée* de toi. Je ne veux pas fêter ta misère de mère *trahie*.
Si je vais à la campagne et que je cueille des fleurs, je t'en donnerai si je passe par chez toi, mais j'en donnerai à d'autres, comme ça, pour le plaisir.
Si je fais mon grand voyage cet été, je t'enverrai une carte postale avec de la mer et des bateaux dessus, parce que tu aimes les bateaux ; non pas comme un devoir de fille à sa mère, comme ça, pour le plaisir.
Je n'ai plus rien à te dire. Mais je pense te sourire comme ça parce que je *t'aurais rencontrée* au coin d'une rue, comme *je souris aux gens* que je rencontre au coin des rues.

CHRISTINE.

maman je t'aime,

et j'aime venir doucement derrière toi t'embrasser dans le cou ; et j'ai envie souvent de te prendre dans mes bras et de te faire tourner comme si nous dansions.
Je t'aime parce que tu as essayé tout le temps où tu m'as élevée de ne pas me châtrer comme tu l'as été toi-même pendant toute ta jeunesse. Tu as essayé de ne pas m'imposer les valeurs traditionnelles du vrai et du faux, du bien et du mal. Tu m'as écoutée parler sans penser à priori que j'avais tort — comme il est dit qu'une enfant a toujours tort face à l'adulte.
Nous avons vécu des années d'amour, d'entente, de compréhension, de complicité.
Quand j'étais gosse, nous dormions blotties l'une contre l'autre, et nous prétextions que nous partagions notre chaleur contre le froid ambiant.
Puis, j'ai grandi ; et l'influence du monde social s'est imprimée en moi. Quand nous dormions, je m'éloignais loin de toi dans le lit, je n'osais pas t'approcher, et quand tu voulais me caresser, je me braquais. Alors tu n'as pas insisté.
Peu à peu, nous avons perdu tout contact physique ; pendant toute une période je ne t'embrassais même plus pour te dire bonjour.
Tu souffrais de ma froideur, je le sentais bien.
Mes contradictions internes, mon refus de l'homosexualité, mon refus de l'inceste, se sont traduits par une répugnance physique et générale vis-à-vis de toutes les femmes, et par une animosité féroce vis-à-vis de toi.
Depuis que j'ai compris ça, je suis revenue te voir, j'ai recommencé à t'aimer, et j'ai eu à nouveau envie de t'embrasser. Pourtant je n'ai pas encore osé t'en parler.
Et si nous arrivions à en parler un jour ?
Jusqu'où iraient nos désirs ?
Jusqu'où *iraient la réalisation* de nos désirs jusqu'ici refoulés ?

ISABELLE.

« maman »,

J'ai perdu l'habitude, en quittant la maison, de te souhaiter la fête des mères avec un bouquet de fleurs ou un petit cadeau. C'est peut-être mieux comme ça. Souviens-toi comme tu étais gênée autant que moi. Tu étais contente même si tu savais que l'argent pour l'acheter venait de ton portemonnaie : on pensait à toi. Et tu protestais, parce que cela ne collait pas avec ton rôle d'éternelle sacrifiée, avec des phrases conventionnelles : il ne fallait pas, ce n'était pas la peine. Et moi j'étais encore plus gênée par le geste pas du tout spontané.

C'est que « à la maison », ça ne se faisait pas de s'embrasser, de se montrer son affection d'une autre façon que : tu es une fille dénaturée, ingrate parce que tu ne fais pas ce qui me ferait plaisir. Tu n'as aucune reconnaissance, alors que nous, on se crève la peau pour toi. Et toi tu ne penses qu'à nous faire souffrir. Tu ne penses qu'à toi ! Suprême condamnation. Il était bien entendu que je ne devais pas vivre pour moi mais pour les autres. Que je ne devais exister qu'en fonction des autres : la fille (reconnaissante) de M. et Mme Untel, la femme d'Untel, l'employée d'Untel. J'avais été déterminée à la naissance pour être un enfant dont la vie ne pourrait être que fonction de la reconnaissance éternelle que je devais à mes parents pour l'incomparable cadeau qu'ils m'avaient fait de vivre, d'être leur enfant et surtout pas celui d'autres. En conséquence, je me devais bien sûr d'être tout ce qu'ils voudraient que je sois — mais surtout pas quelqu'un qui ait des désirs propres, une existence propre. J'ai cessé d'exister aussitôt que, au premier geste qui ne correspondait pas à « ce qu'un enfant doit être », tu as dit : « Si tu es comme ça, je ne t'aime plus ! » Bien sûr, tu ne me l'as pas dit comme ça, mais des mille façons qu'ont toutes les mères pour faire comprendre « ça » à leurs enfant. Bien sûr, à ce moment-là je ne savais pas ce que je faisais. Tu me torchais, m'habillais, me donnais à manger, tu étais la seule personne qui m'aimait surtout. Alors je n'ai pas hésité, je n'ai même pas pensé, je ne savais pas à cet âge-là ! J'avais besoin d'être aimée. Seulement ça m'est resté, j'ai toujours peur qu'on ne m'aime pas telle que je suis, alors je suis ce que les autres veulent de moi.

Pourtant, j'aimerais tant qu'on m'aime sans conditions, pour ce que je suis, moi. Vous n'avez pas un peu peur que je ne vous aime que parce que j'ai besoin de vous ? Bien sûr, vous savez bien qu'il n'y a pas que ça, que je vous aime aussi parce que nous avons beaucoup de points communs. Je vous ressemble, puisque vous m'avez faite à votre image.

Toutes ces choses que je voulais être et que vous ne vouliez pas parce que vous ne pouviez pas. Vous aviez trop peur. Aimer d'autres personnes que vous, quel danger, quel vol je vous faisais ! J'avais le droit d'avoir des amies mais il ne fallait pas qu'elles viennent à la maison. Accepter des « invitations » : non point, il aurait fallu « rendre ». Lire, écouter de la musique, dessiner, faire de la danse... si tu veux, mais pas d'argent pour ça : ça ne nous intéresse pas, nous ! Et si je me montrais un peu trop affectueuse, vous me ridiculisiez. A 6 ou 8 ans, je montrais un peu trop mon amour pour mon père, alors vous m'aviez surnommée « cucul moignon », ce qui signifiait : tu es cucul parce que tu trouves ton père mignon. Mignon mon père ! Je l'aimais, je m'accrochais à son cou, je lui enlevais ses chaussures, je lui disais des choses gentilles. Mais j'étais déjà trop grande pour ces singeries ,et puisque c'était ridicule, j'ai eu honte et je n'ai plus jamais osé montrer à personne que je l'aimais, puisqu'ils ne pourraient que se moquer de moi.
Plus tard, je sentais que j'étouffais, que mon moi, ma capacité d'aimer, d'être aimée, d'espérer, de jouir de la vie allait crever, étouffer. Tu étais une pieuvre aux multiples tentacules. Si je me défaisais de l'une, plusieurs autres m'agrippaient aussitôt, collaient leurs ventouses, me suçaient la vie, petit à petit. Pendant plusieurs années, j'ai cru que je ne m'en sortirais pas, que je serais vidée complètement. Si j'arirvais jamais à être enfin libre. Chaque fois que j'exprimais un désir, c'était : « Quand tu auras 21 ans, tu pourras faire ce que tu veux, je ne serai plus responsable de toi. Je savais bien que tu ne t'étais pas crevé la peau tout ce temps pour qu'ensuite je fasse le contraire. Mais cela signifiait quand même que tu ne m'aimais pas pour moi mais pour la bonne conscience.
Longtemps tu m'as demandé des comptes : s'il y avait la moindre contradiction, j'étais prise en flagrant délit de mensonge, de trahison.

Après, j'ai compris que tu me demandais tout ça parce que simplement tu vivais par mon intermédiaire, toi, claustrée volontairement dans ta maison, ton cocon. Tu avais trop peur des Autres. Quand je te vois encore tu me rends malade tellement tu es mal à l'aise, réprimée, enfermée dans les conventions auxquelles tu ne crois plus assez.

Je voudrais pouvoir te dire de vivre enfin ce que tu as envie, d'être gaie, d'aimer et d'être aimée sans conditions, sans conventions. Tu te casses la gueule parce que tes enfants s'en vont, ils ne veulent plus vivre comme toi. Ils t'en veulent parce que tu as contribué à tuer en eux ce qu'il faut pour vivre : l'imagination, la confiance, la capacité d'aimer sans peur et sans chaînes : les enfants devaient vivre pour leurs parents et les parents pour leurs enfants. Mais j'ai rompu le contrat. Je veux vivre tout court, pour moi et avec les autres. Libérer l'amour.

AURORE.

"moman,"

je t'appelais lorsqu[e] j'avais envie de me foutre de [ta] gueule.
Jamais je n'aurais osé ni te le di[re] ni même te l'avouer. Les gran[ds] « principes » de la morale bourgeo[i]se (respect, obéissance, etc.) étaien[t] déjà, si ancrés dans ma tête que ja[mais] je n'aurais imaginé pareille r[é]volte.
Parfois consciemment, parfois incon[s]ciemment, tu as essayé de me donne[r] un univers sécurisant avec ses besoin[s] et ses rites. Tu as sans doute pens[é] que j'avais besoin de choses qui r[e]viennent à date fixe comme les fête[s] de famille ou comme le fait qu'o[n] se fasse des petits cadeaux. Tu a[s] sans doute pensé que j'avais besoi[n] de cette espèce de déroulement im[]muable de la journée et de l'anné[e]. Tu as cru me donner une impressio[n] de sécurité.
Tu as voulu « m'aider », me « gu[i]der », mais tu m'a poussé, tiré, ver[s] ce que tu jugeais « bien ».
Tour à tour héros (ma premièr[e] dent), marionette, (c'est-à-dire objet), mari-enfant puis enfant-mari, tu a[s] voulu très tôt me préparer à l'étap[e] de rentrée dans un monde d'adult[es] que je rejettais et qui n'était pas l[e] mien.
Tu m'as acheté avec TON fric, ave[c] TES sentiments, avec TON chantage. Tu m'as soigné alors que je n'étai[s] pas malade, tu m'as acheté alors qu[e] je n'étais pas à vendre.
Tu as rejeté sur moi TES préoccupa[]tions économiques et familiales du

maman, je t'aime beaucoup

plus que tout au monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable.
Pas le passé de l'enfance où je t'aime de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, des étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison...
Mais de l'enfance d'après quand

Depuis longtemps, la liberté de notre société a été érodée par un libéralisme sournois dans les domaines législatifs, juridiques, familial, universitaire.
(Richard Nixon, 1969)

Pour moi, plus j'y pense et moins je puis me rendre compte, hors de la famille et du ménage, de la destinée de la femme... En quoi le rôle de la femme chargée de la conduite du ménage, de tout ce qui se rapporte à la consommation et à l'épargne est-il inférieur à celui de l'homme, dont la fonction propre est le commandement de l'atelier, c'est-à-dire le gouvernement de la production et de l'échange ?... Sans ménage et sans famille, point de justice, point de société... Le mariage, organe naturel et formateur de la justice est la base de la société.
(P.J. Proudhon, 1846 et 1875)

Protéger un autre être, une femme par exemple, satisfait l'instinct dominant de l'homme. Mais on ne protège pas un dragon... Il ne faut pas craindre d'avoir peur dans le noir, d'exiger une bonne main virile et protectrice pour traverser le boulevard ou dévisser un bocal réticent... Une femme qui fait envie aux autres hommes a toujours raison aux yeux du sien. Elle le flatte. Elle le valorise.
(6 conseils pour retenir un homme, Ambre)

Moi qui étais habituée aux petits calibres, j'ai hurlé quand il a voulu me pénétrer pour la première fois, j'ai cru qu'il me déchirait le ventre. Mais une fois bien en place, ses petits aller-retour me faisaient tellement jouir que je ne pouvais m'empêcher de gémir de plus en plus fort. Et il s'amusait de me voir ainsi lui obéir. Au moindre enfoncement, je criais. Quand vers la fin, il est allé de plus en plus vite, et de plus en plus loin, j'ai bien cru tourner de l'œil. Et il s'est répandu en moi. Ah ! Non je ne regrette rien ! D'ailleurs tous les matins, Fernand maintenant guette le départ de Jeannot. Et je l'attends encore tiède des premières caresses, la bouche ouverte, prête à le recevoir... Ce que j'aime ça.
(Paris Hollywood, 1971)

Nous ne sommes pas surpris de trouver parmi les succédanés du Père Charges de la Défloration l'image même des dieux. Dans de nombreuses régions de l'Inde, la nouvelle mariée devait sacrifier l'hymen au Lingam en bois et, selon Saint Augustin, la même coutume existait dans le cérémonial nuptial romain de son temps avec cette différence que la jeune femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape.
(Sigmund Freud, la vie sexuelle)

Les femmes du président ont beaucoup de succès. Pourquoi ? C'est simple. Ils ont le ventre plat, les épaules larges, l'allure virile et sportive. Ils sont sûrs d'eux-même, sûrs de leur personnalité, sûrs de leur « image ». Qu'ils aient 28 ans ou 48 ans parce que ce sont des hommes, des vrais...
(légende d'une photo publicitaire, parue dans LUI)

Tous les garçons se feraient marins s'ils savaient la séduction étonnante qui se dégage d'un barreur de voilier menant son bateau au mieux, sur une mer mauvaise en face d'une femme terrorisée. Ils pourraient demander ce qu'ils veulent à l'escale... Le courage n'attire les femmes que dans la mesure où il va de pair avec le succès. Marcel Pagnol écrit : « Dans les temps préhistoriques, quand les hommes avaient abattu une bête et la dépeçaient, les femmes regardaient de loin, et suivaient celui qui avait le plus gros morceau. »
(Ambre)

« Comment me trouves-tu ? Crois-tu que je serais assez belle pour po[ser] pour les soutiens-gorge Aubade ? — Oui, je t'aime, toi, ton regard, tes cheveux, et ton soutien-gorge Aubade... » Pour ces instants de tendresse Aubade, votre complice discret.
(légende d'une photo publicitaire représentant un couple au lit, parue dans ELLE)

Qu'elle menât à des excès ou qu'elle suscitât des jalousies, la beauté s'es[t] toujours assortie de tragédie comme si l'injustice qu'elle représenta[it] pour le commun des mortelles moins favorisées devait nécessaireme[nt] appeler au châtiment. « Je ne crois guère, dit Baudelaire, à un type [de] beauté où il n'y ait du malheur. »
(Amb[re])

Ambre, le magazine de l'amour tient à rendre un hommage tout parti[cu]lier à ce délicieux roman d'amour qui s'intitule très simplement et t[rès] gentiment Love Story.
(Amb[re])

Il faut que les parents se décident à rétablir la notion d'autorité chez e[ux] pour ne pas avoir demain à la sauver dans la rue. Il faut que dans l[es] lycées, les responsables et les professeurs s'efforcent de faire preu[ve] d'autorité.
Michel Drancourt (Alerte sur les lycées, « Entreprise », journal patronal).

Je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis !
(Adolphe Thiers, 1849)

En désignant le couple et la famille comme structures contraignantes, l'idéologie bourgeoise détourne la révolte de l'individu opprimé (et du jeune en particulier) vers un ennemi imaginaire... Le thème de la liberté sexuelle appartient à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie.
(Docteur Muldworf, psychiatre, l'Humanité, 18 sept. 1969)

Les mères feront largement confiance au candidat du parti communiste français en qui elle reconnaissent le meilleur défenseur de la famille... Avec tous les travailleurs, tous les démocrates, les mamans voteront Jacques Duclos.
(tract électoral section de Malakoff du PCF distribué pendant la dernière campagne présidentielle).

Nous sommes contre la multiplication des divorces... Pour nous, communistes, la question fondamentale demeure la sauvegarde de la famille.
(Enrico Berlinguer, secrétaire général du Parti communiste italien, 1970).

La famille est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce... La famille, cadre traditionnel par excellence, est pourtant mieux adapté et le plus nécessaire pour aider à surmonter certaines contradictions fondamentales de notre société.
(Georges Pompidou, 1970).

C'est aussi la majorité silencieuse du pays qui a la volonté de défendre la société démocratique libérale, fondée sur la libre initiative, les libertés publiques, et la propriété privée.
(Raymond Marcellin, 1970).

La propriété et la famille sont indissolublement unies, en détruisant l'une le communisme détruit l'autre, et abolit les plus nobles sentiments de l'âme humaine.
(Adolphe Thiers, 1870)

QUI EST PETIT BOURGEOIS ?

A chaque fois qu'on veut *aussi* heurter, par un bout ou par un autre, les assises culturelles de la bourgeoisie, et en particulier l'oppression qu'elle exerce sur les sexes ou plus simplement sur les corps, au lieu de s'attaquer à elle exclusivement là où elle impose sa conception du travail, sa division du travail, se superstition du travail, là où elle applique son exploitation économique, on ne manque pas de rameuter à soi, miraculeusement et provisoirement réunis dans une indignation vertueuse, un gros lot de staliniens, de trotzkistes et de maoïstes.
Il y a chez eux une petite leçon apprise par cœur et qu'il est convenu de débiter tout d'une traite : « *Quiconque se préoccupe de lutter contre les interdictions qu'il subit quotidiennement dans son propre corps n'est qu'un intellectuel petit-bourgeois. S'il fait passer cette lutte avant le combat mené pour la retraite à 60 ans et l'exigence du coefficient 145, il n'est qu'un banal révolté et non un révolutionnaire. Si enfin il réclame la liberté dans un domaine où les bourgeois ne permettent, en marge du mariage, que le libertinage, c'est-à-dire l'adultère, l'usage de la prostitution et la marchandise érotique, alors il est un con ou un salaud, car il ignore ou feint d'ignorer que la racine du mal n'est pas l'oppression sexuelle mais la division en classes* ».

aucune perversion ou alors en secret

Les catéchistes révolutionnaires sont devenus encore plus emmerdants que l'étaient les missionnaires chrétiens. Ils n'ont réussi qu'à scléroser et pétrifier une pensée vivante jusqu'à en faire une bureaucratie dans laquelle tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire et tout ce qui n'est pas obligatoire est interdit. Mais le plus curieux serait d'analyser pourquoi et comment les catéchismes révolutionnaires et les catéchismes chrétiens, en partant de postulats opposés, en sont venus à défendre aujourd'hui des puritanismes parallèles.

Il est de notoriété publique que, tout comme un bon bourgeois qui se respecte, un authentique révolutionnaire ne doit pas prêter le flanc à quelque perversion que ce soit, à moins de la garder très secrète. On combattra donc la bourgeoisie de toutes ses forces, mais en endossant à peu près intact son arsenal de lois morales et sexuelles.

Est-ce parce que, la plupart du temps, l'ouvrier-idole, colonisé par l'école laïque, la presse du cœur, la télévision-gâteau et le syndicat de papa, obéit inéluctablement à ces lois, puisqu'on est parvenu à lui faire croire qu'en dehors d'elles, il n'y a qu'anomalie et catastrophe ?

Est-ce parce que l'effort dialectique du militant pour *analyser les situations socio-économiques* est si démesuré qu'il lui enlève la force de libérer son propre corps de toutes les entraves dans lesquelles le système l'a ligoté ?

Est-ce parce que, chez beaucoup, la honte d'être d'origine bourgeoise, ou la crainte de subir la contamination bourgeoise, marque au fer rouge de la culpabilité tout ce qu'on a décidé commodément d'appeler *complaisance* envers la classe exploitante, alors que justement le fait d'être né bourgeois permet parfois de connaître encore mieux, dans son inconscient, dans sa chair, dans sa raison, l'immonde putréfaction du système des valeurs morales et plus encore ce qu'il y a d'abject dans les justifications de ce système ?

Tout se passe comme si celui qui dénonçait notre écrasement par la culture bourgeoise dans les moindres actes et les moindres pensées de la vie quotidienne, se dénonçait en même temps comme un marginal de la lutte révolutionnaire, comme un privilégié de classe, comme le pire de ces petits bourgeois qu'il est en train de montrer du doigt. Tout se passe comme si le choix de ce terrain de lutte était antinomique avec la bataille des grèves, par exemple. Inversement, l'apôtre ouvriériste (à ne pas confondre avec l'ouvrier) se croirait déchu de sa pureté et de son efficacité révolutionnaires, si par malheur il transportait son action n'importe où ailleurs que sur le lieu de travail des classes exploitées.

sa petite femme et son petit cerveau

Mais enfin, qui est petit-bourgeois ?
L'étudiant qui jouit à balancer des pavés sur la gueule des flics, qui vient de découvrir qu'on peut prendre autant de plaisir au lit avec un garçon qu'avec une fille, qui connaît tous les films de Buster Keaton par cœur et qui médite d'aller en stop à Katmandou ?

Le tourneur qui vote communiste, met une cravate pour la première communion de sa fille, martyrise un peu moins sa bourgeoise depuis qu'ils passent leurs soirées devant la télé et utilise son dimanche à lire *France-Dimanche* ou à laver sa bagnole ?

Le cheffaillon moyen, bon bureaucrate de la Révolution, habillé en confection pour ne pas intimider la classe ouvrière, qui n'arrive jamais en retard à ses rendez-vous, qui n'a même pas besoin de dissimuler sa vie privée tellement elle est morne et qui retrousse les manches propres de sa chemise blanche quand il prend la parole à la tribune ?

Le cadre qui parcourt *l'Express* et achète un livre de Marcuse, défend mollement la liberté d'expression et le droit à l'avortement, fait des parties carrées avec la complicité de sa femme et recommande à son fils de jouer au con mais pas au point de rater son diplôme ?

Le professeur gauchiste qui fait un cours sur le Living Théâtre, se tape la plus belle de ses étudiantes et voudrait bien se la garder pour lui seul, vient d'hériter une villa à Saint-Tropez et serait finalement assez satisfait de se faire condamner (avec le sursis) pour violences à un agent de la force publique ? Le militant, fils d'instituteur, qui a décidé de travailler et de vivre à Billancourt, qui se méfie de la drogue, déteste l'homosexualité, voit rouge quand on lui parle de détournement de mineurs et élève ses enfants dans le respect de la famille laïque et républicaine, sans oublier de les engueuler s'ils sont derniers en classe ?

Ou bien celui qui répond vraiment, de façon caricaturale, à l'appellation de petit bourgeois, avec sa petite femme, ses petits adultères, son petit jardin, sa petite banque, sa petite concession au cimetière, ses petites distractions, ses petites colères et son petit cerveau ?

Qui est petit-bourgeois ? Nous le sommes tous, d'une manière différente et à des degrés divers de l'aliénation. Je suis petit-bourgeois, tu es petit-bourgeois, il est petit-bourgeois... Bon. Et alors ? On va passer sa vie à s'entr'accuser de ce vice ? Ou bien on essaie ensemble d'en trouver les racines et de les extirper, autant dans la vie privée que dans la vie publique, en attendant le jour béni où la vie privée sera la vie publique ?

il y a des limites à ne pas dépasser

Est-ce qu'on va arrêter de se punir, de s'autocensurer, de remplacer la jouissance par le devoir, la création par le travail, la libre disposition de la planète par la propriété, la responsabilité de ses actes par l'obéissance à l'Etat, la générosité par le respect la fraternité par les frontières et le racisme? C'est tout cela, les fondements de l'esprit petit-bourgeois. Ceux qui jonglent avec cet anathème, ceux qui excommurient si vite pour déviationnisme petit-bourgeois, sont-ils tout à fait certains d'avoir réglé leur compte aux valeurs sacrées des petits bourgeois ? Ont-ils tordu le cou, à l'intérieur d'eux-mêmes, à l'instinct de propriété, à la sécurité du système des familles, au culte du travail, à la nécessité de la hiérarchie ? Il y a un bon moyen d'en avoir le cœur net. Il existe un certain nombre de points extrêmes sur lesquels la civilisation bourgeoise ne peut céder sans se renier elle-même, sans se voir dangereusement sapée à la base. Qu'est-ce qui compte le plus pour la bourgeoisie ? Un : le travail, la plus-value et la propriété, c'est-à-dire le moteur du système. Deux : l'hétérosexualité, la virilité et la famille, c'est-à-dire l'institution et la reproduction du système. Trois : l'école, l'éducation et la hiérarchie, c'est-à-dire les courroies de transmission du système. Etes-vous décidé à abattre le travail obligatoire, la famille obligatoire et l'école obligatoire, et pour commencer, à refuser de vous y insérer, avec toutes les difficultés et les contradictions que cela implique ?

A chaque fois qu'on atteint et met en cause ces points extrêmes, on fait l'union soudaine des petits bourgeois, de l'extrême droite à l'extrême gauche, tous hurlant à l'unisson qu'il y a des limites à ne pas dépasser. Qu'il se dise libéral, réformiste ou révolutionnaire, celui qui se dresse alors comme un fauve pour défendre sa viande, on peut être assuré qu'il adhère inconditionnellement à la culture et à la morale bourgeoises, autrement dit qu'il donne pensée et vie à un système *fantôme* mais imposé par les lois, au lieu d'inventer et de vivre sa pensée et sa vie.

Que les bourgeois soient du côté de l'idéologie bourgeoise, cela va de soi. Mais si l'école et la famille nous ont à ce point empoisonnés depuis le biberon que d'authentiques révolutionnaires, parfaitement lucides et combatifs aussi longtemps qu'il s'agit de mener la lutte contre l'exploitation économique, se mettent au contraire à réciter en aveugles les automatismes culturels de la bourgeoisie dès qu'ils sont sortis du lieu de travail, alors ce n'est plus la bourgeoisie qui est en péril, mais la révolution, car la preuve est faite qu'elle est infiltrée par la pensée bourgeoise au niveau le plus insidieux et parfois le plus invisible.

On ne peut plus le taire : un grand nombre de ceux qui veulent renverser la classe exploitante sont imbibés des interdits culturels qui permettent à la classe exploitante de régner. Et ils demeurent, dans leur vie privée, dans leurs comportements affectifs et sexuels, dans leur conduites sociales, les défenseurs sans le savoir des structures de la bourgeoisie.

choisissez : la famille ou le chaos...

La société capitaliste n'a pas seulement colonisé et détourné pour son profit la force productive de nos bras et de notre cerveau. Elle a aussi fait main basse sur notre désir et sur notre amour: elles les a déportés dans un camp de travail forcé qui s'appelle l'institution familiale. Un révolutionnaire lucide, sorti de cette famille-là, peut-il avoir pour seul but d'en fonder une autre identique ? Peut-il manquer si tragiquement d'imagination et souffrir si douloureusement d'insécurité que, la queue entre les pattes, il entérine le vieux postulat bourgeois : « C'est ça ou le chaos » ?

Quand j'aurai accepté de n'aimer officiellement qu'une personne du sexe opposé et qu'une seule, avec le but avoué de reproduire l'espèce, de la reproduire intacte, telle qu'elle est, telle qu'elle m'a fabriqué moi-même (comme tous les autres), quand j'aurai reconduit par l'autorité parentale dans mes enfants toutes les lois de cette espèce, en misant sur la peur, sur la possession, sur l'obéissance, sur la compétition, sur la hiérarchie, quand j'aurai lâchement abandonné mes fils à l'école, à la télévision et donc à l'idéologie des classes possédantes, eh bien, que restera-t-il du projet révolutionnaire ? Et qui sera gagnant, la machine à perpétuer la bourgeoisie ou la société sans classes ?

On nous rétorque aussi que combattre la répression du corps, du sexe et du psychisme, alors que persistent les rapports de production capitalistes, cela ne peut être que le fait de minorités privilégiées et ne peut aboutir qu'à une conquête individuelle. Des centaines de milliers d'adolescents et de lycéens, des millions de jeunes pour qui le lieu de la répression, c'est de toute évidence leur corps, ne seraient donc qu'une minorité privilégiée ? Et qu'est-ce qui est réprimé chez l'ouvrier spécialisé qui toute l'année pose et repose les mêmes cinq boulons, qu'est-ce qui est réprimé sinon son corps ?

produire, acheter et se reproduire

Nous en avons assez des économistes et des idolâtres de la fonction économique, des ouvriéristes et des idolâtres de la lutte de masse. Presque tous ceux qui ne jurent que par la masse sont incapables de se dégager de la stéréotypie pesante d'un couple fermé, à l'intérieur duquel il leur semble tout à fait naturel de détenir l'autorité. Presque tous sont incapables de discerner, de pressentir le lieu et le moment où des rebellions discordantes se métamorphoseront en insurrection de masse.

Aucun d'entre eux s'est-il jamais demandé ce que devient la notion de lutte des classes et la notion de société sans classe, lorsque la plus grande partie de la classe exploitée entre chaque jour un peu plus dans l'idéologie de la classe exploitante, dans le piège du progrès bourgeois, du bien-être bourgeois, dans l'abrutissement par la surconsommation ?

Ces esprits dogmatiques, tristes et mécaniques, ont-ils seulement recherché s'il n'y avait pas une articulation nouvelle entre le problème organique de la lutte des classes et l'annexion définitive par la bourgeoisie de la cellule familiale et de la cellule scolaire dont elle a réussi à faire des usines idéologiques, des marteaux-pilons à écraser le corps et le sexe, des infrastructures de conversion à la production industrielle ?

Il faut produire, acheter et se reproduire : c'est une question de vie ou de mort pour le système. Le petit bourgeois obéissant produit, achète et se reproduit. Avant sa majorité, son sexe ne fonctionnait pas, puisque personne n'a le droit de faire l'amour à un mineur sans le *détourner*. Ensuite, on ne lui a permis qu'une voie sexuelle : la femme, une femme, une seule femme. Mais celle-là, qu'il la baise et surtout qu'il l'engrosse avant d'en avoir marre ! Tout le reste est perversion, salissure et maladie. De toute façon, le petit bourgeois ne jouit pas, ou alors c'est une petite jouissance qu'il prend en fraude. On lui a interdit la jouissance pour de puissants motifs d'économie sociale. C'est bien simple : il n'est pas dans son corps, il n'a pas de corps, on le lui a confisqué...

détournez les mineurs du mariage !

Chacun dénonce l'oppression là où il la vit. Celui qui vit l'oppression d'abord dans son corps n'a pas plus de leçon de révolution à donner qu'à recevoir, vis-à-vis de celui qui croit la vivre seulement dans son bulletin de salaire.

Les bons apôtres abondent. Ils vont arriver nombreux et dire : « *Et par quoi voulez-vous la remplacer, la famille, petits nihilistes ? Et par quoi voulez-vous la remplacer, l'école, petits mécréants ? Et par quoi voulez-vous le remplacer le travail, petits feignants ?* » C'est comme pour le Christ, Marx ou Mao : ils ont décidé qu'on ne pouvait rien mettre à la place. A quoi bon leur répondre ?

Cependant beaucoup se sont mis à chercher, beaucoup se sont mis à vivre l'embryon d'autre chose, beaucoup sentent qu'ils vont crever s'ils restent dans cet enfer. La chose se fait dans des difficultés sans nombre et dans un immense désordre. Parfois aussi « *dans une naïveté extrême* », comme disent les bourgeois libéraux qui ont un jugement rationnel sans réplique. Et il arrive que les bourgeois moins libéraux en deviennent fous : ils sortent leur fusil de chasse et ils tirent.

Ceux-là savent parfaitement ce qu'ils veulent : exterminer tout ce qui ne leur ressemble pas. Ceux sur qui ils déchargent leur haine ne savent pas encore très bien ce qu'ils veulent et pour une bonne raison : il leur est difficile d'en avoir la conscience et la vision aussi longtemps que dure ce qu'ils ne veulent plus et qui leur masque odieusement la vraie vie. Mais la société industrielle occidentale fabrique chaque jour, en bloquant leur épanouissement sexuel, des millions de jeunes révoltés, garçons et filles, qui ignoraient tout jusqu'alors du jeu économique ou politique. Tôt ou tard, ils seront ensemble. Tôt ou tard, ils seront une masse. Tôt ou tard, ces mineurs seront détournés ou se *détourneront* des voies du mariage et de la famille. Ce mouvement est irréversible et il faudra bien qu'il se fonde, si ce n'est déjà commencé, avec la lutte pour une libération totale du prolétariat, surtout quand celui-ci en aura fini avec l'usurpation du pouvoir syndical allié au patronat.

Les valeurs morales de la bourgeoisie puent horriblement. La famille se fissure et craquelle de tous les côtés. C'est là aussi qu'il faut attaquer. La lutte se mène sur tous les fronts. Tant pis si c'est encore en ordre dispersé. Il faut parier sur l'élargissement de la conscience politique pour en arriver à la fusion des révoltes. Mais aucune révolution se sera accomplie si elle n'est pas en même temps une révolution concernant notre désir, notre sexe, notre corps, et si la seule lutte contre l'exploitation strictement économique mange toute notre énergie.

l'amour, l'amour, l'amour l'amour

De même que, selon une formule célèbre, la bourgeoisie se prétend « *contre toute violence d'où qu'elle vienne* », elle enseigne aussi que la libre disposition du corps, sans aucune limite, finit toujours par s'exercer contre la liberté d'autrui. Nous savons, nous, que la première violence vient de la bourgeoisie. Et nous savons pareillement que la panique du viol vient de l'esprit de possession qui est le contraire de l'amour.

Quand on considère son corps, au même titre que le corps qu'on convoite, comme un bien de propriété et non comme un instrument de vie et de jouissance, il est fatal qu'on aie peur du viol et du crime sexuel. Les idéologies croisées de la virilité et de la propriété aboutissent à se préserver du viol en l'*humanisant* dans la sécurité du mariage et à le déclarer criminel en toute autre circonstance. Mais il ne peut y avoir de viol quand il y a amour. Dans le système bourgeois, jamais l'amour n'apparaît autrement que comme une justification, un alibi, une étiquette, bref un mot, et un mot confisqué par les curés, la presse du cœur, les sex-shops et les agences matrimoniales.

Comment le don de son corps pourrait-il s'exercer contre la liberté de quelqu'un ? Oui, l'amour, l'amour, l'amour... Ce truc qui n'existe ni dans les constitutions des Etats, ni dans les catéchismes politiques. Ce truc dont on n'entend jamais parler ni à la tribune des parlements, ni dans les assemblées générales des militants révolutionnaires. Est-ce que par hasard ce serait contraire au marxisme-léninisme, l'amour ? Est-ce que par hasard on va se couvrir de ridicule en prononçant ce mot ? Est-ce que par hasard l'amour ça compte pour du beurre dans la bataille contre la classe possédante ? Est-ce que par hasard, ils ne seraient pas plus forts, les victimes de la bourgeoisie et tous ceux qui veulent renverser l'ordre établi, si au lieu de singer les conduites de compétition, de rivalité et de terrorisme de leurs ennemis, ils cessaient brusquement d'avoir peur de s'aimer et peur de se le dire ? Est-ce que par hasard on ne pourrait pas garder la dureté pour ceux qu'on veut abattre et la tendresse pour ce qui se passe entre nous ?

Non, sans blagues, quelqu'un a cru une minute qu'on pouvait haïr la famille sans aimer l'amour ? Peut-être que quelqu'un l'a cru... Un petit bourgeois...

SAINT-DOMINGUE un dirigeant révolutionnaire assassiné

La situation actuelle découle entièrement de la Révolution de 1965 et de ses suites. La guerre civile de 1965 commence par un mouvement de révolte populaire contre le triumvira fasciste et pro-yankee, Donald Reid Cabral, qui avait pris le pouvoir à la suite d'un coup d'état contre le gouvernement démocratique de Juan Bosch (1963) cette révolte, dirigée par le commandant Caamano, partit d'un coup d'état des militaires démocrates, pour le retour à la constitution de 63 ; ils prirent par les armes le palais présidentiel, s'appuyant sur le peuple auquel ils avaient distribué près de 20 000 fusils ; très vite, les militaires sont dépassés par les événements ; *les 20 000 fusils du peuple résistèrent plus de 5 mois aux 42 000 marines* yankee avec leurs avions, leur porte-avions, leur flotte, leurs tanks et leurs artillerie.

20 000 fusils contre les chars yankee, un peuple en armes contre des mercenaires. Qui est-ce qui gagne ? Cette résistance fut celle du peuple dominicain tout entier, les révolutionnaires ayant pour rôle d'organiser et de canaliser les forces ; les masses s'organisent dans chaque quartier pour l'autodéfense, une école de guérilla est créée : chacun peut s'y entraîner, exercices physiques, maniement des armes, confection d'explosifs, tactiques du combat de rue ; les femmes prennent massivement le fusil, combattent avec héroïsme, tout en assurant la sécurité matérielle des combattants, s'organisant dans « la confédération des femmes dominicaines ».

Ces 5 mois de résistance laissèrent 4 000 morts mais aussi prouvèrent à tout les peuples du monde que les yankees ne pouvaient pas anéantir un peuple en arme, sur la ville, à l'entrée de la « zone libérée », flottait la banderole : « QUISQUEYA ET VIETNAM, UNIS, NOUS VAINCRONS » quisqueya est le véritable nom, indien, de Saint-Domingue.

Si les yankees furent chassés militairement, ils n'en restent pas moins les maîtres de l'île : en juin 1966, ils montèrent une de leurs plus grosses farces électorales d'où fut « élu » Joaquim Balaguer, qui reste toujours sur le trône ; il n'a rien à envier à son sanguinaire prédecesseur (1930-1961) Léonidas Trujillo, puisque sous son gouvernement, Balaguer s'était chargé du massacre de 35 000 haitiens sur le territoire dominicain ; il commence son mandat par l'assassinat de Guido Gil Diaz avocat et vice-président de la tricontinentale ; aujourd'hui, « la mano », tueurs à la solde du gouvernement et des « bandes terroristes anticommunistes qu'il nomme lui-même « forces incontrôlables » perpétuent un assassinat *politique toutes* les 30 heures en moyenne. Avec 40 000 soldats en état d'alerte permanente pour 4 millions et demi d'habitants, Balaguer a installé un régime de terreur dans un pays qui compte plus de 80 % de chômeurs, tandis que les USA continuent à pomper toutes les richesses naturelles et que le gouvernement ruine le pays dans des réalisations de prestige qui ne rapportent pas un centime, alors que chaque jour augmente le déficit le plus grand de leur histoire et dont évidemment les USA sont les débiteurs, il va sans dire qu'il fait campagne pour un nouveau mandat 71-74 et compte bien sur un troisième 74-78.

Aujourd'hui à Saint-Domingue, les masses qui ont gardé les armes distribuées pendant la révolution sont descendues dans la rue, avec tous les risques que ça comporte, à l'annonce de la mort du « moreno » et se sont mobilisées sur deux mots d'ordre : « La CIA paiera tout ses crimes » et « nous exigeons le retour du corps ».

Le 23 mai a été trouvé mort dans un appartement bruxellois MAXIMILIANO GOMEZ, secrétaire général du M.P.D. (Mouvement Populaire Dominicain). A côté de son corps, on a trouvé inanimée MYRIAM PINEDO, veuve de OTTO MORALES, autre dirigeant du M.P.D. assassiné en juillet 70 à Saint-Domingue. La police belge a tenté de faire croire à une fuite de gaz. Nous avons aujourd'hui la preuve que c'était un assassinat par empoisonnement ;Myriam Pinedo ayant repris conscience après trois jours de coma, constitue le témoin n° 1 de l'affaire ; on peut toujours craindre pour sa sécurité, vu que la C.I.A. a tout intérêt à faire disparaître ce témoin gênant. Nous démentons l'information du « Monde » du 26 mai, selon laquelle « une troisième personne » aurait disparue ; une telle information vise à brouiller les pistes et à faire des soupçons sur l'entourage de Maximiliano Gomez. De toutes manières, il ne peut s'agir d'une fuite de gaz vu que les 4 enfants de Myriam Pinedo sont sains et saufs ; de plus, l'aîné a affirmé qu'il était suivi depuis 8 jours par un « hippie » qui lui posait des questions d'ordre politique (l'enfant est âgé de 10 ans). Maximiliano Gomez, surnommé « El Moreno », avait 28 ans. Il est né en 1943, à San Petro de Macoris où il était ouvrier sucrier ; dès l'âge de 8 ans, il prend conscience politiquement au mouvement du 14 juin, mouvement de libération nationale par lequel sont passés la plupart des cadres révolutionnaires d'aujourd'hui. En 1960 il entre au M.P.D., le parti révolutionnaire marxiste-léniniste actuellement le plus important à Saint-Domingue.

C'est principalement grâce à son travail que le M.P.D. connaît aujourd'hui une telle expansion et solidité organisationnelle et militaire) ; il en devient le secrétaire général en 67, en tant que dirigeant des luttes impérialistes et opposant le plus radical à la dictature de Joaqin Balaguer.

Ouvrier, noir, il avait une forte personnalité et une profonde connaissance du travail de base dans le secteur ouvrier ; il travailla aussi à la campagne en vue d'organiser les guérillas, c'est là qu'il fut blessé en 1964 d'un coup de machette au front, puis emprisonné ; en 1963, il se rend à Cuba où il étudie pendant un an, assimilant les expériences de la révolution (socialiste). De retour dans son pays il participe au premier plan à la révolution de 1965, il est blessé lors de la prise du palais présidentiel.

En janvier 1970, il est fait prisonnier et accusé de toutes les actions de guérilla urbaine depuis 1967, vu qu'il avait lui-même mis sur pied un réseau de guérilla urbaine et rurale depuis 2 ans.

En mars 1970, il est échangé contre le conseiller militaire yankee à Saint-Domingue, Donald J. Crowley avec 19 autres prisonniers politiques. Envoyé en exil au Mexique, il se rend à Cuba puis à Paris et à Bruxelles où il travaille avec des révolutionnaires latino-américains à la coordination et à l'unification des mouvements révolutionnaires d'Amérique du Sud.

Aujourd'hui nous adressons les questions et demandes suivantes au gouvernement belge et nous appelons tous les démocrates à veiller à ce que de tels crimes ne soient plus commis dans leur pays :

1° Nous demandons que soit rendue publique l'enquête menée par la police belge et toutes les informations concernant cette affaire dont disposent les autorités belges ;

2° Nous demandons que la protection de Myriam Pinedo soit immédiatement assurée de façon officielle en permanence durant son séjour à l'hôpital (où elle a reçu de nouveau des menaces « anonymes »), le gouvernement belge sera tenu pour responsable de tout ce qui pourrait lui arriver ;

3° Nous demandons que soient rendues publiques les mesures que compte prendre le gouvernement belge afin de mettre fin aux activités de la C.I.A. et autres agences étrangères dans son pays ;

4° Nous demandons que le gouvernement belge assure sans délai les frais de rapatriement du corps ainsi que les funérailles de Maximiliano Gomez ;

5° Nous considérons que faute de faire la clarté pleine et entière sur cette affaire, le gouvernement belge se montre complice de ce crime et complice des criminels de la C.I.A. ;

6° Nous demandons que soient immédiatement recherchés tous les suspects ayant été en contact avec les victimes.

Nous demandons à tous les progressistes et révolutionnaires de s'associer à cette pétition qui sera envoyée au gouvernement belge et d'envoyer leurs signatures au journal.

Tous les dons de soutien à la révolution dominicaine et en vue de permettre le transfert du corps (il faut 3 millions) avant d'en obtenir le remboursement par le gouvernement belge, doivent être adressés à :

MAXIMILIANO LOPEZ MOLINA,
58, rue Jacob, Hôtel du Danube,
Paris (5e).

ON A BESOIN DE BLE POUR ORGANISER UN MEETING

GUERRE DE PARTISANS A CEYLAN

Après avoir lu dans les journaux la lettre de Chou En-laï adressée au premier ministre ceylanais apportant la caution morale de la Chine après les derniers événements et la répression féroce contre les patriotes ceylanais.

Alors ça nous a posé des problèmes et on est allé voir René Dumont qui revient de passer quelques semaines là-bas.

D'abord ce qu'il nous a dit c'est que Ceylan est un pays avec au gouvernement, un « establishment » de droite et de gauche — depuis 23 ans c'est le système anglais fonctionnant avec 2 familles : Senanayake pour la droite, et Bandaranaike, le mari (assassiné aujourd'hui) et maintenant la veuve pour la gauche. Le gouvernement soutenu par le P.C. pro-soviétique, les ex-trotskystes (reniés par la IVe Internationale) et les travaillistes — et les syndicats (style Trade-Unions Britanniques) — la situation économique est assez lamentable. Il y a 167 000 bacheliers-chômeurs, la moitié des bacheliers et 10 000 licenciés-ès-lettres sont au chômage sur 800 000 chômeurs en tout. La situation d'aujourd'hui a été declenchée par le J.V.P. (Front de Libération Populaire) mouvement des patriotes ceylanais, lorsque ce dernier, le 27 février 1971 a tenu un grand meeting très spectaculaire à Colombo devant 15 000 personnes, le leader Wijewera y a dit : « D'une main nous avons appuyé la révolution, des deux mains nous sommes prêts à appuyer le gouvernement s'il marche vers le socialisme et des deux mains nous sommes prêts à l'étrangler s'il s'écarte de cette voie et s'il nous déclare illégal nous ferons la révolution ». Cette déclaration conduit à l'état d'urgence du 16 mars 1971, donnant tous les droits à la police. Le plan des patriotes est de faire la révolution en deux jours. Le premier jour on attaque les postes de police de l'île et on s'empare des armes — partout où l'on peut en trouver — Cette attaque doit être réalisée à l'aide de bombes et de cocktails-molotov. Ces derniers sont fabriqués à l'Université de Peradenyo et de Colombo. Malheureusement à la suite d'un accident dans un laboratoire, accident sans doute provoqué par un élément infiltré. La police découvre des plans, des fichiers, etc... La répression contre les militants s'accroît très violemment. Ce qui amène le J.V.P. à avancer son programme de révolution — dont la préparation n'était pas terminée — Donc le mouvement démarre sur des bases chancelantes, alors qu'il était très populaire, avait une grande audience, et aurait eu toutes les chances de réussite un peu plus tard. C'est un coup des Russes, disent certains, en effet ce mouvement populiste, voulant renverser un gouvernement auquel participent des communistes pro-soviétiques — doit être combattu par Moscou — Ce mouvement extrémiste, la CIA a les mêmes raisons de le saborder.

La Corée du nord aurait appuyé les Partisans en fournitures, argent, etc... Quant à la Chine, en principe assez favorable, elle voit dans le déclenchement prématuré du mouvement un coup des impérialistes.

Le premier jour, le mouvement réussit assez bien. Le J.V.P. est un mouvement de jeunes, le leader a 27 ans. Le premier jour, le second cycle disparaît dans les lycées, et avec instituteurs, professeurs en tête on attaque 40 postes de police dans l'île. Le mot d'ordre du J.V.P. est :

« Les policiers sont des chiens »

« Les soldats sont des camarades ».

Cette attaque des postes de police est très populaire, parce que les policiers sont corrompus, violents, impopulaires. On s'empare des armes, aussi dans les plantations, par la persuasion auprès des contremaîtres, qui en ont toujours plusieurs. Le deuxième jour de la révolution va durer, des mois, des années peut-être. On n'en voit pas la fin, dit-on au gouvernement. C'est une guerre de partisans qui tiennent les villages la nuit, et la police revient le jour. On fait justice auprès des indicateurs qui disent aux flics chez qui les partisans dorment.

Pour l'instant, le mouvement est stationnaire. La police tue des partisans, et laisse flotter les cadavres au fil des fleuves, pour que le maximum de la population les voient et soient impressionnés. Actuellement ce mouvement jeune, coupé apparemment de tout appui étranger, a l'espoir de retrouver une aide étrangère (chinoise ou coréenne) en se structurant et en s'insérant dans la population.

VIVE LA GUERRE DE PARTISANS DU F.L.P. !

VIVE LA LUTTE DU PEUPLE CEYLANAIS !

LES OUVRIERES SONT DES FEMMES
leur conscience de classe sera féministe ou ne sera pas

Dans le n° 10 de TOUT nous avions passé un texte fait par des femmes du M.L.F. en liaison avec les femmes de Troyes qui occupaient leurs usines en grève. Dans ce texte piqué au journal des femmes « Le TORCHON BRULE ».

(1 F *en vente dans les kiosques*) *Les femmes s'expliquent :*

— Des militantes traditionnelles accusatrices nous ont dit qu'à Troyes nous avions « dévoyé » la « conscience de classe » en « conscience féministe » ce que bien entendu elles trouvaient, *a priori*, « réactionnaire » outre qu'un féministe conséquent est révolutionnaire en soi je prétends également que la « conscience féministe » n'est pas autre chose qu'une « conscience de classe ». Et je crie aux « établies » que si elles veulent cesser d'enregistrer des échecs dans les usines de femmes où elles bossent qu'il ne faudra plus qu'elles réprriment comme elles le font la spontanéité des ouvrières à parler de leurs problèmes de femmes avant tout. Je leur crie que ce qu'elles appellent avec mépris « les histoires de cul » c'est aussi « politique » que le reste qu'elles croient plus noble.

— La critique des hommes de la classe ouvrière, nous ne l'avons pas faite contre leur soutien que nous avons apprécié comme tout le monde lors de cette grève (faisons tout de même remarquer le fort contingent mâle de la C.G.T. aux portes de l'usine, au lieu de femmes, et aussi que le délégué départemental était un homme, le juridique idem, etc.).
Nous avons également apprécié le changement que les initiatives de ces femmes provoquaient en eux : certains n'en revenaient pas de voir « leur » femme autant transformée, autant s'affirmer.

— *MAIS CELA ETAIT TROP PEU :* malgré tout les oppressions persistaient à la maison. Elles continuaient ces femmes admirées à se taper la plus grosse part des corvées domestiques. Et puis il y avait cette mère de neuf gosses, divorcée dont le fils aîné 1°) désapprouvait sa participation à cette grève ; 2°) réclamait qu'elle fasse des beignets pour dix personnes alors qu'elle rentrait épuisée d'une nuit d'occupation ; 3°) lui faisait chercher un appartement pour lui et sa future épouse toujours pendant qu'elle participait à la grève !

Tant que les ouvriers persisteront à accabler, mères, sœurs, femmes, etc., de tâches domestiques non partagées et de les culpabiliser d'abandonner la tenue de « la maison » celles-ci seront moins libres, voir incapables de mener les luttes des lieux de production.

Une ouvrière nous a dit aussi que certains maris (la plupart) auraient refusé que « leur » femme fasse les nuits d'occupation s'il y avait eu des hommes grévistes avec elles. Par contre, elles, les auraient volontiers acceptés comme compagnons de lutte au risque d'en perdre la conduite, de se voir refiler les seconds rôles, voir d'être les « objets sexuels » que redoutaient les maris.

Comme nous le voyons par cet exemple l'entrée en lutte sur les lieux de production des femmes renverse les rôles traditionnels et pose autrement les problèmes de *qui* et *quoi* sont un frein *et jouent un rôle démobilisateur. AINSI MÊME OUVRIERES, ON EST TOUJOURS ET AVANT TOUT DES FEMMES* subissant un traitement différent, *un traitement d'inférieures*, tant du patron que des « compagnons ». C'est pourquoi les ouvrières partent *spontanément* et avant tout : « d'histoires de femmes ». C'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi d'où découle le reste. C'est pourquoi à nous qui sommes aussi sur ce terrain les ouvrières nous causent plus qu'aux gauchistes et se lient l'amitiés merveilleuses avec nous.

AU PAUVRES HOMMES OPPRESSEURS A QUELQUE CLASSE QUE VOUS APPARTENIEZ VOUS ALLEZ ENTENDRE PLEIN LA GUEULE.

ROME : *LA SEMAINE ROUGE*

aujourdhui nous prenons, les maisons demain la ville !

Ce texte est la traduction d'un article du quinzomadaire italien « Lotta Continua ». Pour saisir toute l'importance des occupations il faut tenir compte des caractéristiques fondamentales présentes à Rome et dans le Sud : la faible concentration d'usines et le nombre impressionnant de chômeurs qui en résulte (40 000 à Rome).
Trouver du travail est le problème quotidien des prolétaires est donc, en même temps, un élément de leur division. De ce fait, la lutte des prolétaires est bien plus générale et plus unificatrice dans les quartiers que dans les usines.
Les luttes pour le logement à Rome, et dans beaucoup d'autres villes, il y en a depuis des années, le P.C. et autres réformistes n'ont pas voulu être absents de ce mouvement et ont unis sur pied tout un plan de participation — réformes bidons. Depuis la fin de la guerre, il y a des occupations, des grèves de loyers et il s'est formé, dans ce combat quotidien, des groupes de gens organisés. Ces groupes ont été les premiers à occuper.
Ces dernières occupations ont pris un tel caractère de masse que la lutte pour la vie a fondamentalement été bouleversée dans ces quartiers.

L'occupation a commencé pendant une nuit, par une trentaine de familles, déjà organisées. *Le lendemain,* d'autres familles se joignent aux premiers occupants.

Le bruit que les maisons sont occupées commence à circuler dans les quartiers populaires. D'autres groupes de familles se joignent aux premiers occupants.

Le bruit que les maisons sont occupées commence à circuler dans les quartiers populaires.

D'autres groupes de familles organisés se réunissent et les rejoignent. A 21 h, près de cent familles occupent. On allume un feu au milieu de la rue et on prépare des affiches. Sur une banderolle : *« Les prolétaires n'ont pas besoin de réformes, les maisons ils les prennent ».*

Le sur lendemain matin, dimanche, des groupes de familles occupent un autre immeuble, mais celui-là n'appartient pas à la commune. On commence à s'organiser escalier par escalier tandis que d'autres familles continuent à arriver. On fait la première assemblée dans une atmosphère de fête, avec près de deux cents occupants. On est tous d'accord : « Si les maisons sont privées, que la commune les achète et nous les donne ». Ceux du PCI rappliquent. Ils soutiennent qu'il faut sortir des maisons et aller faire une pétition à la commune. Les gens les foutent dehors : « des pétitions, on en a fait pendant des années ; allez-y vous, nous on ne sort pas d'ici ».

Le soir toutes les maisons de la rue sont occupées. Et comme d'autres familles continuent à arriver, elles occupent les immeubles voisins.

Les gens viennent avec des poêles, des matelas, des fourneaux, ils veulent rester. A 22 h, on fait une réunion de délégués d'escaliers (il y a eu des assemblées dans chaque escalier dans l'après-midi). On décide de faire des affiches pour les autres quartiers, un tract pour les étudiants une délégation qui aille à la commune le lendemain, on organise des piquets pour la nuit.

Lundi, les gens continuent d'affluer mis au courant, non par la presse qui ne souffle mot — y compris l'Unita, quotidien du PCI —, mais par des « tuyaux » extérieurs aux partis, aux organisations communales, etc., à tous ceux qui exploitent. C'est un moyen par lequel les prolétaires reconnaissent leur lutte, en sont informés, en discutent.

Pour résoudre les problèmes créés par cet afflux de gens, on organise une commission de familles pour le contrôle sur les appartements. Il y a une espèce d'assemblée permanente dans la rue, entre les maisons, qui sert à résoudre les problèmes qui se posent au fur et à mesure. La délégation revient les mains vides : la mairie ne les a pas reçus. Une assemblée générale se réunit : près de 400 occupants et une forte participation d'étudiants. On fait un communiqué à la presse, et on se prépare à l'arrivée des flics, prêts à défendre les maisons jusqu'au bout.

Une autre réunion de délégués d'escaliers confirme les décisions.

La nuit, on construit des barricades.

Mardi matin, la parade militaire commence. Ils sont au moins trois mille. La disproportion est évidente. Réunis devant les barricades, on crie : « Les maisons sont à nous, et on les garde. »

On chante l'Internationale. Les femmes toutes rassemblées sur les balcons crient des slogans contre la police qui se prépare à assaillir la barricade, armes à la main. Il est clair pour tous qu'accepter le heurt maintenant serait un suicide. Deux types du PCI arrivent. Ils garantissent qu'on peut parlementer. Ils sont foutus dehors ! Mais aussitôt, les pelotons de C.R.S. chargent. Ils démantèlent la barricade et commencent à expulser les gens.

Les femmes sur les balcons font preuve d'un courage exceptionnel. Certaines se sont tellement bien barricadées que la police a mis des heures à abattre les portes. Les heurts durent à peu près jusqu'à 10 heures avec la participation des prolétaires du quartiers, surtout les jeunes, et les gens du marché voisin. A midi, les familles expulsées se mettent à camper sous les immeubles, décidées à ne pas lâcher. Une réunion se tient au marché et on décide de rester dans le quartier.

Les forces de police restent dans le quartier. Ce qui leur fait peur, c'est la réaction des prolétaires du quartier. Des groupes de jeunes tournent continuellement peu disposés à supporter plus longtemps l'occupation militaire. Les gens discutent et dénoncent le comportement du PCI. Après avoir saboté la lutte, après l'avoir entourée d'un mur de silence, maintenant il passe à la provocation. L'après-midi, une manifestation de propagande, quand elle passe devant la section du PCI, est provoquée et attaquée par les habituels bureaucrates.

La police intervient et fait d'autres arrestations.

Vendredi, durant une réunion avec des groupes de familles, on décide de laisser passer quelques jours avant de reprendre l'occupation, il est important maintenant de faire un travail de masse dans le quartier pour reconstruire l'organisation des prolétaires.

une phase décisive de la lutte des classes à Rome
DANS LES QUARTIERS, POUR LE COMMUNISME !

Cette occupation qui a vu un millier de prolétaires lutter durement pendant une semaine, et l'Etat contraint à occuper militairement un quartier populaire, marque une phase décisive de la lutte entre patrons et prolétaires sur le problème du logement, ou plutôt sur le problème des conditions générales d'exploitation, d'oppression où l'Etat fait vivre les prolétaires des grandes villes. Quels sont les nouveaux éléments de la lutte ?

Quelles indications y a-t-il qui puissent servir à étendre le mouvement pour l'enraciner dans les quartiers, et le rendre victorieux ?

L'autonomie dans la lutte

Le premier élément fondamental, c'est l'autonomie exprimée d'une façon explicite et générale, violente dans ces luttes. **Autonomie qui signifie avant tout le refus de la « politique » sale, clientéliste, auxquels tous les partis, tous de la même façon, ont essayé de contraindre les prolétaires et leur lutte,** le camarade, qui aux représentants du P.C.I., envoyés pour saboter la lutte, a dit : « ici, il n'y a plus de niveaux politiques, hauts ou bas, de droite ou de gauche ici, **il n'y a qu'un seul niveau politique, celui du besoin »** disait en fait : les prolétaires à Rome, comme dans les autres villes du Sud en ont marre de voir leurs luttes utilisées pour un fauteuil de plus à la commune, pour donner un peu plus de pouvoir aux instituts, pour appouyer une réforme des habitations qui ne sert qu'aux patrons et aux constructeurs. Et non seulement qu'ils en ont marre mais qu'ils sont décidés à lutter d'une façon différente qui rende impossible aux patrons et aux bureaucrates d'utiliser leur lutte. La lutte pour les logements a été, dans les grandes villes, un terrain très fertile pour la sale politique des partis, pour les machinations des administrations locales. Il existe tout un réseau de clientèle, d'accords pour la distribution des maisons. Les prolétaires ont dû comprendre que s'ils voulaient une maison, ils devaient faire partie de cette clientèle, accepter la règle du jeu, donner son vote aux élections, s'inscrire à un parti, se vendre. Il doit le faire individuellement, il doit refuser toute initiative de masse et ne s'occuper que de lui et de sa famille. C'est un puissant moyen par lequel les patrons, l'Etat, se servent d'« institutions démocratiques » (partis, conseils régionaux, voir H.L.M., I.L.M. en France) pour diviser les prolétaires dans les quartiers, les contrôler, les contraindre à l'individualisme. **L'occupation a montré tout d'abord que les prolétaires ont la force de briser ce carcan, qu'ils peuvent prendre l'initiative et que cette initiative est cent fois plus forte, générale et massive que n'importe quelle lutte organisée par les partis ou l'union des locataires.** Prendre l'initiative signifiait prendre confiance dans ses propres capacités de lutte, refuser définitivement cette « politique » comme chose étrangère à soi, qui se fait autre part, par quelques bureaucrates, mais surtout, se réapproprier la vraie politique, celles que font les prolétaires « besogneux », reprendre la direction de la lutte en mains.
Les maisons occupées sont tout de suite devenues lieu de réunion, d'unité, et de discussion entre les occupants, les centaines de prolétaires qui venaient « voir ». La propagande dans le quartier faite par les occupants, les assemblées dans la rue, les réunions dans les cafés, sont devenues autant de moments permettant de se reconnaître, de redécouvrir une autre politique, de retrouver sa force : ce **sont les moments où on a commencé à s'emparer de la ville.**

L'élargissement et la continuité de la lutte sont les premières victoires

Cette occupation a ouvert la possibilité de généraliser la lutte, de l'étendre immédiatement à tous les quartiers, d'en faire un point de repère pour tous les prolétaires. La généralisation de la lutte s'est caractérisée par :
1° Son caractère de masse, la capacité des occupants à élargir à tous les prolétaires de la ville les informations sur la lutte (la provenance des familles représentait tous les quartiers populaires de Rome) ;
2° La composition hétérogène des familles qui occupaient ; pendant les occupations a été prouvée de fait l'unité de lutte entre les prolétaires qui ont immédiatement besoin de maisons (par ex. : ceux qui vivent dans des bidonvilles) et ceux qui vivent dans des maisons malsaines, des caves, ou qui ne peuvent payer le loyer, n'ayant pas une maison de l'institut (sorte de H.L.M.).
En fait dans cette lutte **tous ont compris que prendre les maisons et lutter contre les loyers c'est la même chose.** Il y a cependant des quartiers où s'organiser pour ne plus payer les loyers signifie peu : ça veut toujours dire, continuer à vivre dans des souricières où on a été enfermé. **Beaucoup de familles ont abandonné des baraques, où ils faisaient la grève des loyers, pour venir occuper, vivre dans des maisons plus belles, confortables, et surtout spacieuses.**
3° L'élargissement immédiat des affrontements au quartier ; dans le quartier occupé militairement, la réaction des prolétaires a été immédiate et spontanée. Chasser la police du quartier, se ranger du côté de la lutte contre la répression de l'Etat, des réformistes, des esclaves de la commune, cela a signifié défendre le droit de s'organiser pour s'emparer de ce que les patrons nous ont volé, pour imposer dans les quartiers prolétaires les lois des prolétaires, pour démasquer les abjectes manœuvres provocatrices du P.C.I.
Si la police nous a chassé, ce n'est pas une défaite. De toutes façons, on savait depuis le début que la police serait intervenue. Ce qui est important, c'est qu'après l'expulsion, on n'ait pas interrompu la lutte. Après avoir été chassées une première fois, beaucoup de familles sont restées sur place, prêtes à réoccuper. Cela signifie tout d'abord que la lutte ne peut être déviée de ses objectifs ni par des marchandages ni par des promesses, et qu'ensuite, les familles restent unies, continuent la lutte, trouvant de nouveaux objectifs (écoles, centres sociaux, commune, etc.) et savent s'unir aux autres prolétaires des quartiers. Et c'est ça qui fait peur aujourd'hui aux patrons, c'est pour ça que les flics sont massés ici, empêchant le moindre rassemblement dans les quartiers où il y a eu la lutte.

Pour le communisme

Ces occupations ont beaucoup éclairci le problème de la gestion de la lutte, la façon dont les prolétaires peuvent aujourd'hui prendre les immeubles. L'occupation de 700 logements en même temps fait naître de gros problèmes dans les rapports entre les prolétaires. Qui a vraiment besoin d'une maison ? Qui la prend pour la revendre ensuite? Comment sont distribués les appartements de dimension différentes ? Les hommes doivent-ils rester pendant le jour, risquant d'être licenciés, ou doivent-ils aller travailler ? **Ce que nous avons compris, c'est que devant ces problèmes, les seuls vrais principes sont les principes communistes. La seule méthode juste c'est le contrôle total par ceux qui luttent, par l'assemblée, ses organismes sur l'usage des maisons, leur distribution, les devoirs de chacun surtout.**
Il est fondamental d'employer ces principes et ces méthodes pour réussir à résoudre les contradictions entre occupants, pour éliminer les divisions entre prolétaires (ceux qui travaillent, chômeurs, hommes, femmes, étudiants et apprentis, gens de quartiers et d'origine différents).
Seulement dans ce cas, les occupations, leur préparation, leur gestion sont un moment stable de la conquête prolétarienne des quartiers.
Ce n'est qu'à l'intérieur de ces principes et de cette méthode que défendre les maisons qu'on a prises a un sens précis, devient le moyen juste d'exprimer le pouvoir des exploités sur les lieux où ils vivent et luttent.
Prendre les maisons, faire la grève des loyers, s'organiser dans les quartiers pour qu'ils soient à nous et seulement à nous. **Cette lutte a un sens seulement si en elle mûrit l'organisation des prolétaires, croît la confiance dans la créativité, dans la capacité qu'ont les masses de résoudre tout problème, seulement si elle sert à éclaircir encore quel est le communisme que nous ferons.** Dans cette direction, il y a beaucoup à faire : nous devons proposer un programme toujours plus précis.

D'ici quinze jours, il y a une brochure qui paraîtra à la librairie « La Commune », sur les occupations en Italie.
« Prenons la ville »

U.S.A. Quelques leçons de May day

★ ★ ★ ★ ★

Nous avons appris plusieurs choses de May day. Ce fut du début à la fin la meilleure éducation possible : la pratique sociale. Et ce que nous avons acquis en savoir des actions de Mayday doit maintenant être discuté, partagé et appliqué.

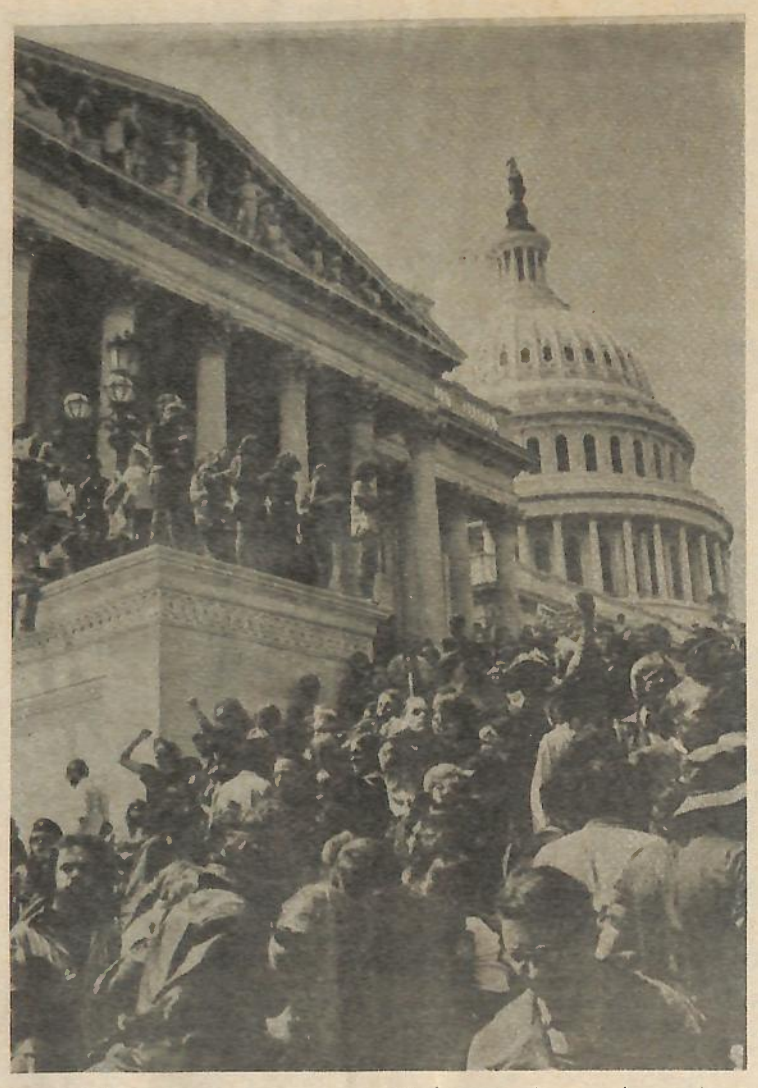
Leçon n° 1.
Nous avons appris que les sit-ins de masse ne sont pas une bonne chose quand on s'est fixé comme but le harcèlement. Bien qu'ils dérangent la police, ils sont relativement un obstacle à faire des tas d'autres choses. De nombreux jeunes révolutionnaires en font un point d'honneur et se retrouvent embarqués et empêchés de participer à des actions de harcèlement d'une nature plus militante.

Leçon n° 2.
Des petits groupes bien organisés opérant dans les rues dans le style de la guérilla (frapper et se retirer) sont bien plus efficaces. C'est ce type de harcèlement qui cause le plus de dommage, matériel et psychologique aux autorités et en même temps stimule l'énergie des militants.

Leçon n° 3.
La présence d'un grand nombre de manifestants et une agitation incontrôlable amenèrent la suspension ouverte des procédures constitutionnelles d'arrestation et l'usage de camps de détention. Si cette agitation prend un caractère répété et soutenu, le Gouvernement américain n'aura d'autre choix que d'« institutionnaliser » ces procédures, faisant ainsi apparaître au grand jour le fascisme latent de la classe dirigeante capitaliste américaine. Considérée dans un contexte révolutionnaire national et international, cette « institutionnalisation » est une chose inévitable lorsque les gens sont décidés à s'opposer à l'impérialisme et au racisme inhérents au capitalisme d'une manière tant soit peu significative et c'est une étape dans la mort lente de la classe dirigeante américaine.

Leçon n° 4.
Les actions de May day ont montré que des milliers de jeunes sont décidés à exprimer de manière militante leur solidarité avec les Vietnamiens et d'autres forces de libération en combattant directement le pouvoir. C'est de ça que les forces de libération sont faites. Et de fait des projets de meetings nationaux préparant d'autres May day sont déjà mis sur pied.

Leçon n° 5.
La création de Algonquin peace city (le campement de May day dans un parc situé en plein centre de Washington) a fait apparaître un nouveau stade de naturité organisationnelle du mouvement. Au centre de Babylone tout un peuple de jeunes a construit une ville libérée sans désordre ni argent. Des problèmes faisant apparaître le sexisme et le racisme se sont posés et furent explicités d'une manière dramatique devant tous afin d'éduquer ceux qui n'avaient pas conscience des choses essentielles qui étaient en jeu. Encore une fois la maturité du mouvement apparut et la conscience politique d'un grand nombre de gens fit un pas en avant.



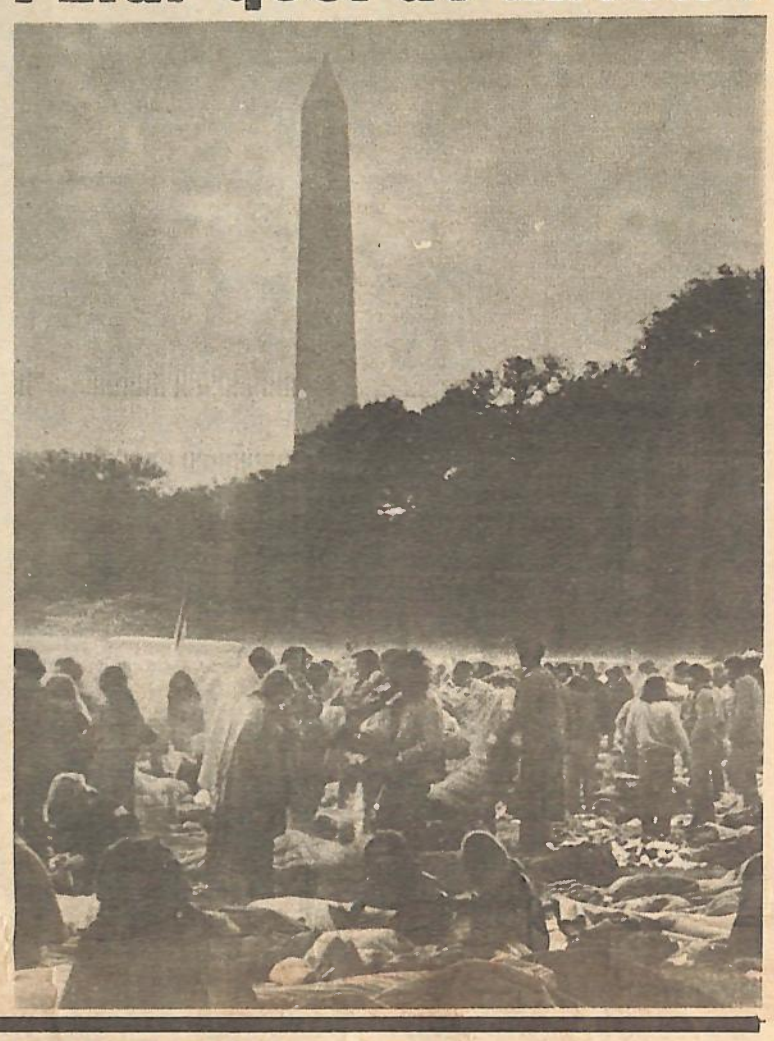
Leçon n° 6.
En dépit du très grand nombre d'arrestations (12 000) (un point actuellement secondaire si l'on considère l'ensemble), les sit ins de May day engagèrent des forces massives de gens qui risquèrent la prison et les matraquages afin de démontrer leur profonde opposition à la guerre.
Par leurs actions des milliers de gens ont créé pour le monde entier une image de la solidarité avec le peuple vietnamien, et dans le contexte limité de mai 1971, ils ont mené avec succès un combat révolutionnaire.
May day doit être considéré comme une victoire populaire. Les déclarations de la police et du gouvernement n'ont pu le nier, le gouvernement US n'avait jamais été aussi tendu et potentiellement immobilisé, nationalement et internationalement, comme il l'a été pendant les actions de May day. Ce fait a encore été récemment reconnu par le chroniqueur réactionnaire bien connu d'un journal de Washington. Et avec le savoir et l'expérience acquis par nous pendant les actions de May day, des actions futures sont garanties d'une efficacité encore plus grande. Si l'esprit des gens qui on pris part à May day est un signe de tout cela il va se passer des tas d'actions dans quelque temps.

(D'après Le Quicksilver Times Washington.)

LETTRE D'UN COPAIN AMERICAIN

...Mayday à Washington a été l'événement le plus délirant depuis les occupations de la Fac. de Columbia à New York en 68. Cette fois-ci il y avait 30 000 frères et sœurs au lieu de 3 000 qui se sont battus dans la rue contre les flics. Quelle défonce totale !
Du samedi au lundi on a fumé ensemble, on a fait l'amour ensemble et puis on s'est battu. Pour la première fois, j'ai vraiment pensé que notre nouvelle nation (au sens de réunion de toutes les tribus) était suffisamment unie pour exister, survivre et croître.
Pour la première fois, il n'y a avait pas de division entre les militants révolutionnaires et ceux qui étaient venus pour la musique pop.
Tous ensemble. La nuit de samedi, ce fut une grande réunion de tribus venues de partout ; des milliers de feux de camp dans le parc, 50 000 guerriers et guerrières furant la pipe et se défonçant au rythme des tams-tams électriques de notre danse de guerre. C'est très important cette union entre les « planeurs » et les « guerriers », toute la ville est venue à la fête se défoncer et détruire l'Etat — quoi de mieux ?...

se défoncer et détruire l'Etat-quoi de mieux ?



La librairie la commune comment ça marche ce qu'on veut faire

La librairie fut d'abord un ghetto, un repaire de gauchos, un antre où il fait chaud l'hiver, frais l'été, le lieu de soi-disant complots et de vrais magouillages toutes portes closes, le laboratoire de la révolte en chambre — et celui qui n'avait pas le Sésame-Ouvre-toi ne s'y aventurait pas. Au fond, c'était, essentiellement séparée de la vie, la scène fiévreuse du discours groupusculaire — crépusculaire.

On aurait pu vivre comme ça avec la petite famille, bon an mal an, MAIS une étincelle mit le feu à la librairie, et, sur les cendres du père, nous sommes nés. Alors on a commencé à créer entre nous des rapports nouveaux, non pas de machines, mais d'individus autonomes avec des désirs et des besoins, ce qui inclut la critique permanente des rapports mecs/filles. Des liens commencent à exister avec les gens du quartier, les sympathisants, les gens de passage, et même avec les militants, bref l'ensemble du mouvement.

Le travail nécessaire pour ré-ouvrir a fait fuir parasites et phraseurs. Quant à l'aide matérielle des « personnalités » dites « progressistes » (200 F), elle se passe de commentaires. En fait, c'est le QUARTIER qui nous a réellement soutenu par sa sympathie et sa solidarité de fric (2 000 F). On a alors, à partir de fin février, essayé de dépasser le fonctionnement et les structures mentales groupusculaires, et ouvert la librairie sur le quartier et sur l'ensemble du mouvement révolutionnaire.

Pour que notre travail soit cohérent, on a décidé de s'organiser en collectif-librairie.

◆ pour poser et discuter à la base de tous les problèmes qui se posent, y compris la critique de notre vie et de notre pratique quotidienne : liberté et non pas libéralisme.

◆ pour assurer une rotation des tâches, et un renouvellement (régulier ou pas) des membres du collectif.

Notre objectif, c'est de faire de la librairie un lieu où construire la révolution, ce qui signifie échange d'informations sur les luttes, matériel à diffuser, coordination des groupes, etc...

Nous avons ouvert toute grande la porte blindée. A l'extérieur, on écrit un journal mural pour montrer que la presse bourgeoise ment à tous coups, et chaque jour des centaines de passants s'arrêtent.

A l'intérieur, il y a maintenant de la musique, de la pop, du free ; on a élargi l'éventail des bouquins, revues, journaux, pour tenter de mieux répondre aux questions que pose la révolution sur tous les fronts.

Bref, on essaie d'être un lieu VIVANT, A CREER PAR TOUS, dans un moment où moribondes les structures groupusculaires éclatent, et où les nouvelles formes de vie et d'action sont à inventer

On est apparu comme un ancrage, un lieu de rencontre, d'échange d'informations. On voudrait aussi, on a commencé avec Daubier et Frères du monde. Faire se rencontrer auteurs et lecteurs (ou pas) et apprendre les uns des autres. On voudrait que la parole sorte des livres, qu'on se la réapproprie, comme sur le trottoir où devant les panneaux, les discussions naissent... à partir de l'actualité ou de « faits-divers » où tout le monde se sent concerné, même les vieux, même les pas-gauchistes, même les ménagères, et même nous.

Ce qu'on fait est encore incertain et insuffisant, le journal mural est trop abstrait. Bientôt un panneau nu et blanc où chacun écrira ce qu'il voudra. Reste l'EDITION :

On veut faire pas cher, être utile aux divers courants de la révolte populaire. Les éditeurs bourgeois et les autres vendent les livres 3,5 à 4 fois le prix de revient. Nous vendons 2 fois le coût : Reich nous revient à 2,20 F l'unité, la crise du Black Panther Party à 1,50 F.

Les éditions Gît-le-Cœur ronronnaient une oreille sur Staline, l'autre sur Baby.

A la profusion bourgeoise au coût élevé, nous voulons opposer un système de brochures de faible coût (2 à 3 F.) et de temps à autre quelques ouvrages plus volumineux. En juin nous publierons :

— une histoire du mouvement naxalite ;
— Bilan de 4 ans de lutte au Brésil par la V.P.R. ;
— La situation à la Guadeloupe ;
— un texte du F.L.J. ;
— Emparons-nous de la ville (luttes en Italie 69-71) ;
— Les coopératives d'achat aux U.S.A..

On a des tas de projets, des idées ; pour les mener à bien, il faut des gens prêts à bosser, à constituer des groupes sur tous les aspects de la Révolution, en particulier en France, en PROVINCE (et dans les métropoles impérialistes).
Prenez la parole, apportez ou envoyez vos textes, venez nous voir qu'on discute vos projets.
« La Commune » n'est pas un rouage administratif sclérosé. Elle est lien et partie du mouvement révolutionnaire. A nous tous de décider ce que nous voulons en faire.
ON EN DISCUTERA :
SAMEDI 12 JUIN A 17 HEURES, 73, RUE BUFFON

Le collectif Librairie.

A propos de l'article sur L.N.S. un copain américain nous répond

L.N.S. a débuté vers 1967 et le travail qu'il se donnait était d'aider à diffuser les nouvelles du mouvement révolutionnaire dans la presse underground des U.S.A. C'était très important au moment où la presse underground se développait rapidement et était la seule presse des jeunes américains.

La presse underground souffrait à ses débuts d'un tas de scories hippies et beaucoup de journaux étaient géographiquement isolés. A cette époque, le dossier du L.N.S. est envoyé 2 fois par semaine à 800 adresses (principalement aux U.S.A.) surtout à des journaux. Les articles du dossier était d'abord presque exclusivement consacrés au mouvement américain. Il y a deux ans, beaucoup d'articles parlent d'Asie et d'Amérique du Sud, 5 % environs pour l'Europe. A cette époque également beaucoup de problèmes du L.N.S. font surface. Les articles deviennent de plus en plus stéréotypés (toujours le même style, la même rhétorique).

Sur le plan interne, le L.N.S. ne réussit pas à exprimer clairement une attitude politique qui aurait pu ment révolutionnaire qui elle, avait changé. A la base, la position a s'adapter à la réalité du mouvetoujours été d'accepter les « informations révolutionnaires ». Les conséquences d'une position aussi approximative peuvent se juger par le fait que le L.N.S. a encore la même position vis-à-vis de Cuba qu'à ses débuts. De même le L.N.S. a toujours eu une attitude négative en ce qui concerne les Weather men. En contradiction avec le principe d'accepter toutes les informations du mouvement il n'y eu aucun article sur les Weathermen et ceux-ci ne purent jamais diffuser leurs communiqués par le L.N.S.

Il y a eu aussi des discussions parmi les membres du L.N.S. d'abord parce que certains en avait marre du journalisme après deux ou trois ans. Il y a eu surtout de plus en plus de problèmes internes quant à l'attitude politique du L.N.S. et à ce que devait faire le L.N.S. après avoir réussi à faire sortir de l'ombre les informations révolutionnaires. Cependant que les lignes politiques du mouvement américain devenaient de plus en plus précises, la ligne générale de ce qu'il fallait imprimer devenait beaucoup plus difficile à décider. Le problème du remplacement des personnes qui veulent quitter s'ajoutait au fait que les militants du L.N.S. étaient de plus en plus isolés, se repliaient entre eux et avaient beaucoup de difficultés à avoir des relations avec l'extérieur. Tout récemment il semble que le groupe se soit ouvert, probablement parce que le L.N.S. est obligé de chercher de nouveaux militants. En conclusion, certains problèmes doivent être posés si l'on veut penser un jour à une agence de presse révolutionnaire :

1° Définir étroitement l'objectif politique (ceci est indispensable quant au recrutement des collaborateurs et au choix des communiqués) de façon suffisamment large pour que l'agence puisse servir au plus grand nombre possible de journaux et de groupes politiques ;
2° Décider d'un style de travail et de vie qui permette au personnel de départ de se renouveler.

TOUT POUR LES GROTTES

Il y a des confréries, des corporations, comment dire ?... des groupes humains ! dont la bêtise est stupéfiante. Tenez ! Les speleologues !

— Savez-vous que la speleologie française est moribonde ?

— Non. Et ça ne me fait ni chaud, ni froid.

— Moi, si. Parce que les grottes, elles, elles me parlent. Elles sont la familiarité même. A les voir esseulées, veuves, au pire, violées, voilà qui est beaucoup méchant.

Et ça nous intéresse tous, les grottes, la mère qui nous enfanta, le ventre où vous vous recroquevillez, l'argile tenace et chaude...

Depuis quelque temps, les spéléologues m'énervent ! Ils sont à se gargariser d'avoir exploré le gouffre le plus profond, (un gouffre est toujours plus profond qu'un autre), ou bien la cavité la plus difficile. A quoi bon ? Il n'y a plus d'amateurs de cavernes. Comme il n'y a plus de piétons mais des automobilistes, plus d'architectes mais des promoteurs. Pour ça, vous savez. Les speleologues se soucient moins, en 1971, de grottes que d'être des bureaucrates. Et que je te découpe la France en régions, et que je te parle de délégué départemental. Elections par çi, commissions par là, conseils empilés les uns sur les autres. Etre délégué fédéral, ou fédéral de quelque chose, ça sonne bien, ça monsieur. La belle affaire ! Si tu me donnes ta voix, je te donne ma grotte. Si tu viens à mon stage, je parlerai de toi à la prochaine réunion... fédérale.

Les piapias vont bon train dans les coulisses de vos pseudos exploits. Admettez-le, pauvres types, speleoncules, pendant ce temps vos grottes sont devenues des grottes de passe, vous n'êtes plus capables de faire l'amour avec elles. Déjà en 1890, Padirac...

On vous poignarde chaque jour dans le dos et vous ne vous en rendez même pas compte. A copier les manières des politiciens qui se prétendent gouvernants, à passer de couloirs en couloirs, à vous livrer à ces manœuvres de vieillards hypocrites, il y en a qui tirent profit de votre manque de vigilance et de votre dérision. Marchands, spéculateurs, savants de pacotille, militaires même, ont le champ libre. Pire encore, il est des speleologues qui contractent alliance avec eux, qui fréquentent les mêmes banquets. En 1968, lors d'un congrès national, le huitième du nom, on a vu des colonels s'asseoir à la table de ceux à qui, le lendemain, ils allaient damer le pion du plateau des congressistes. C'est ainsi qu'une à une, les grottes disparaissent.

Propriétaires mesquins, organismes méfiants, laboratoires souterrains sans initiative sont les vautours qui les pillent.

Il y a pire. Sous peu, Debré va sextupler le camp militaire du Larzac. Le Larzac, une des plus belles régions de France quoique méconnue. Eh bien, il n'y a pas un geste de protestation, pas un cri d'alarme, pas une voix d'inquiétude. Pourtant, ce sont mille grottes d'un coup qui vont vous échapper, speleologues !

Voilà où nous en sommes. Et pourtant le C.A.R.S.T., Comité d'Action Révolutionnaire de la Speleologie Terroriste écrivait dans son unique bulletin :

« Nous réclamons la libération immédiate et sans conditions de toutes les grottes occupées par les marchands et les clubs fédéraux, l'ouverture des grottes condamnées par la propriété privée. Les marchands nous mangent notre espace. Halte à la speleologie répressive et adolescente.

Grottes pour touristes, grottes grillagées, étiquetées, musclées, aveux sans imagination, speleologues, vous en êtes évincés. Il y aura beau dire, il y aura beau faire, le speleologue français est réactionnaire dans son ensemble.

Il est réactionnaire parce qu'il trahit les grottes. Breveté, estampillé, bien dans le ton, petit bourgeois, au besoin légèrement grivois, sa vue ne dépasse pas le clocher de son village. C'est un impuissant en puissance. Les grottes méritent quand même mieux que cette poignée d'individus sans sexe.

C.A.R.S.T.

LE DOCTEUR MULDWORF A

félicité les Belges pour leur nouvel héros national.
La bourgeoisie la plus bête de la terre, celle qui ne prend jamais personne en stop, celle qui prend ses vacances au Zoote (il faut l'avoir vu) qui pue les moules et le fric gras ; les bourgeois belges, ces Suisses cons, se sont trouvé une idole à leur mesure.
Eddy Merckx c'était pas mal, mais il passait trop vite. Pas le temps de le voir et puis ça faisait peuple.
Tandis que Pompidou !
Des millions d'enrichis du Congo ont reconnu un des leurs. Le ventre mou, la bretelle élastique, les yeux lourds de celui qui s'est beaucoup intéressé au sort des orphelines, le cigare au bec (vous avez remarqué, il fume le cigare en Belgique, c'est parce que c'est moins cher) il a fait [illegible] amateur. Il a penché une oreille attentive sur le ventre de Fabiola mais le grondement sourd des ovules en prière l'a fait reculer. Madame Pompidou, elle, est allé chatouiller les couilles du Manneken Piss. Bandera ? bandera pas ? Quelle classe ! quel goût ! quel génie !

proposé à la police, pour éviter toute contestation sur ce qui se passe réellement à l'intérieur des cars, d'utiliser des véhicules transparents en verre ou en plexiglass.
Ceci évitera désormais à des provocateurs comme Alain Jaubert de prétendre qu'ils ont été victimes d'un passage à tabac.
C'est trop facile de se cacher dans l'anonymat d'un car de police pour agresser les agents et prétendre ensuite qu'on vous a fait du mal. Et puis, qu'est-ce qu'il a à se plaindre, ce type-là ? journaliste scientifique, c'est pas un métier ça ! et Jaubert. C'est français, ce nom-là ?

suggéré à tous les P.D.G. de France de pisser le plus souvent possible.
En effet, les occupations d'usines avec séquestration se multiplient. Comme les ouvriers n'ont aucune éducation, ils interdisent aux P.D.G. d'aller pisser, même si ceux-ci présentent un mot de leurs parents.
Deux précautions valent mieux qu'une. Il vaut mieux faire trois gouttes en liberté qu'un litre sous l'œil des prolos pintés au whisky (**votre** whisky). Sans compter que ça leur évitera de faire des comparaisons peu flatteuses.
P.D.G., allez pisser !

approuvé l'idée originale du boulanger de Sceaux d'aller dès que possible discuter avec sa victime sur son lit d'hôpital. (Déclaration du Parisien Libéré).
Ah ! les braves gens ! ah ! la bonne idée ! Cet homme nous montre la voie. Moderne Charlotte Corday tenant dans ses bras Marat agonisant. L'innocence endormie dans les bras du crime en un tableau touchant, voilà ce que nous propose cet artiste de la brioche.
Et comme il a raison !
Il vaut mieux pleurer sur la tête d'une victime que dans la farine, comme ça le pain ne sera pas trop salé.
Allez, on a bien raison de le dire, c'est toujours plus dur pour ceux qui restent !

prié pour Politique-Hebdo.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FAITS DIVERS

A Strasbourg

TRENTE-CINQ SALLES DE CLASSE SONT SACCAGÉES PAR TROIS GARÇONNETS

(De notre correspondant.)

Strasbourg. — Trois garçonnets âgés de huit à dix ans ont saccagé, au cours de l'après-midi du dimanche de Pentecôte, trente-cinq salles de classe du groupe scolaire Rodolphe-Reuss, dans le faubourg de Strasbourg-Neuhof. Ils ont brisé les vitres des fenêtres et des bibliothèques des classes, les lampes, déchiré les livres et renversé les armoires. Ils avaient pénétré dans l'établissement pendant une absence du concierge.

A la police qui les interrogeait, ils ont répondu qu'ils avaient agi de la sorte « pour s'amuser ». En attendant la remise en état des locaux, les cours n'ont pas eu lieu le 1er juin. Les dégâts sont évalués à plusieurs dizaines de milliers de francs.

Muldworf existe, je l'ai rencontré au Havre la semaine dernière !

Depuis la parution dans la « Nouvelle Critique » et l' « Humanité » des édits du sieur Muldworf, psychiatre des hôpitaux, concernant la sexualité il est devenu habituel de dire « con comme un Muldworf » alors qu'on disait avant « con comme un balai ». En Muldworf, le parti qui n'est pas « celui du poing levé mais de la main tendue » a trouvé à la fois son nouveau Jdanov et son nouveau Beria : Jdanov pour formuler l'idéologie officielle du parti en matière de sexualité, c'est-à-dire une sorte de réalisme-socialiste du corps fondé sur le travail, la famille, la patrie, Béria pour se débarasser en toute légalité des « gêneurs », des « déviants », des « révoltés », en les « soignant ». En URSS, les asiles psychiatriques sont des prisons où sont enfermés les opposants au régime qui ont été décrétés « schyzophrènes » par les collègues de Muldworf. Ici on ne « soigne » pas encore systématiquement les militants avec des électrochocs, on réserve ce traitement à ceux qui ont commis le crime (qui n'est pas jugé « politique ») de refuser de se soumettre à l'Ordre Moral, les « fous ». Bref, je suis allé voir la gueule de ce Muldworf qui faisait une conférence au Havre à la Samaritaine de Luxe (maison de la culture) entre un sociologue du PSU et un pasteur protestant sur, ou plutôt contre, encore une fois, la liberté sexuelle.
Le directeur de la Maison, située dans une aile de l'Hôtel-de-Ville (tenu en main par le P.C.) commence la séance avec un hommage larmoyant au patron du supermarché culturel d'Avignon (lui aussi tenu en main par le P.C.) et d'une des plus monumentales escroqueries de l'industrie capitaliste, le TNP. La mort de Vilar, tout le monde dans la salle s'en fout. Muldworf est assis sur scène, à la table des spécialistes de la question sexuelle. Costume et cravate bleus foncés, boutons de manchettes, calvitie naissante, petite tête de crapaud moustachue et angoissée, machant rageusement du chewing-gum en balayant la salle de regards inquiets. Il a vraiment une gueule d'inspecteur des R.G. et il est très mal dans sa peau. Voici quelques-unes des perles fades de son discours : « *Pour faire l'amour il faut être au moins deux du sexe oposé, quelquefois du même sexe... Quand j'entends parler de jouir sans entraves, les bras m'en tombent... Ce n'est pas de faire l'amour dont nous manquons, c'est de travail... Qu'on nous accorde ceci (à propos de la déclaration récente, complètement réactionnaire, du P.C. concernant l'avortement) nous nous y mettons sérieusement. La déclaration du Bureau Politique du P.C. est courageuse, le P.C. a un sacré mérite de s'attaquer à ce problème... Même les bébés-éprouvettes devront être « élevés », ils seront attachés affectivement à ceux qui les « élèveront ». Critiquer le couple et la famille ça ne veut rien dire. Je ne suis pas sûr qu' « A bas la famille ! » soit un mot d'ordre révolutionnaire... La liberté sexuelle c'est un problème très difficile, on ne peut pas le régler comme ça... Crier « Je veux être libre ! », ça ne rime à rien, ça nous fait plaisir mais, après, la réalité continue. Ce n'est pas raisonnable... Je parle en tant que psychiatre et que praticien, je travaille depuis 18 ans dans une maternité. Il faut fonder une réflexion scientifique, d'une façon sérieuse et rationnelle, (cet effort remonte à la philosophie française du XVIIIe siècle et à Marx)... Le M.L.F., ça vient des Etats-Unis où il n'y a pas de grandes organisations et de partis de gauche, donc il ignore la lutte des classes... L'état de prématuration est pour l'instant notre état naturel... etc...* »
Ça suffit comme ça. Le discours de Joseph Prud'homme, qu'il soit de gauche ou de droite, est toujours le même. A très peu de choses près l'idéologie du P.C. et celle de l'U.D.R. sont interchangeables, elles servent à justifier le même ordre social. Ce psychiatre-là s'est spécialisé dans l'anti-gauchisme, voilà tout. On nous annonce qu'il va publier un manuel intitulé « *Le métier de père* ». Il ne serait pas étonnant que, pour le remercier de ses bons et loyaux services, Marcellin en fasse acheter des centaines de milliers d'exemplaires pour les distribuer aux CRS, gardes-mobiles, brigades spéciales, surveillants généraux de lycées et de CET, éducateurs et profs, cadres, contremaîtres et chefs du personnel, décidés à livrer la dernière bataille rangée du Patriarcat en décomposition. Ce sera le bréviaire de la débilité « avancée », pour tous les flics du Vieux Monde.

ERNEST COLLE DES CADAVRES...

Ernest est monté à Paris, d'Avignon, avec dans sa 2 CV un milliers de cadavres. Communards assassinés, O.S. crevés au boulot ; jeunes tués à bout portant... Ernest est peintre. Avec des copains il a construit un cadre de sérigraphie de 2,20 m de haut et il a imprimé *Grandeur nature* son bonhomme. Et comme ce

mois-ci on *parlait* pas mal de la Commune il est venu à Paris *montrer* aux gens à quoi ça pouvait ressembler des piles de cadavres, à quoi ça ressemblait ce qu'on était en train de faire de nous.
Au métro Charonne (tiens, tiens) la nuit il a étendu les cadavres sur le sol, sur les escaliers, partout. Et les gens le matin devaient bien marcher dessus. Alors avec leurs pieds, leurs yeux et finalement leur tête les gens ont bien été forcés d'y penser. Au Père Lachaise les flics sont arrivés. Y voyaient pas très bien ce que ça voulait dire. Et puis tout d'un coup le plus finaud éclate « J'ai compris. C'est pas par hasard le Père Lachaise hein ? Décidément on en aura vu cette année. Y en a qui ont chié sur les tombes. Mais venir coller des cadavres, ça alors. » Ernest n'en est pas à son premier coup. Déjà il y a quelque temps on était venu planter des fusées atomiques pas loin de là où il habite. Alors pour montrer aux gens à quoi ça pourrait ressembler « après », il a pris un petit coin du paysage qu'il a brûlé au polyéthylène. Ça faisait un peu peur aux gens un bois dont tous les arbres étaient décharnés, les herbes figées. Comme si dans un square de Paris on passait un ou deux arbres au défoliant pour que les gens *voient* un peu ce que c'est au Vietnam, au lieu de le lire (ou surtout de ne pas le lire) sur les affiches ou dans les journaux.
Et puis tant qu'on y est on pourrait lui piquer pas mal de ses idées. Par exemple là où on en a marre de voir les flics on pourrait coller sur tous les murs des portraits grandeur nature et très réalistes de C.R.S. harnachés, matraque en main, ou inonder certains coins de banlieue de boulangers bedonnants et au poil ras, un fusil de chasse à la main.
Alors peut-être que les gens qui font toujours semblant de rien voir, ceux à qui on se casse le cul à [illegible] par voie d'affiches souvent inutiles se mettront-ils à ouvrir les yeux et à comprendre pourquoi on veut tout changer.

P.S. : S'il y en a qui ont besoin de détails pratiques qu'ils nous écrivent.